

LA FAMILLE CHRÉTIENNE

Larry Christenson

Il est inutile de se lamenter sur le relâchement des mœurs dans notre société, qui n'a que faire de la décence. C'est au chrétien à établir ses propres normes, sans s'inquiéter de celles du monde environnant.

Quand une culture commence à se désintégrer moralement, le peuple de Dieu doit s'attendre à ce que la différence, entre sa façon de vivre et celle de ses contemporains, s'accroisse de plus en plus.

L'auteur

PREFACE

« Le meilleur livre que j'aie jamais lu sur le sujet. »

David Wilkerson (pasteur new-yorkais, auteur bien connu de *La Croix et le poignard*)

Une éthique familiale de qualité exceptionnelle. Un livre qu'on attendait depuis longtemps.

Voici le livre que j'attendais depuis longtemps. On avait grand besoin d'un ouvrage, qui traite des problèmes de la vie de famille, à la lumière de la Bible.

Larry Christenson exprime, ici par la plume, bien des pensées et des certitudes que j'avais moi-même concernant la famille chrétienne.

De nos jours, de nombreuses familles faillissent à leur vocation. Je m'en rends compte dans mon ministère, au contact de milliers de jeunes qui tombent dans toutes sortes de problèmes, à cause d'une carence dans la vie de famille, que leurs parents soient chrétiens ou non.

Je souhaite que ce livre se répande et soit lu par de nombreux pasteurs, éducateurs, étudiants, et avant tout par de nombreux parents ! Je suis convaincu que si le message de ce livre était largement reçu et vécu, il repousserait le flot de délinquance qui submerge notre pays, et contribuerait à sauver cette génération du désastre.

David Wilkerson

TABLE DES MATIERES

PREFACE	5
TABLE DES MATIERES	7
INTRODUCTION	9
Première partie : L'ORDRE DIVIN POUR LA FAMILLE.....	13
1. L'ordre établi par Dieu pour les conjoints.....	14
2. L'ordre établi par Dieu pour la femme mariée.....	20
3. L'ordre établi par Dieu pour les enfants	32
4. L'ordre établi par Dieu pour les parents	36
5. L'ordre pour établi par Dieu pour le mari	67
Deuxième partie : VIVRE EN LA PRESENCE DE JESUS	73
6. Jésus, le Sauveur et le Seigneur de la famille.....	77
7. Le sacerdoce des parents	81
8. Notre famille un témoin de Jésus	102

INTRODUCTION

Le titre de ce livre est intentionnellement banal. Il n'accroche pas, il n'est pas dans le vent. Il est "solide", "respectable", voire un peu ennuyeux. Il est "sans éclat", sans prétention. Il indique simplement ceux à qui s'adresse le livre : les chrétiens, et le thème qu'il traite : la famille.

Peut-être un titre spectaculaire aurait-il attiré davantage de lecteurs, par exemple :

- Clé d'un mariage heureux,
- La vie de famille : une aventure passionnante,
- La puissance secrète d'une famille bien structurée,
- La vie de famille, une source de joie,
- Nouvel espoir pour parents tourmentés.

Mais nous ne cherchons pas à attirer le lecteur occasionnel. Désire-t-on un manuel de prescriptions toutes simples, pour soulager temporairement les symptômes d'un foyer malade, que l'on ne perde pas son temps avec ce livre. On serait déçu.

A moins que vous ne soyez disposé à réexaminer certaines de vos habitudes et de vos conceptions fondamentales, concernant la vie de famille, ne prenez pas la peine de lire ce livre. Il opère trop profondément. Vous n'iriez pas jusqu'au bout et, bien sûr, vous ne le mettriez pas en pratique.

Dietrich Bonhoeffer, de la cellule où les Nazis l'avaient emprisonné, écrivit un jour un sermon pour une nièce qui allait se marier. On y lisait : "Le mariage est plus que votre amour mutuel. Il le dépasse en dignité et en puissance, car il est l'institution sainte par laquelle, Dieu a décidé de perpétuer la race humaine jusqu'à la fin des temps.

Dans votre amour, vous ne voyez au monde que vous deux. Dans le mariage, vous êtes un maillon dans la chaîne des générations, que Dieu suscite et fait disparaître à sa gloire, et qu'il appelle à son Royaume. Dans votre amour, vous ne voyez que le ciel de votre bonheur. Le mariage vous rend responsables vis-à-vis du monde et de l'humanité. Votre amour est votre bien propre. Le mariage, plus que cela : c'est un statut, une fonction."

Dans le christianisme, le mariage revêt une sainteté, une signification ignorée dans les temps anciens. La dignité méconnue de la femme a été remise en lumière, estimée à sa juste valeur. Ni la loi romaine, ni même la loi de Moïse n'ont accordé à la femme, des droits aussi grands et aussi sacrés que ceux de l'homme. Dans le christianisme, la femme peut prétendre, tout comme le mari, à l'entière fidélité de son conjoint. Elle n'est plus seulement l'aide de l'homme dans la vie présente : elle est héritière avec lui de la vie éternelle (voir 1 Pierre 3:7)¹.

Mais plus encore, l'expression de l'amour suprême de Dieu envers les hommes, c'est le sacrifice de Christ. L'Eglise a vu le jour par ce sacrifice. Entre elle et Christ, il existe un lien d'amour plus saint, plus tendre et plus fort, que tout lien ayant jamais existé entre Dieu et l'homme. Dans le christianisme, l'homme et la femme sont appelés à être, sur la terre, l'image de cette union entre Christ et son Eglise, une image d'abnégation, de dévouement, de fidélité. Anciennement, le mariage exprimait, dans le meilleur des cas, une communion d'ordre moral. Nous voyons dans le mariage chrétien quelque chose de plus élevé encore : c'est un mystère (Ephésiens 5:32).

Les philosophes néo-platoniciens regardaient le mariage avec une grande sévérité. Pour eux, il était en contradiction avec la nature spirituelle de l'homme. La secte juive, la plus rigide du temps de Jésus — les Esséniens — le considérait comme un obstacle à la préparation au Royaume de Dieu. Or, la famille chrétienne est précisément créée pour être l'image même du futur Royaume, dans lequel la volonté divine sera faite sur la terre comme au ciel. C'est non seulement une école de préparation pour le ciel, mais en un certain sens le Royaume même de Dieu, par anticipation.

La famille chrétienne devrait révéler, à une échelle réduite, la sagesse et la douceur de l'autorité établie par Dieu, l'empressement de l'obéissance, la confiance mutuelle dans l'unité et la fermeté,

¹ L'auteur nous signale s'être inspiré à plus d'une reprise d'un excellent petit ouvrage, qu'il avait trouvé à Londres chez un bouquiniste, lors d'un voyage. Ce livre, intitulé *Christian Family Live*, est une traduction anglaise, parue en 1856, d'un texte publié deux ans plus tôt en Allemagne et dû à la plume de Heinrich Thiersch, qui était pasteur et professeur de théologie (n.d.t.).

toutes qualités qui caractériseront le Royaume de Dieu dans sa perfection. En réalité, ces qualités sont le propre de l'Eglise chrétienne, laquelle est au-dessus de la famille. Néanmoins, il n'y a pas d'édification de l'Eglise sans édification de la famille. Dans les familles chrétiennes, chacun devrait reconnaître avec joie, les bénédictions que Dieu prodigue par le canal de l'Eglise. Par ailleurs, ce sont les familles chrétiennes qui devraient constituer, dans une large mesure, la force de l'Eglise. L'ordre et le développement adoptés par Paul, dans sa lettre aux Ephésiens, ne sont pas l'effet du hasard. L'apôtre commence par les réflexions les plus élevées, que mentionne le Nouveau Testament sur Dieu et sur l'Eglise. Puis il en vient à la structure de la vie de famille, car c'est particulièrement dans la vie familiale des chrétiens, que doivent résider la croissance de l'Eglise et sa marche vers la perfection.

La famille chrétienne n'est pas créée pour sa propre satisfaction, mais pour l'honneur et la gloire de Dieu. La bénédiction dont nous sommes l'objet ne fait qu'en découler. Ceux qui prétendent, obstinément, que leur bonheur et leur bien-être personnels sont le but suprême de la vie de famille, ne comprendront jamais le plan de Dieu pour le mariage et la famille, car ils ne saisissent pas la nature profonde de cette institution.

La plupart des livres sur la vie de famille parlent de l'homme, puis essaient d'introduire Dieu comme un adjuvant utile, une sorte de tonique céleste, capable de revigorer une vie de famille languissante. Ce livre aborde le sujet par l'autre bout. La famille appartient à Dieu. C'est lui qui l'a créée. C'est lui qui en a déterminé la structure intérieure. Il en a arrêté la raison d'être et le but final. C'est avec son accord, que l'homme et la femme peuvent coopérer à ses desseins et en devenir partie intégrante, quant à leur foyer, c'est Dieu qui le fonde : "Si le Seigneur ne bâtit la maison, ses bâtisseurs travaillent pour rien" (Psaume 127:1)². C'est par un acte de Dieu que les enfants reçoivent leur statut de membres de la famille.

Ainsi donc, ce n'est plus notre mariage, mais le sien ; ce n'est plus notre foyer, mais le sien ; ce ne sont plus nos enfants, mais les siens ; ce n'est plus notre famille, mais sa famille. Cela peut paraître une pieuse rhétorique, cependant les résultats se manifestent d'une façon tout à fait pratique. Si Jésus est vraiment le Seigneur de votre famille, il exercera son influence en toute chose, depuis la manière dont vous décorez votre maison, jusqu'à celle dont vous passez vos vacances d'été.

Nous méditerons donc sur la famille chrétienne — sans nous mettre au bénéfice d'un titre pompeux, sans promettre que votre vie sera transformée dans les dix jours, "faute de quoi la méthode vous serait remboursée." Nous considérerons attentivement, ce que le Créateur de la vie de famille dit à son sujet. Nous partons du principe, que Celui qui a créé les familles connaît bien la question et peut nous conseiller judicieusement. Si, pour vous, le mariage n'est rien d'autre qu'un contrat social, signé par deux personnes, ce livre ne vous intéressera pas. Mais si vous êtes prêt à envisager qu'il est davantage, qu'il cache en soi quelque chose de mystérieux et de merveilleux, en fait qu'il est la création de Dieu et trouve son potentiel maximum et sa plus haute destination, dans la structure établie par le Créateur, alors il vaudra la peine que vous méditez ces pages.

Les opinions exposées dans ce livre sont hardiment basées sur certains principes bibliques, qui restent, pour nous, tout aussi vrais et valables aujourd'hui qu'au moment où ils furent écrits — une conception que notre époque a bien du mal à accepter. Elton Trueblood a dit : "Une des pensées maîtresses de notre temps est la conviction exagérée, que tous nos problèmes sont nouveaux.

J'appellerai cela 'la maladie de l'âge contemporain'. Elle s'accompagne d'une présomption vraiment tragique, celle de s'imaginer que l'on vit un temps tout nouveau : la sagesse est venue par nous et personne ne l'a jamais possédée avant nous. Cette présomption est, à mon sens, absolument intolérable."

On dit qu'Erwin Rommel, le grand général allemand de la seconde guerre mondiale, étudiait avec un vif intérêt la tactique de Robert E. Lee. L'un combattait avec des chevaux, l'autre avec des chars

² Quand l'auteur cite la Bible, il se réfère à plus d'une version anglaise pour souligner tel aspect de la pensée. Nous avons cherché à le suivre au plus près, sans nous lier à une version française particulière. Toutefois, dans la mesure du possible, nous nous sommes appuyés de préférence sur la version Segond et la TOB, version œcuménique (n.d.t.).

d'assaut. Les plaines ondulées et les petites montagnes de l'est des Etats-Unis étaient les champs de bataille de l'un ; l'autre déployait ses troupes dans les sables désertiques de l'Afrique du Nord. Les mêmes principes de stratégie donnaient une base commune à ces deux hommes, par ailleurs séparés par le temps et l'héritage culturel. Les conditions et les situations peuvent changer, mais les principes de base — s'ils sont vrais — ont une validité permanente.

Les principes exprimés dans cet ouvrage ont passé le test des siècles. Ils ont passé le test de notre propre expérience. Il y a plusieurs années, un certain nombre de nos paroissiens participèrent à une retraite pour familles sur le thème "L'ordre établi par Dieu pour les parents." Notre seule documentation consistait en un traité succinct de sept pages, qui n'était guère autre chose qu'une sélection de versets bibliques sur le sujet. Mais cela se révéla plus que suffisant. A la suite de cette retraite, plusieurs familles de notre paroisse se mirent à examiner sérieusement la structure de la vie familiale. Nous nous surprîmes à remettre en question nombre d'attitudes et de pratiques de notre culture contemporaine. A l'encontre du relativisme et de la tolérance abusive, qui prévalent aujourd'hui, nous commençâmes à entrevoir la notion biblique de l'ordre et de l'autorité. La mise en pratique des principes bibliques eut pour effet des transformations évidentes, dans les familles concernées. Le climat de notre propre famille se trouva bouleversé du jour au lendemain, pour des raisons que nous mentionnerons ultérieurement. Nous avons continué à étudier et à appliquer ces principes ; c'est une aventure qui nous tient en haleine, nous passionne, et nous amène toujours à de nouvelles découvertes. Nous n'offrons pas de réponses standard, définitives aux problèmes complexes auxquels doit faire face la famille d'aujourd'hui. Nous ne faisons que communiquer quelques principes fondamentaux, qui ont transformé nos propres familles. Nous vous invitons à nous accompagner dans cette aventure : la découverte d'une nouvelle façon de diriger un foyer, et celle aussi d'une harmonie et d'une joie nouvelles dans la vie de famille.

Nous avons intitulé cet ouvrage "La Famille chrétienne". On a donné du chrétien la définition suivante : "C'est une personne qui vit avec Christ." Ce n'est pas une définition théologique mais personnelle. Elle ne décrit pas le chrétien en termes métaphysiques abstraits, mais dans le langage de son expérience de chaque jour. C'est précisément la ligne que nous voulons suivre, dans notre étude de la vie de famille. Nous pourrions donc étendre cette définition du chrétien à la famille et dire : "Une famille chrétienne est une famille qui vit avec Jésus-Christ."

Le secret d'une bonne vie de famille est très simple : il suffit de cultiver la communion avec Jésus-Christ. Il n'est aucune phase de la vie de famille qui soit exclue de cette communion; il n'existe aucun problème familial qui, dans cette communion, ne trouve sa solution.

Mais comment une famille peut-elle cultiver sa communion avec Jésus-Christ, demandera-t-on ? "On ne peut pas l'avoir comme un hôte allant et venant dans la maison !" — Et pourtant ? ... "Mais, on ne peut voir Jésus, ni lui parler, ni communiquer avec lui !" — Toutefois, ne serait-ce vraiment pas possible, si nous prenions le temps de nous y exercer ? C'est bien le but de notre ouvrage : suggérer quelques moyens concrets permettant de cultiver la relation de la famille avec Jésus-Christ. Car en fait, la base du christianisme, c'est tout simplement cette réalité : le Seigneur est VIVANT.

L'art d'entretenir des rapports harmonieux entre la famille et Jésus comporte deux aspects essentiels. Le premier consiste à reconnaître "l'ordre divin" et l'établir dans le foyer. Il s'agit des rapports entre les différents membres de la famille, rapports qui doivent être basés sur la notion d'ordre et d'autorité. Le second aspect consiste à apprendre à vivre dans la présence de Jésus. Il s'agit de nous sensibiliser à sa présence invisible dans notre foyer, ce qui signifie, d'une part, développer notre capacité de perception des réalités spirituelles ; d'autre part, découvrir des moyens concrets, nous permettant de prendre davantage conscience des voies et de la volonté du Seigneur pour notre famille.

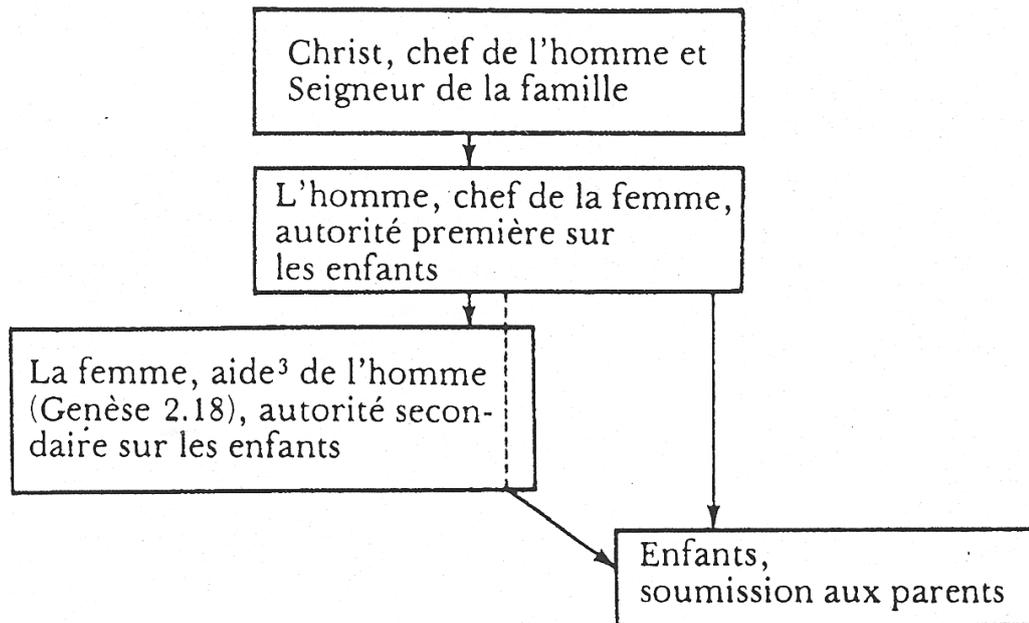
De ces deux points, le second est le plus important. C'est seulement, quand nous vivons dans la présence de Jésus, que notre foyer devient vraiment un foyer chrétien. Néanmoins, l'établissement de "l'ordre divin" a, en quelque sorte, la priorité : il aide à créer un climat, qui permet de vivre dans la présence de Jésus. Etablir l'ordre divin dans notre foyer, c'est donc créer une atmosphère dans laquelle Jésus se sent chez lui. Le Saint-Esprit est alors en mesure de faire son œuvre, nous enseignant et nous dirigeant, dans cette qualité de vie de famille, pour laquelle Dieu nous a créés.

Première partie

L'ORDRE DIVIN POUR LA FAMILLE

Cet "ordre divin" implique une notion d'autorité et de responsabilité. La Bible l'exprime ainsi : "Christ est le chef de tout homme, l'homme est le chef de la femme, et Dieu est le chef de Christ" (1 Corinthiens 11:3). "Enfants, soumettez-vous en tout à vos parents, voilà ce que le Seigneur attend de vous" (Colossiens 3:20).

Dieu a structuré la famille selon un principe hiérarchique (anglais : principe of "headship" = tête). Chacun des membres est placé sous l'autorité du chef ("head", tête) établi par Dieu :



Structure biblique de la famille : L'homme, chef de la femme ; la femme, aide³ de l'homme ; les enfants soumis aux parents

Le mari est placé sous l'autorité de Christ, devant lequel, il est responsable de la façon dont il dirige sa famille et en prend soin. La femme est placée sous l'autorité de son mari, devant lequel, elle est responsable de la façon dont elle dirige sa maison et s'occupe des enfants. Les enfants sont placés sous l'autorité de leurs parents, autorité qui est en définitive celle du père et dont dérive l'autorité de la mère, comme l'indique la ligne pointillée de notre schéma. La mère exerce donc l'autorité sur les enfants, au nom et à la place de son mari, ce qui a, dans le domaine pratique, une grande incidence sur les relations mère-enfants, — nous en parlerons dans un prochain chapitre.

Ainsi, la structure que Dieu a donnée à la famille est clairement basée sur les notions d'autorité et de responsabilité. Il est important, dès le début de notre étude, d'accepter cette structure qui, hélas, est bien peu comprise et moins encore adoptée de nos jours. Cependant, c'est de la soumission à l'ordre établi par lui, que Dieu a fait totalement dépendre le bien-être et le bonheur de la famille.

³ Le terme hébreu correspondrait plutôt à « partenaire » (n.d.t.).

1. L'ordre établi par Dieu pour les conjoints

L'ordre établi par Dieu pour les conjoints n'est nulle part mieux exprimé, que dans le tout premier commentaire de la Bible sur la relation homme femme : "Aussi l'homme laisse-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviennent une seule chair" (Genèse 2:24). "S'attacher à son conjoint" couvre tous les aspects des relations entre mari et femme. Il n'est aucun problème du couple, qui ne se trouve résolu, par une compréhension plus profonde du sens de ces paroles : "s'attacher l'un à l'autre", "devenir une seule chair."

Dieu nous a faits homme et femme. Nous constituons, en tant que tels, à la fois une partie de sa création de base et un aspect de la révélation la plus intime de Dieu lui-même. Quand il créa l'humanité à son image, Dieu ne créa pas seulement l'homme car, ceci fait, il manquait quelque chose. Alors Dieu dit : "Je veux lui faire une aide qui lui soit assortie" (Genèse 2:18). Il créa la femme et le vide fut comblé. L'homme et la femme s'unirent dans le mariage, réalisant ainsi l'idéal de Dieu, l'achèvement de son œuvre.

En règle générale, il est dans l'intention de Dieu que l'être humain trouve un conjoint. Les statistiques en font preuve. Un nombre approximativement égal de garçons et de filles naissent dans le monde. Après une guerre, quand il y a eu forte réduction de la population masculine, il se produit un phénomène étonnant : la génération suivante est composée d'une majorité de garçons. Ce fut le cas en Europe, juste après la guerre. Une seule génération suffit pour rétablir l'équilibre de la population.

Le rôle de la sexualité

"Pour obtenir les meilleurs résultats, se conformer aux prescriptions du fabricant." Ce conseil apparaissait sur le mode d'emploi d'un remède de bonne femme contre de simples rhumes. Si un tel conseil est valable pour soulager une indisposition, ne l'est-il pas plus encore quand il s'agit de guérir une vie conjugale malade ? Le cinéma, la télévision, les romans, les illustrés, les annonces nous bombardent constamment de fausses notions sur la sexualité. Le sexe n'est pas une invention d'Hollywood en notre XX^e siècle. C'est une création du Dieu éternel, du Dieu saint, lequel nous a donné des directives précises, quant à la juste expression du sexe dans les relations conjugales.

L'union physique, dans le mariage, est un mystère divin et merveilleux. Elle y occupe une place relativement réduite. Même des couples jeunes et nouvellement mariés ne consacrent qu'une petite partie de leur temps aux relations sexuelles. Cependant, sans cette union, un mariage n'en serait pas un. L'union physique est au mariage, ce qu'est la bougie au moteur : petite mais essentielle, c'est elle qui met tout le mécanisme en mouvement.

Nous disons que l'union physique est un mystère, car aucune argumentation rationnelle ne peut pleinement expliquer son influence puissante et profonde dans le mariage, en fait, dans la vie même du couple. Cette union est donc, avant tout, un acte physique. Son but premier est la procréation, bien que ce ne soit pas là, en général, son objectif immédiat. Il arrive même que le couple ne souhaite pas procréer sans que, pour autant, s'en trouve diminué le désir de cette union. C'est un acte qui fond et unit deux êtres, à un tel point que la Bible les décrit comme étant "une seule chair" ; néanmoins, il n'est aucun acte humain qui, sur un plan aussi élémentaire, ne permette autant à chacun de prendre conscience de soi, de sa personnalité. Il s'agit ici d'un don profond, total de soi-même, d'un abandon à l'autre de ses facultés de procréation. Et pourtant plus cet acte est mené à bien, plus il procure de plaisir à chacun des conjoints.

Dans leur conception de la sexualité, les chrétiens ont tendance à commettre deux erreurs fondamentales. L'une de ces erreurs consiste à y voir une sorte de mal inévitable. Nous devons cette notion à la vieille pensée grecque, qui regardait le corps comme essentiellement mauvais, la seule façon de devenir "spirituel" étant alors de le soumettre, de le réprimer le plus possible.

Cette idée n'est pas entièrement absente du Nouveau Testament. Paul, écrivant aux Corinthiens, plaide nettement en faveur du célibat. Puis il admet : "S'ils ne peuvent vivre dans la continence, qu'ils se marient, car il vaut mieux se marier que brûler" (1 Corinthiens 7:9). Comme c'est le cas pour bien

des notions erronées, il y a sans doute une part de vrai, dans le fait de croire que le mal a un lien particulier avec le corps.

Il est bon de reconnaître, que nos appétits sexuels détiennent un potentiel d'impulsions pouvant nous porter à bien des abus. Pour le dire clairement, nos corps sont facilement saisis de convoitise. Nous aurons à nous garder de cette tendance notre vie durant. Mais, cela ne devrait pas jeter une ombre sur les rapports sexuels légitimes entre mari et femme. Dieu a créé l'homme et la femme avec la faculté de jouir du plaisir sexuel, et ceci dans le cadre du mariage.

La première erreur — celle qui consiste à regarder le sexe comme vil, honteux, mauvais — ne trouve guère de défenseurs aujourd'hui. Même l'ecclésiastique le plus conservateur ne se hasarderait pas à défendre la prudence victorienne. Il faut pourtant relever cette erreur, car elle influence encore l'attitude inconsciente de certains chrétiens. Nous pouvons assez facilement modifier une attitude consciente ; mais l'inconscient a tendance à s'attacher obstinément aux conceptions anciennes.

En réaction à cette première erreur, les chrétiens sont parfois enclins à tomber dans une autre, plus subtile encore : celle de spiritualiser à l'extrême la sexualité.

Il ne nous viendrait pas à l'esprit d'aborder la question à mots couverts, comme quelque chose d'inconvenant. Non, non et non ! Nous sommes bien trop éclairés pour cela. "La sexualité est belle. — La sexualité est merveilleuse. — L'acte sexuel est l'union parfaite de deux personnalités ; c'est une expression d'amour qui se communique à l'être tout entier, une rencontre à la fois physique, intellectuelle et spirituelle. — L'acte sexuel est un don total de soi. — Dans l'acte sexuel, l'homme et la femme expriment cette unité intrinsèque, qui englobe tout ce qui les sépare. — L'acte sexuel est profondément spirituel." Tout cela est plus ou moins vrai, si l'on fait de cet acte un sujet d'analyse intellectuelle. Mais où est le mari qui embrasse sa femme avec la pensée sublime de "triompher de tout ce qui les sépare, par un acte exprimant leur unité intrinsèque ?" Une telle vue ne relève pas de l'humain ; c'est l'invention d'apologistes chrétiens, s'imaginant avoir vocation d'élever le sexe au-dessus du plan temporel qu'il semble inévitablement occuper. N'y aura-t-il donc personne pour suggérer que l'acte sexuel est une jouissance ?

Dans un camp biblique pour adolescents, une dame eut un jour la témérité de le dire sans ambages, au cours d'une causerie sur l'inévitable sujet de la sexualité. Quelques adultes froncèrent les sourcils, comme si elle avait divulgué quelque dangereux secret. Par la suite, une jeune fille s'avança, exprimant ainsi ce qu'elle ressentait : "J'ai été très contente de vous entendre dire que c'était une jouissance. On prétend toujours que c'est si merveilleux ; alors j'avais l'impression que ce devait être quelque chose de trop sacré, pour qu'on puisse vraiment en jouir."

Les philosophes du sexe paraissent incapables de reconnaître, que le plaisir physique et émotionnel est l'aspect dominant de l'acte sexuel. Cela ne leur semble pas assez noble. Alors ils tentent, à force de mots, d'élever le sexe à un plan qu'ils considèrent comme supérieur, le décrivant en des termes presque sublimes. Mais spiritualiser l'acte sexuel ne le rend pas, pour autant, plus spirituel. Ce n'est qu'un retour anémique aux rites païens de la fécondité, qui attribuaient au sexe une signification mystique.

La Bible ne philosophe pas sur le sujet. Elle nous présente le mariage, dans sa totalité, comme un symbole de la relation qui existe entre Christ et l'Eglise (Ephésiens 5:32). Et quand elle met l'accent sur les relations sexuelles par elles-mêmes, elle en parle de façon très pratique, les prenant pour ce qu'elles sont, un acte physique à forte intensité émotionnelle.

Il serait difficile de trouver une façon plus profane de traiter la vie sexuelle, que celle proposée par Paul dans le septième chapitre de la première lettre aux Corinthiens (v. 3 et 5) : "Que le mari accorde à sa femme ses droits conjugaux, et que la femme fasse de même envers son mari. Ne vous refusez pas l'un à l'autre de peur que votre incapacité à vous maîtriser ne donne à Satan l'occasion de vous tenter." Et c'est le seul chapitre du Nouveau Testament qui nous donne les conseils appropriés sur les relations sexuelles dans le mariage.

Les rapports sexuels ne sont qu'un aspect du mariage. Comme tout dans ce domaine, ils devraient s'effectuer aussi bien que possible, sans pour autant marquer tous les autres aspects de la vie conjugale.

Quelques exemples : quand la famille se met à table, le mari souhaite que sa femme lui présente de la bonne cuisine. C'est ce qu'il attend d'elle en l'occurrence.

Lorsque les enfants se conduisent mal, la femme s'attend à ce que son mari fasse régner la discipline. S'il en est incapable, à quoi servirait une remarque de ce genre : "Tu te régales bien de ma tarte aux pommes, mais tu ne veux pas t'occuper des enfants !" Le plaisir qu'éprouve le mari à déguster de la tarte aux pommes est sain et légitime. Cela n'a, cependant, aucun rapport avec le problème de l'éducation des enfants, ni avec sa solution.

C'est avec un raisonnement aussi illogique que l'on rend bien à tort, la vie sexuelle responsable de toutes sortes de désagréments. — "Tu ne penses qu'au sexe ! Pourquoi ne fermes-tu pas la télé une fois de temps en temps pour que nous puissions parler ensemble ?" Là encore, le fait de trouver du plaisir dans les relations sexuelles est parfaitement normal. Ne pas prendre le temps de parler ensemble est un tout autre problème qu'il faudrait traiter dans son propre contexte.

Mari et femme devraient considérer leurs relations sexuelles comme un plaisir. Paradoxalement, cela n'est possible que si les conjoints acceptent pleinement leurs relations sexuelles telles qu'elles sont, même si elles comportent quelques problèmes et déceptions. Une bonne relation sexuelle ne s'établit pas toujours automatiquement. Cela peut demander du temps et une adaptation intelligente de l'attitude des conjoints.

Le comportement, que l'on adopte dans les relations sexuelles, dépend beaucoup plus de la volonté, qu'on ne le suppose généralement et c'est aussi le cas pour l'amour. Point n'est besoin d'attendre quelque émotion extatique. L'acte sexuel est accepté par simple devoir par l'un des conjoints, qu'importe ! Il peut cependant devenir pour les deux un rapport plaisant et harmonieux. Dans tout mariage, il y a des moments où l'un des époux consent à cet acte davantage par devoir que par désir. Une telle façon d'aborder la sexualité ne porte pas atteinte à la dignité de l'acte lui-même, non plus qu'à celle des partenaires.

Une dame qui connaissait dans son mariage des relations sexuelles heureuses, entendait quelques amies se plaindre que "leur mari ne s'intéressait qu'au sexe". "Ce qui vous manque, dit-elle, c'est un peu plus de cette attitude bohème du genre : "Me voici, je suis à ta disposition." Une telle attitude peut paraître assez prosaïque, mais elle donne accès à plus de bonheur, que l'attitude non réaliste déterminée uniquement par les sentiments. D'autre part, elle correspond tout à fait au conseil que nous donne la Bible : "Ce n'est pas la femme qui dispose de son corps, c'est son mari. De même, ce n'est pas le mari qui dispose de son corps, c'est sa femme" (1 Corinthiens 7:4).

En d'autres termes, cela signifie que si l'un des conjoints désire l'union sexuelle, l'autre devrait s'y prêter. Le mari et la femme, qui adoptent à l'égard du sexe cette attitude réaliste, découvriront là un aspect de leur mariage qui leur procure une merveilleuse satisfaction. La raison en est simple : leurs rapports sexuels sont fondés sur la réalité et non sur un idéal artificiel et irréalisable.

Séparation et divorce

Du point de vue social, le mariage est un contrat entre deux personnes, pouvant être annulé sur la base de raisons suffisantes. Avec une conception aussi limitée du mariage, il est normal que la société trouve toutes sortes d'excuses, pour le dissoudre et même pour conseiller un mariage à l'essai permettant de voir "si ça marche".

Quand les pharisiens essayèrent de l'éprouver sur la question du divorce, Jésus leur répondit : "N'avez-vous pas lu que le Créateur, au commencement, les fit homme et femme et qu'il a dit : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux ne feront qu'une seule chair. Ainsi, ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a uni !" (Matthieu 19:4-6).

Le second chapitre de Malachie nous dit que Dieu hait le divorce. La Bible enseigne formellement que le mariage lie pour la vie. La séparation et le divorce sont contraires à l'ordre divin.

Nous nous en tenons à cette affirmation catégorique, tout en acceptant l'exception mentionnée par Jésus et celle admise par saint Paul (Matthieu 5:32 ; 1 Corinthiens 7:15). Les mariages dissous uniquement sur la base de ces exceptions sont très peu nombreux, et ceci pour une excellente raison : quand l'un des conjoints est décidé à vivre selon la Parole de Dieu, une situation aussi critique

ne se présente que très rarement. Citons encore Bonhoeffer : "Dieu rend votre mariage indissoluble. Il le protège contre tous les dangers, qui le menacent du dehors ou du dedans. Dieu lui-même garantit l'indissolubilité du mariage. Aucune tentation, aucune faiblesse humaine, ne peuvent séparer ce que Dieu a uni. Quiconque a saisi cette vérité est à même de dire avec confiance : ce que Dieu a uni, l'homme ne peut le séparer.

Les chrétiens doivent reconnaître qu'en se réclamant du nom de Christ, ils acceptent pour le mariage d'autres normes que celles consenties par les autorités civiles. Martin Luther a admis que ces autorités puissent autoriser le divorce, tout en montrant clairement quelles en seraient les implications pour le chrétien : "Là où il n'y a pas de vrais chrétiens, mais seulement des chrétiens pervers, de faux chrétiens, l'état ferait bien de leur permettre, comme aux païens, de répudier leur femme et d'en prendre une autre afin de leur éviter, étant donné leur vie discordante, de se trouver dans deux enfers — le premier ici-bas, le second dans l'au-delà. Mais qu'ils sachent que par leur discorde, ils cessent d'être chrétiens pour devenir païens, et sont ainsi en état de damnation."

A l'encontre de ceci s'élève une objection tellement naturelle, qu'on ne peut s'en étonner : "Si les mariages sont indissolubles et si mari et femme sont liés pour la vie, alors un mariage malheureux est un mal d'une étendue inexprimable." — Oui, il en est ainsi, et il doit en être ainsi. Qu'on ne dise pas que c'est un châtement trop sévère, à l'endroit de la frivolité juvénile qui a déterminé le choix. Cette frivolité mérite le plus grand châtement, car elle a traité avec négligence la plus sérieuse, la plus sainte des relations humaines ; elle en a fait un jeu, un sujet de plaisir sensuel.

Si une personne réellement innocente doit porter le fardeau d'un mariage malheureux, il y a de l'espoir pour elle, même au milieu des souffrances. En effet, pour qui se livre entièrement à Dieu, les souffrances mêmes constituent l'école la plus efficace de purification et d'entraînement à la vertu. On retrouvera dans l'éternité les années de bonheur terrestres, qui auront été perdues.

Ceux, qui font de ce bonheur personnel la raison d'être et le but final du mariage, trouveront ces propos d'une sévérité intolérable. Mais il s'agit de savoir si Dieu en juge ainsi. Or Dieu n'hésite pas à demander à son peuple d'endurer l'épreuve, si c'est là le meilleur moyen de parvenir à l'accomplissement de ses desseins.

Pour préserver la stabilité du mariage en tant qu'institution divine, il se peut très bien que certains chrétiens aient à supporter un mariage malheureux. C'est un mal moins grand, que l'effondrement de cette institution, auquel nous assistons aujourd'hui. Même si nous ne pouvons lutter contre cette marée montante, au niveau de la société dans son ensemble, les chrétiens peuvent décider de se conformer aux lois de Dieu, quelles que soient les normes en vigueur dans le milieu ambiant.

Par ailleurs, il ne faudrait pas que les pasteurs et autres conseillers spirituels, par une sorte de compassion et une prétendue sollicitude, envers les victimes d'un mariage malheureux, privent la loi divine de ce qui en fait la force. Le divorce a des conséquences fâcheuses, en premier lieu pour les personnes concernées. Les statistiques montrent qu'en Californie, où le taux des divorces est presque le double de la moyenne enregistrée, pour l'ensemble des Etats-Unis, les maladies courantes, les troubles psychiques, les maladies de la mère et de l'enfant, l'alcoolisme et les suicides, sont nettement plus fréquents chez les divorcés. Et les méfaits du divorce, dans la société en général, sont plus importants encore.

Les lois en faveur du divorce ont probablement été faites, dans un but humanitaire. Néanmoins, ce n'est pas l'esprit d'amour, mais l'esprit du siècle présent qui les a inspirées. Cet esprit, qui apparaît avec force dans nos lois sur le divorce, est un esprit destructeur, puisque le mariage est le fondement précieux et la pierre angulaire de toute société. Il n'est de folie aussi grande et aussi fatale, que de s'imaginer pouvoir jeter par-dessus bord la moralité, tout en préservant la religion, desserrer le lien du mariage tout en renforçant l'autorité du gouvernement, livrant ainsi à la destruction le fondement établi par Dieu, pour le bonheur de tout être humain.

Mais le plus grand préjudice est celui qui a été causé à l'autorité souveraine de Christ, car le divorce est une insulte aux paroles qu'il a prononcées : "Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni !" (Matthieu 19.6). Si Christ a dit ces mots, c'est qu'il avait une grande connaissance de la place centrale qu'occupe le mariage, dans les desseins éternels de Dieu pour l'humanité. Ceux, qui osent altérer une déclaration aussi solennelle du Seigneur, courent de grands risques sur le plan spirituel. Les apôtres,

sans nulle hésitation, ont exhorté les chrétiens à sacrifier un bonheur temporel à un gain éternel. A nous de suivre leur exemple. Mieux vaut une vie de solitude et de chagrin, qu'une éternité de regrets.

L'estime mutuelle

S'estimer mutuellement et bien comprendre la place que Dieu a départie à chacun, telles sont les conditions premières d'un mariage heureux.

Estimer son conjoint, c'est le considérer non pas comme un simple partenaire, mais comme celui qui a été placé par Dieu en une position sacrée. Nous traitons avec déférence un haut fonctionnaire à cause du poste qu'il occupe. Combien plus alors, devrions-nous estimer le conjoint placé à nos côtés dans le mariage, car, recevoir de Dieu le titre de "mari" ou de "femme", c'est se trouver dans une position de haute dignité et de confiance dans Son Royaume.

L'estime est un élément essentiel de l'amour. Sans l'estime, l'amour cesse d'être de l'amour; il ne reste qu'une passion. Cette estime mutuelle des conjoints sauvegarde leur mariage, l'empêchant de devenir victime des hauts et des bas inévitables dans tout foyer. Si la tendresse d'un mari et sa sollicitude envers sa femme dépendent de l'apparence extérieure de celle-ci, ou des sentiments qui animent le mari en un jour donné, si le respect de la femme pour son mari dépend de ce qu'elle est bien ou mal disposée, ou de la façon dont le mari satisfait à ses goûts et à ses désirs — le mariage repose alors sur un terrain bien mouvant. Il devient le jouet de l'humeur et des sentiments du moment. Dieu souhaite que l'amour conjugal soit édifié sur un fondement plus stable : le respect de la position dans laquelle il a placé le conjoint.

Dieu ne demande jamais que l'amour, qui lie intimement et tendrement deux futurs époux, ait pour seule base l'attraction naturelle qu'ils ont l'un pour l'autre. Il ne favorise pas la rencontre d'un homme et d'une femme pour leur dire ensuite : "Maintenant, aimez-vous, et quand je verrai que votre amour est assez fort, je le bénirai par le mariage." C'est merveilleux de tomber amoureux, et quand cette expérience, accompagnée de discrétion et de retenue, conduit au mariage, Dieu lui-même peut s'en réjouir. Cependant, Dieu ne fonde pas un mariage sur la base de cette attraction purement naturelle. Dans le sermon qu'il écrivit à sa nièce à l'occasion de son mariage, Dietrich Bonhoeffer dit encore : "De même que c'est la couronne et pas simplement la volonté de gouverner qui fait le roi, c'est le mariage et pas simplement votre amour réciproque qui vous unit aux yeux de Dieu et des hommes. Autant Dieu est élevé au-dessus de l'homme, autant le caractère sacré, les droits et la promesse du mariage sont élevés au-dessus du caractère sacré, des droits et de la promesse de l'amour. Ce n'est pas votre amour qui soutient votre mariage, mais à partir de maintenant, ce sera votre mariage qui soutiendra votre amour."

"L'amour romantique, seule base valable du mariage" est l'un des axiomes de notre culture que l'on suit aveuglément. On suppose, avec une certaine inconscience, qu'il est la seule base compatible avec la liberté et la dignité humaines. Il serait aussi la base la plus chrétienne, puisqu'il est une forme de l'amour.

Dans beaucoup d'autres cultures, ce sont les familles qui choisissent le futur conjoint de leur fils ou de leur fille. Une telle pratique serait intolérable en Occident. Nous ne pouvons concevoir qu'un mariage ainsi conclu, puisse être un mariage heureux. Si c'était le cas, nous penserions que c'est un pur hasard. Pourtant, les mariages heureux ne sont pas l'invention de notre culture. Ce qu'elle a inventé, c'est la notion de l'amour romantique comme seule base solide du mariage. On pourrait se demander, si la mise en pratique de cette conception a produit moins de mariages malheureux. Or, le nombre des divorces nous laisse plutôt songeurs...

Dans l'étude de la structure du mariage chrétien, il convient de réexaminer la nature et la place que doit y occuper l'amour romantique, auquel nous donnons volontiers force de loi dans le mariage. L'amour est spontané. Ou vous l'avez, ou vous ne l'avez pas et vous ne pouvez pas y changer grand-chose. Ainsi les jeunes époux, désillusionnés, font une triste découverte : "Voilà, nous ne nous aimons plus !" et en concluent, les yeux pleins de larmes, que leur mariage a maintenant perdu sa raison d'être.

Certes, l'amour est un élément essentiel du mariage, mais la continuité de cette union ne dépend pas de l'amour. C'est plutôt l'amour qui dépend du mariage pour subsister. Le mariage donne à l'amour un caractère de stabilité et de permanence, grâce auquel il peut pleinement s'épanouir. Le mariage préserve l'amour de la tyrannie, de sentiments forts, mais encore immatures. Il pousse le conjoint à tenir bon dans les temps difficiles, à en sortir vainqueur, avec une compréhension et un amour plus profonds encore.

On ne devrait jamais permettre à l'amour de tyranniser un mariage et le menacer de dissolution. Aux couples qui en arrivent à la conclusion désespérée : "Hélas ! Nous ne nous aimons plus", il faudrait simplement dire : "Alors, apprenez tout à nouveau à vous aimer !" Quand nous nous unissons par le mariage, Dieu nous ordonne de nous aimer et pour lui, l'amour n'est pas la base sine qua non d'un mariage heureux, mais il en est le fruit, le résultat, L'amour dépend beaucoup plus de la volonté que nous ne le supposons, et il nous est possible de contribuer à son éducation et à son épanouissement. Nous n'en sommes pas le jouet impuissant, mais nous nous efforçons d'en faire le serviteur docile de notre ménage.

Cette sorte d'amour ne pousse pas sur le terrain sablonneux de nos sentiments immédiats, mais il prend racine dans le sol fertile de l'estime mutuelle. La femme tient son conjoint en haute estime, comme celui que Dieu a honoré du titre d'époux. L'homme, à son tour, chérit la femme que Dieu a honorée du titre d'épouse. C'est ce respect de la dignité et de l'honneur conférés par Dieu au conjoint, qui donne à l'amour conjugal un fondement durable. Sur ce fondement peut s'édifier la forme d'amour décrite par saint Paul, dans sa première lettre aux Corinthiens (13:4-8 — version Bonnes Nouvelles Aujourd'hui) : "L'amour est patient, l'amour est bon, il n'est pas jaloux, il ne se vante pas, il n'est pas orgueilleux ; l'amour ne fait rien de honteux, il n'est pas égoïste, il ne s'irrite pas, il n'éprouve pas de rancune ; l'amour ne se réjouit pas du mal, mais il se réjouit de la vérité. L'amour couvre tout, il croit tout, il espère tout, il endure tout. L'amour est éternel."

Le mariage — un mystère

Selon la Bible, le mariage n'est pas un contrat social, que les deux signataires peuvent dissoudre à leur gré, mais c'est un mystère. Paul, écrivant aux Ephésiens, s'exprime ainsi : "C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne seront qu'une seule chair", puis il ajoute : "Ce mystère est grand : je dis cela par rapport à Christ et à l'Eglise" (Ephésiens 5:31-32). En d'autres termes, votre mariage — tout mariage chrétien — est destiné à refléter l'union existant entre Christ et son Eglise.

Contrairement à l'opinion courante, c'est le fait de donner et non celui de recevoir qui constitue en grande partie la vraie joie du mariage, car le mariage est modelé sur la relation qui existe entre Christ et l'Eglise. Dans tout mariage chrétien, le monde devrait reconnaître cette disposition à donner et à se donner, qui caractérise les rapports de Christ et de l'Eglise.

Que d'occasions se présentent chaque jour au mari de donner, de manifester à l'égard de sa femme l'amour de Celui qui a donné jusqu'à sa vie pour son Eglise ! Que d'occasions se présentent chaque jour à la femme de donner les preuves de sa fidélité à son mari, reflet de la fidélité de l'Eglise décrite dans Ephésiens 5:24 et 27 : "Soumise à Christ en toutes choses... sans tache, ni ride, ni aucun défaut, sainte et irréprochable." C'est plus qu'un simple idéal : c'est le but projeté par l'Esprit Saint pour chaque couple chrétien.

2. L'ordre établi par Dieu pour la femme mariée

Ladies first, "les dames d'abord !" — devise bien connue qui indique l'ordre à respecter, sur le plan social. La Bible, parlant de l'ordre établi par Dieu pour la famille, applique le même principe, et ce n'est certainement pas un hasard. Dans une famille, la femme est le lien entre le mari et les enfants ; si elle vit selon l'ordre divin, cela pourra conduire ces derniers à occuper la place qui, leur revient. Ainsi, traitant de l'ordre divin dans la famille, la Bible s'adresse d'abord à la femme : "Femmes, soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur. Car le mari est le chef (la tête) de la femme, tout comme Christ est le chef de l'Eglise, qui est son corps, et dont il est le Sauveur. Comme l'Eglise est soumise à Christ, que les femmes soient soumises en tout à leurs maris" (Ephésiens 5:22-24).

Cette simple idée éveillera, chez beaucoup de femmes capables et intelligentes, des réactions négatives. Elles ne voient dans cette soumission que la passivité, l'insignifiance d'une domestique :

Mon cher époux, cesse de batailler ;

A ta vaine colère, il te faut renoncer ;

Tout en étant ta femme, je ne suis pas ton esclave. (Adaptation d'un petit poème anglais.)

Or, pour Dieu, la soumission revêt un tout autre sens. Etre soumis signifie faire preuve d'obéissance humble et intelligente, à l'égard d'une autorité établie. Et il donne comme exemple, la soumission de l'Eglise à l'autorité de Christ. Est-ce humiliant pour l'Eglise ? Loin de là, c'est sa gloire ! Dieu n'a pas ordonné que la femme soit soumise à son mari, parce qu'il en voudrait à la femme ; c'est au contraire pour la protéger et assurer l'harmonie du foyer. Il désire épargner, à la femme, bon nombre des luttes pénibles de la vie. L'Ecriture ne connaît pas le mariage démocratique à 50 % chacun. L'ordre de Dieu, c'est du 100 %. La femme est 100 % une femme et le mari 100 % un mari.

Dieu a permis à la femme de choisir librement la soumission, tout comme Jésus a choisi d'être soumis au Père : "Comportez-vous entre vous comme on le fait en Jésus-Christ : lui qui est de condition divine n'a pas retenu jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est dépouillé, prenant la condition d'un serviteur, se laissant naître comme naissent les hommes. Ayant vécu comme un homme, il s'est abaissé plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! C'est pourquoi Dieu l'a élevé au rang le plus haut..." (Philippiens 2:5-9). Dieu n'honore pas ceux qui se cramponnent à leurs droits, mais ceux qui lui obéissent volontairement.

Une bonne épouse... plus précieuse que les perles (Proverbes 31:10-31)

Dans le livre intitulé *Un homme appelé Pierre*⁴, Catherine Marshall remarque combien son défunt mari avait tendance à mettre la femme sur un piédestal. Elle cite le passage suivant de l'un de ses sermons : "Les jeunes femmes modernes prétendent devoir gagner de l'argent, pour monter leur ménage parce que le salaire du mari n'y suffirait pas. Quoi qu'il en soit, nous devons considérer cette solution comme une nécessité regrettable, et non comme le partage normal et naturel de la femme. Une femme de condition moyenne, qui consacre tout son temps à son foyer, à son mari et à ses enfants ; une femme qui s'intéresse au travail de son mari, qui essaie de réprimer chez lui tout penchant à l'égoïsme et de développer son assurance, de détruire sa présomption masculine et d'encourager tous ses projets ; une femme qui s'efforce d'entourer sa famille d'un cercle d'amis véritables ; une femme qui s'ingénie à créer chez elle une atmosphère agréable : le goût de la culture intellectuelle, l'amour de la musique, le plaisir d'être entouré de jolis meubles, d'avoir un beau jardin ; la femme qui peut réaliser un tel programme est engagée dans une tâche qui durera la vie entière ; une tâche à laquelle elle emploiera toute son énergie, toute sa patience, tout talent reçu de Dieu ; une tâche qui demandera le sacrifice suprême de son amour, qui réclamera tout ce qu'elle a et plus

⁴ Biographie de Peter Marshall - mari de l'auteur Catherine Marshall - qui était aumônier du Congrès américain. Editions Corrèa, Paris, 1954. En Anglais : *A man called Peter* (n.d.t.).

encore. Cette femme se réalisera pleinement ; elle saura qu'elle accomplit le plan divin, participant ainsi à l'œuvre du Maître souverain de l'univers."

Proverbes 31:10-31, nous présente la description biblique la plus complète et la plus belle d'une bonne épouse. Elle est capable, ambitieuse, vaillante ; elle est aimable, sage, digne de confiance, joyeuse ; elle répond aux besoins des siens et de bien d'autres encore. Elle connaît sa valeur et utilise à bon escient son intelligence, ses forces physiques et son caractère agréable, dominé par la crainte de Dieu. Elle enrichit la vie de son mari, de ses enfants et des nécessiteux qui gravitent autour du cercle familial. Bref, une femme remarquable !

Comment expliquer cette activité créatrice ? Est-elle suscitée par un mari qui tiendrait sa femme dans la soumission sous la menace du fouet ? Non pas ! Mais par un mari qui sait lui exprimer sa profonde admiration : "Son mari fait son éloge : Nombre de femmes ont fait des exploits, mais toi, tu les surpasses toutes !" (Proverbes 31:28-29). Si le mari exige avec dureté que sa femme lui obéisse, l'ordre établi par Dieu est renversé ; seule subsiste une autorité purement humaine. Mais quand il remplit le rôle qui lui a été attribué par Dieu, savoir : "aimer sa femme et ne pas s'aigrir contre elle" (Colossiens 3.19), la soumission de la femme devient alors une source d'amour et de dévouement réciproque, dont la beauté morale et spirituelle est inexprimable.

"Une bonne épouse, qui la trouvera ? Elle a bien plus de prix que les perles ! Son mari a pleine confiance en elle." (Proverbes 31:10-11).

La soumission – un moyen de protection

La femme est exposée, dans le monde, à toutes sortes d'attaques d'ordre physique et elle a bien besoin de la protection de son mari. C'est là un fait fondamental et universel, gravé dans le mode de vie de toutes les époques et de toutes les cultures.

La vulnérabilité de la femme ne se limite cependant pas au simple plan physique ; elle se manifeste aussi sur les plans affectif, psychique et spirituel. Dans ces domaines également, l'autorité et la protection de son mari lui sont nécessaires.

Un voisin en colère frappe à la porte d'entrée. La maîtresse de maison ouvre. Flot de réclamations de la part du voisin : "Des planches de la clôture qui sépare nos jardins ont été disloquées. C'est sûrement la faute de vos enfants. La réparation sera à vos frais !"

— "Je vais en parler à mon mari", répond la femme. Ce n'est pas une échappatoire, mais la réponse normale et adéquate d'une épouse, qui vit sous la protection et l'autorité de son époux. Il faut qu'elle soit dispensée, dans une grande mesure, des fardeaux psychiques que ferait peser sur elle la charge de représenter la famille devant la société.

On réalise beaucoup moins — et c'est pourtant plus important — que la femme a besoin d'être protégée contre les chocs émotionnels causés par ses propres enfants. Une mère ne devrait pas avoir à demander le respect de ses enfants ; elle devrait moins encore se démener pour l'obtenir. Une telle attitude la priverait de l'équilibre, qui lui est nécessaire pour maintenir dans la maison un esprit de calme et de dignité. Le mari a le devoir de protéger sa femme contre les insolences des enfants. Il faudrait que le père intervienne, immédiatement et fermement, au moindre signe d'irrespect envers la mère, à la moindre désobéissance à l'un de ses ordres. Derrière la mère, les enfants devraient toujours voir l'autorité du père.

Je me souviens encore d'un incident tragi-comique de mon enfance. Je m'étais disputé avec ma mère. Comme elle sortait de la pièce, je lui ai crié : "Tête de bois !" Mon père venait d'entrer. Il étendit le bras, m'attrapa par le devant de la chemise, me souleva de terre et me dit : "Qui est la tête de bois ?" — Mort de peur, je m'écriai en pleurant : "C'est moi ! C'est moi !" Mon frère aîné éclata de rire, alors que mon père pouvait à peine rester sérieux. La tentative de me tirer d'affaire en m'accusant, rendait la scène si comique, qu'on me fit grâce de la fessée. Mais je n'ai jamais oublié la leçon apprise ce jour-là : manquer de respect à ma mère, c'est encourir la colère de mon père.

Un mari qui protège sa femme contre les impolites et les insolences des enfants, leur insuffle le respect de la femme en général. Ceci, ajouté à l'exemple qu'il donne, la courtoisie et la considération

qu'il manifeste à l'égard de sa femme, fait partie de l'héritage que chaque père devrait transmettre à ses fils.

Enfin, et c'est là le point le plus important, la femme est exposée à des attaques d'ordre spirituel. Il appartient au mari de lui servir de bouclier, de protection contre les assauts des autorités et des pouvoirs du monde invisible (Ephésiens 6:12).

Paul suggère cette pensée dans 1 Corinthiens 11:10 : "Voilà pourquoi la femme doit être soumise à l'autorité de son mari et, à cause des anges, se couvrir la tête comme signe, comme symbole de sa soumission à cette autorité" (d'après l'anglais, qui recourt ici à une version paraphrasée). Nous savons que Paul utilise le mot "ange" (grec : *angelos*) pour parler aussi bien des esprits qui servent Dieu avec loyauté (2 Thessaloniciens 1:7), que des troupes rebelles de Satan (1 Corinthiens 6:3 ; Romains 8:38). Le contexte du verset précité (1 Corinthiens 11:10) semble suggérer que l'apôtre pensait plutôt à la deuxième application de ce mot. Ici, il n'est pas seulement préoccupé par une question de bienséance. Il entend aussi que la femme, non protégée par l'autorité de son mari, est exposée à l'influence mauvaise des anges déchus.

Saint Paul avait compris que les femmes sont vulnérables devant des attaques d'ordre spirituel, et qu'elles se laissent facilement séduire. Leur protection est l'autorité de l'homme sous laquelle elles doivent se placer. Ainsi nous comprenons mieux le conseil autrement surprenant de l'apôtre : "Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de prendre autorité sur les hommes. Qu'elle se tienne tranquille. Car Adam a été formé le premier, Eve ensuite ; et ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est la femme..." (1 Timothée 2:12-14). Les femmes peuvent apporter une contribution importante à l'enseignement des enfants et des autres femmes. Elles peuvent prophétiser et prier en public (Joël 3:1-2 ou selon d'autres versions 2:18-29 ; 1 Corinthiens 11:5), mais elles ne sont pas autorisées à formuler des doctrines ou à prendre dans l'Eglise une place d'autorité sur les hommes.

Que de maux ont frappé le foyer et l'Eglise, parce que les femmes ont perdu ce bouclier qu'est l'autorité du mari. Nous nous sommes laissé tromper par Satan, au point de croire qu'il était dégradant pour une femme de se soumettre à l'autorité de son mari. Beaucoup ont rejeté tout l'enseignement biblique à ce sujet, comme étant la flatterie absurde de l'égo masculin et un vestige de l'âge de Cro-Magnon. Toutefois la Bible ne cherche pas à exalter l'égo, qu'il soit masculin ou féminin. L'ordre divin, établi pour la famille, a pour but premier d'assurer sa protection, particulièrement sur le plan spirituel. L'autorité du mari et la soumission de la femme constituent un bouclier contre les ruses de Satan. Ce dernier le sait bien et c'est pourquoi il utilise toutes sortes d'artifices, pour saper et détruire l'ordre institué par Dieu.

Quand une femme vit sous l'autorité de son mari, elle est protégée contre bien des ruses que Satan ne manquerait pas, autrement, d'employer contre elle. Elle jouit alors d'une grande liberté d'action dans le monde spirituel, et Dieu peut faire d'elle un instrument puissant dans la prière et l'exercice des charismes de l'Esprit.

Dieu désire que le mari se place entre sa femme et le monde, résorbant ainsi bon nombre de pressions d'ordre physique, psychique et spirituel dont elle serait autrement l'objet. C'est le mari, et non la femme, qui est le premier responsable de la vie du foyer, de la collectivité locale, et de l'église ; s'il ne remplit pas ce rôle ou que sa femme se l'attribue indûment, la famille et la communauté en souffriront.

Une question se pose alors : qu'en est-il des femmes célibataires ou des veuves ? Comment sont-elles protégées ? D'après le Nouveau Testament, l'église est la protectrice des "veuves et des orphelins" (voir Actes 6:1 ; Jacques 1:27 ; 1 Timothée 5:3-16). Dans l'Eglise primitive, quand une femme n'avait ni la protection d'un père (ou d'un homme de sa famille), ni celle d'un mari, il lui fallait considérer les responsables de la communauté ecclésiale comme l'autorité placée au-dessus d'elle. C'est d'eux qu'elle recevait conseils spirituels et protection. L'église locale devait aussi s'inquiéter de ses besoins matériels.

On trouverait difficilement une meilleure solution, pour aider la femme qui ne vit pas sous l'autorité directe d'un père ou d'un mari. L'Eglise dispose de la puissance et de l'autorité spirituelle nécessaire

pour être le bouclier, la protection dont la femme a besoin. Il conviendrait de confier cette tâche à des hommes responsables, aptes à la mener à bien — disons, des diacres au sens d'Actes 6:3.

Le même principe pourrait s'appliquer dans le cas où le mari, pour des raisons professionnelles, militaires ou autres, devrait être séparé de sa famille pendant un certain temps. Sur sa demande, les responsables de l'église prendraient en charge les besoins spirituels, et la protection de sa femme et de ses enfants. Un chef de famille partant, par exemple, en voyage d'affaires, le ferait simplement savoir à un ou plusieurs diacres, leur demandant de soutenir tout spécialement les siens dans la prière, pendant son absence. La famille, de son côté, pourrait s'adresser aux diacres si elle avait besoin d'une aide particulière.

La soumission — un facteur d'équilibre social

"Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme, car tous vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ" (Galates 3:27-28).

Certains se sont fondés sur ces versets, sortis de leur contexte, pour enseigner une égalité sociale absolue entre l'homme et la femme. Ce n'était nullement la pensée de l'apôtre.

Quand il s'agit de leur contact avec Dieu en tant que Père, de leur communion spirituelle avec Christ et de leur participation à l'Esprit Saint, bref, dans toutes leurs relations avec Dieu et le monde céleste, hommes et femmes sont sur un pied d'égalité. Cependant, cela ne renverse aucun des rapports d'homme à homme, que Dieu a fixés pour ce monde-ci. Paul était certainement loin de prêcher l'égalité politique pour tous et la répartition des biens terrestres, dans le sens où l'entendent telles idéologies sociales. Il envisageait tout aussi peu de plaider pour l'égalité totale entre homme et femme, comme on le fait aujourd'hui.

Les positions respectives de l'homme et de la femme ont été prescrites par Dieu d'une manière solide, inaltérable. Déterminées par la création de chacun d'eux, elles sont enracinées dans leur nature même. Le christianisme n'a pas changé cet ordre divin ; le Nouveau Testament, au contraire, l'a confirmé. C'est sur cet ordre, dont l'existence est d'ailleurs assez facilement reconnue, que repose l'harmonie du mariage chrétien. Cependant peu de couples arrivent à s'y conformer avec succès, et leur échec provoque bien des déboires dans la vie conjugale.

Selon la pensée orientale, la femme est réduite à la condition d'esclave du mari ; selon la pensée romantique, elle est élevée au-dessus de l'homme et le domine. Ces conceptions extrêmes sont également fausses, bien que la seconde erreur soit plus noble que la première. Elles sont antagonistes, aujourd'hui encore, dans la vie courante. Or l'idéal purement chrétien se distingue de l'une comme de l'autre.

La Bible enseigne la soumission de l'épouse à son mari. L'Ancien et le Nouveau Testament s'accordent sur ce point. Cette soumission est fondée sur la création : "Adam a été formé le premier, Eve ensuite." Elle est aussi basée sur la chute de nos premiers parents : "Ce n'est pas Adam qui a été séduit (tant qu'il était seul), c'est la femme qui, séduite, est tombée dans la transgression" (1 Timothée 2:13-14). Après la chute, un fardeau est imposé à chacun d'eux. La subordination de la femme est confirmée, voire renforcée. Dieu dit à celle-ci : "C'est dans la peine que tu enfanteras, et tes désirs se porteront vers ton mari, mais il aura autorité sur toi" — puis il dit à l'homme : "Le sol sera maudit à cause de toi. C'est avec effort que tu en tireras ta nourriture tant que tu vivras. A la sueur de ton visage tu mangeras du pain jusqu'à ce que tu retournes au sol d'où tu as été pris" (Genèse 3:16-19).

Nous pouvons lutter autant que nous le voulons contre ces paroles. Néanmoins, elles sont et resteront la loi initiale, toujours en vigueur. L'homme déchu doit s'y soumettre, faute de quoi il s'éloignera davantage encore de Dieu. Toute opposition est vaine. Ces paroles valent encore aujourd'hui. Ces barrières subsistent. Ces fardeaux nous sont imposés et nous ne pouvons nous en défaire.

L'homme a reçu la charge de gouverner ; mais il doit, en même temps, assumer de lourdes responsabilités et il est astreint à un rude labeur, sur une terre maudite. Quelle que soit la profession

qu'il adopte, il lui faut goûter l'amertume de cette malédiction. Or, il abdiquerait volontiers son autorité s'il était par là, délivré des soucis et des responsabilités. Le nombre d'hommes qui ont renoncé à leur place de chef de famille en témoigne aujourd'hui.

La femme, de son côté, n'a pas peur du travail pénible, mais elle veut dominer. Son épreuve la plus dure est de faire abstraction de sa volonté propre.

Les fardeaux respectifs de l'homme et de la femme ont donc été choisis, de manière à exercer une lourde pression sur les inclinations de chacun d'eux. Sur un plan naturel, l'homme et la femme tiennent ce fardeau pour une véritable malédiction. S'il est trop lourd, ne nous en étonnons pas : il faut qu'il en soit ainsi. Le joug doit tant peser qu'on ne puisse le porter sans l'aide de Dieu. Le fardeau de cette vie doit contraindre l'homme et la femme à chercher Dieu. Alors, une bénédiction cachée jaillit de la malédiction. Le fardeau diminue de moitié. Il devient un moyen de purification et apparaît comme un effet de la sagesse et de l'amour de Dieu. C'est une préparation, une éducation pour le royaume de Dieu.

Beaucoup de personnes, par ailleurs raisonnables, s'efforcent d'attribuer au mariage un rôle contraire à sa nature. Le conducteur qui tenterait de franchir une paroi abrupte avec l'espoir que sa voiture, une fois dans le vide, pourrait s'envoler, offrirait un spectacle ridicule, voire tragique. Une voiture n'est pas faite pour voler. Dans le mariage, Dieu a confié à chaque partenaire un rôle spécifique, appartenant à la nature fondamentale de cette union. Ignorer ce rôle ou le remplacer par un autre de notre invention, c'est mettre le mariage à la merci d'une rupture.

Mais que faire, dira-t-on, si la décision du mari conduit la famille à un désastre ? La femme ne doit-elle pas intervenir devant cette menace ? N'y a-t-il aucune limite à cette affaire de soumission ? On ne peut guère éluder la question.

La Bible dit : "Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il se doit dans le Seigneur" (Colossiens 3:18). L'apôtre veut évidemment préciser qu'il est convenable, normal pour la femme de se soumettre à son mari. Mais, d'après ce texte, elle doit obéir "dans le Seigneur", c'est-à-dire sans que son obéissance la conduise à une forme quelconque de péché. Cela ne signifie pas que la femme puisse désobéir à son mari, simplement parce qu'elle est en désaccord avec lui, sur tel point relatif à sa propre vie spirituelle ou à celle des enfants.

André Bustanoby, un pasteur baptiste de Fullerton en Californie, souligne que l'apôtre Pierre, tout comme l'apôtre Paul, a prescrit à la femme d'obéir sans réserve. Il est à remarquer, dit-il, que Pierre prend Sara comme modèle d'obéissance. En effet Abraham, à deux reprises, et dans le but de protéger sa propre vie, a nié que Sara était sa femme et l'a laissé emmener dans le harem d'un roi (Genèse 12.10-20 ; 20.1-8). Il ne s'ensuit pas qu'une femme doit permettre à son mari de la livrer, s'il le désire, à la prostitution.

En faisant de l'obéissance une règle absolue, les apôtres Pierre et Paul ne permettent pas au caprice d'intervenir dans cette question.

Une Eglise brésilienne, qui connaissait un grand réveil, dût résoudre un problème difficile : des femmes venaient à la foi, alors que leurs maris en demeuraient éloignés. Les uns y étaient indifférents; les autres, franchement hostiles ; certains d'entre eux interdirent à leur épouse d'aller à l'église ou de participer aux activités paroissiales. Les responsables de ces communautés recommandèrent aux femmes de se soumettre, et de laisser à Dieu le soin de changer le cœur de leur mari. Ainsi bon nombre de ces hommes furent gagnés à la foi.

Cette situation est difficile et l'on peut soutenir, non sans raison, que l'assistance aux services religieux touche l'essence même de la foi et qu' "il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes" (Actes 5:29). Quoi qu'il en soit, l'exemple de cette église montre à quel point Dieu honore l'ordre qu'il a lui-même institué pour la famille.

Sur ce sujet, il est néanmoins important de faire la distinction entre soumission et servilité. Une femme qui découvre que le jugement de son mari est faux ou dénué de sagesse, devrait le lui dire affectueusement, mais librement et honnêtement. Le discernement, la sagesse et l'avis d'une épouse

aimante sont l'un des plus grands atouts du mari ; ils le préservent de bien des erreurs stupides. C'est son privilège et sa responsabilité, en tant que mari, de recevoir les sages conseils de sa femme. L'épouse qui dit passivement : "Fais pour le mieux à ton idée !" — sans jamais émettre d'opinion personnelle, même lorsqu'elle voit son mari prêt à engager la famille dans des difficultés, est une épouse qui ne fait pas preuve de soumission, mais de servilité insensée. Au lieu de se comporter ainsi, la femme doit exposer à son mari, d'une façon aussi convaincante que possible, tout ce qu'elle pense, sans lui manquer de respect, mais sans non plus lui cacher son inquiétude sur telle décision. Elle lui laisse ensuite le soin de trancher, s'en remettant à Dieu pour une solution satisfaisante.

La soumission ne consiste pas en un simple comportement, mais en une attitude intérieure. Une femme peut avoir des opinions précises et les exprimer librement, tout en étant soumise à l'autorité de son mari si, au fond de son cœur, elle a pour lui de la considération et consent volontiers à ce qu'il prenne et exécute la décision finale. Au contraire, une femme qui n'ouvre presque jamais la bouche pour émettre une opinion personnelle, qui ne met jamais en question les décisions de son mari, et entre dans tous ses projets, même insensés, peut, derrière cette attitude, nourrir contre son conjoint une révolte sourde mais profonde. Tôt ou tard, Dieu la mettra dans une position telle, que cet état d'esprit se manifesterait ouvertement, nécessitant une transformation. Dieu, en effet, regarde au cœur et ne juge pas simplement d'après le comportement extérieur.

Dans le domaine spirituel, en particulier, un mari judicieux accueillera les conseils et ravis de sa femme. Les femmes ont souvent plus que les hommes la faculté de saisir directement, intuitivement les réalités spirituelles. Klaus Hess, un pasteur luthérien d'Allemagne le dit ainsi : "Sur le plan physique, l'homme engendre la vie nouvelle, alors que la femme la porte en son sein et la met au monde. Sur le plan spirituel, c'est souvent l'inverse. La femme engendre une vision nouvelle ou saisit intuitivement tel aspect nouveau d'une réalité spirituelle. Il revient à l'homme de mener à terme cette révélation et d'en assurer la réalisation pratique."

Si une femme se rend compte, par exemple, que sa famille s'éloigne peu à peu de Dieu — la prière collective ou individuelle est négligée, les services religieux sont moins régulièrement suivis, diverses activités extérieures absorbent trop de temps — elle doit alors faire part à son mari de ses préoccupations. Le fait d'en avoir pris conscience est une révélation du Saint Esprit. Le mari, de son côté, n'a peut-être pas mesuré les conséquences de cet état de choses : les péchés d'omission sont particulièrement trompeurs. S'ouvrir à son mari, même le presser d'agir et de rétablir l'ordre n'est pas, chez la femme, un manque de soumission. En fait, il ne serait pas juste qu'elle reste silencieuse. Si l'Esprit Saint l'a éclairée sur un point particulier, elle a le devoir d'en informer son mari pour qu'il puisse y réfléchir. La bonne condition et l'administration d'une famille dépendent du discernement et de la sollicitude de la femme, tout autant que de l'autorité et de la protection du mari.

Se soumettre ne signifie pas, pour la femme, se taire pieusement et tout laisser entre les mains de son conjoint ; se soumettre, c'est se tenir à l'entière disposition de celui qui a autorité sur elle. C'est là le sens donné par l'apôtre Paul à la soumission, quand il exhorte le chrétien à se soumettre à Dieu : "Donnez vous à Dieu... offrez-lui vos membres comme des instruments de justice" (Romains 6:13). Et c'est de cette même soumission qu'il s'agit dans la relation mari-femme. La femme qui, sur un certain sujet, cache à son mari son opinion et ses impressions, est loin d'être soumise, puisqu'elle ne met pas ses réflexions à la disposition de son conjoint.

Après avoir dit franchement sa pensée, elle peut alors laisser à son mari et à Dieu, le soin de décider. Elle ne doit pas essayer d'imposer à tout prix sa façon de voir, mais elle peut et doit l'exprimer pleinement et librement, sinon, elle priverait sa famille des bénédictions que Dieu lui réserve justement par son moyen.

L'état de subordination de la femme n'étouffe donc pas sa personnalité ; il crée, au contraire, les conditions idéales pour que s'expriment, d'une manière saine, ses talents créateurs et son originalité. C'est ainsi que Dieu met à profit les dons naturels de la femme — son intelligence, son discernement, son jugement — sans pour autant faire peser sur ses épaules le poids de la décision à prendre, de la responsabilité à assumer. La subordination de la femme est nécessaire à son bonheur personnel et contribue, par ailleurs, à maintenir un équilibre tant au sein de la famille que dans la société.

Bruno Bettelheim (psychologue et auteur distingué, directeur d'un centre orthogénique pour enfants déséquilibrés) s'inquiète de ce que trop de maris deviennent, chez eux, de simples auxiliaires familiaux. Il s'exprime ainsi :

"Pour ce qui est des soins aux enfants, dans de nombreuses familles, le père n'est que 'le petit assistant' de la mère. Elle lui demande : 'Pourquoi ne changes-tu pas le bébé ? — Peux-tu lui donner le biberon pendant que j'irai au marché ? — Habille-le, je suis très occupée.' Nombre de conseillers familiaux justifient cette manière d'agir. Ils conseillent au père moderne d'être une nurse à temps partiel, afin que soit enrichie sa vie affective, comme l'est celle de la mère." Quel conseil insensé ! La physiologie et le psychisme de l'homme ne le destinent pas à cela. Il n'y a certes rien de mal à ce qu'un père donne occasionnellement le biberon au bébé, si les circonstances l'exigent ou si cela lui fait plaisir. Ce qui est faux, c'est de croire que sa qualité de père s'en trouvera enrichie. Celui qui essaie de devenir un meilleur père en jouant le rôle de la mère, s'en trouve diminué en tant que père et aussi en tant qu'homme. Les relations d'un père avec ses enfants ne peuvent être fondées essentiellement sur ses expériences de 'nurse'. S'il en est ainsi, il est le substitut de la mère et non plus le père.

"De la même manière, si le père soumis à 'la loi du jupon' doit servir d'aide-cuisinier et d'homme à tout faire quand il rentre à la maison fatigué, sa qualité de père ne s'en trouve pas davantage enrichie. En réalité, la femme qui se décharge sur son mari des travaux domestiques désagréables, déprécie ses propres activités aux yeux de ses enfants.

"De nombreux hommes bien intentionnés remettent à leur femme leur salaire intégral et reçoivent d'elle une certaine somme, un peu comme l'enfant son argent de poche. Cette méthode, basée sur l'idée 'Maman s'y connaît' prouve que le mari tient sa femme en haute estime ; mais, pour l'enfant, cela peut signifier que papa n'est qu'un gamin !

"La confusion des tâches est susceptible d'avoir sur les enfants des effets regrettables. De nos jours, beaucoup de pères font la vaisselle, baignent bébé et accomplissent d'autres besognes relevant traditionnellement de la mère ; alors leurs fils ne comprennent plus très bien ce que signifie 'être un homme'. Si le père et la mère ont les mêmes activités, l'enfant ne peut se faire une image précise du rôle de chacun. Il n'est pas étonnant que tant de garçons et de filles soient dans le désarroi, quant à la place qu'ils auront à tenir plus tard dans la vie."

Les conjoints ont tous deux la responsabilité de veiller à ce que leurs tâches ne se confondent pas. La culpabilité de l'homme qui abdique son rôle de chef de famille, égale celle de la femme qui l'usurpe. Il ne vous est pas facile de rester soumis à quelqu'un qui se décharge sur vous de ses devoirs, et refuse de conduire les affaires familiales.

L'émancipation des femmes a entraîné bon nombre de réformes nécessaires mais, par ailleurs, elle les a malheureusement privées de la sécurité et de la protection qui leur sont dues. Actuellement, les femmes doivent se charger des problèmes et des soucis financiers de la famille, promouvoir des programmes sociaux, être responsables de l'éducation des enfants, représenter la famille devant la collectivité locale, prendre les décisions importantes et diriger la vie spirituelle du foyer. Tout ceci est contraire à l'ordre divin. Normalement, de par sa nature, la femme n'est pas équipée pour, d'une part supporter cette pression psychique et émotionnelle, d'autre part, remplir le rôle d'épouse et de mère auquel Dieu l'a destinée. Le fait que des femmes peuvent accomplir certaines de ces activités avec une grande compétence technique, ne fait que camoufler l'irréparable dommage causé à la femme, à la famille, à la société par cet abandon de l'ordre divin.

L'Eglise n'est pas la dernière à souffrir de cette tendance à féminiser notre culture. Tandis que les hommes renoncent à leur rôle de chef spirituel au foyer, les femmes se voient attribuer des responsabilités de plus en plus grandes dans l'église. Elles assurent la catéchèse, dirigent l'association groupant parents et catéchistes, font la plupart des visites, s'occupent en grande partie du nettoyage et de l'entretien des locaux, dirigent réunions de prières et études bibliques.

Les hommes, qui ont abandonné leur rôle de chef de famille, ne se sentent plus à leur place dans l'église. Ils confient à leur femme le culte de famille, les activités paroissiales, la direction spirituelle des enfants. Cela devient un cercle vicieux. Tout ce qui est du domaine de la vie spirituelle porte l'empreinte féminine. Les jeunes filles dominent les groupes de jeunes, comme leur mère domine

l'église. Les garçons, en grandissant, suivent les traces de leur père et très souvent se détournent de la foi.

Quelle différence avec le christianisme du Nouveau Testament : des hommes quittaient leur occupation pour suivre Jésus. Ils souffraient l'incompréhension, les difficultés, la persécution et même la mort parce qu'ils avaient trouvé en lui, un Maître digne de toute leur loyauté, et de tout leur amour. Pouvez-vous imaginer Pierre envoyant sa femme au temple pour y défendre la foi chrétienne devant le Sanhédrin ? Ou Paul confiant à sa sœur la charge des offrandes qui avaient été réunies pour les pauvres de Jérusalem ? Pourtant, ne vous y trompez pas : les femmes ont joué un rôle vital dans la première Eglise. Leur travail et leur témoignage fidèles ont beaucoup contribué à l'expansion du mouvement. Mais la direction de l'Eglise était entre les mains des hommes, lesquels n'ont pas rejeté cette responsabilité sur les femmes.

L'Eglise retrouvera sa puissance et son autorité spirituelle, dans la mesure où les hommes y reprendront leur place de dirigeants. Une église où les hommes se réunissent tôt le matin pour la prière, où ils enseignent les classes supérieures de l'école du dimanche (*classes d'initiation biblique, largement fréquentées dans les églises anglo-saxonnes par les fidèles de tous âges (n.d.t.)*.) Une église qui met à part des hommes consacrés pour le ministère des visites à domicile ; une église qui réunit autour de son pasteur un conseil d'hommes spirituellement mûrs, non seulement pour voter l'augmentation du budget, mais pour contribuer à l'orientation et à la direction spirituelle de la communauté ecclésiale, une telle église rendra au Corps de Christ l'équilibre voulu par Dieu. Et les femmes seront les premières à s'en réjouir, car l'absence d'autorité masculine dans l'Eglise est, d'une certaine manière, plus pénible encore que son absence dans le foyer. Une femme qui se rend à l'église avec ses enfants, tandis que son mari reste à la maison, est l'une des créatures les plus solitaires du monde. Il n'est peut-être d'autre lieu, où elle sente aussi intensément le besoin d'un chef spirituel que là, en présence de Dieu, qui est lui-même l'instigateur de cet ordre.

Dieu a donné à la femme des talents et des aptitudes remarquables. Son intelligence est égale à celle de l'homme, mais on trouve chez elle une stabilité et une endurance affective plus grandes. Dieu ne veut pas que les femmes enterrent leurs talents, il désire les canaliser.

Le premier devoir d'une épouse est d'offrir sa personne, de consacrer son temps et sa force à son mari, ses enfants, son foyer. Cela ne signifie pas que la femme soit en dehors du plan de Dieu, si elle occupe une position de responsable. La Parole de Dieu semble, en fait, accorder des honneurs particuliers aux femmes : elles sont les dernières à s'attarder près de la croix au Vendredi Saint, et les premières à venir au tombeau le matin de Pâques. C'est d'abord à une femme, Marie-Madeleine, que Jésus apparaît après la résurrection. L'Ancien Testament nous parle de Miriam, grâce à qui le bébé Moïse échappe à la mort ; de Déborah qui, en qualité de prophétesse et de juge, dirige le peuple d'Israël ; d'Esther, la courageuse reine qui sauve son peuple de la destruction. Le Nouveau Testament, à son tour, nous parle d'Anne, la prophétesse, une veuve ; puis des filles de Philippe, qui prophétisent, des célibataires ; Lydie, l'une des premières converties du ministère de Paul, est une marchande de pourpre. Mais celle qui est "bénie entre les femmes", et la plus honorable de tous les temps, la mère de notre Seigneur, est une humble femme qui trouve son épanouissement en tant qu'épouse et mère, dans le foyer où Dieu l'a placée.

La soumission – un facteur de puissance spirituelle

L'épouse n'est pas seulement mère, ménagère, cuisinière, conseillère et chauffeur. Ce ne sont ni le tennis, ni le bridge ou autres hobbies, ni même une activité dans l'église qui pourront satisfaire les aspirations profondes de son cœur. Elle a besoin de l'affection des siens. Toutefois, son mari et ses enfants ne sauraient constituer sa seule source de bonheur. Il n'est pas dans l'intention de Dieu que nous trouvions notre satisfaction en dehors de lui. Une femme qui met Jésus à la première place dans sa vie donnera de la joie à son "seigneur" terrestre comme à son "Seigneur" céleste (voir 1 Pierre 3:6).

Une épouse rayonnante, qui s'était réfugiée jadis dans diverses activités intellectuelles, a récemment dévoilé le secret de son épanouissement : "Faire ce que Jésus veut que je fasse." Et elle a ajouté : "Jésus peut changer nos attitudes." Il peut changer en joie les besognes routinières, autrefois fastidieuses. "Soyez enracinée en Christ, et non en votre mari. Vous pourrez être alors une femme de valeur, une bonne épouse." Jésus vous invite à déposer à la croix vos anxiétés, et à compter sur Dieu pour la transformation de votre mari. La femme qui se confie en Dieu ne cherche pas querelle à son mari.

La soumission est beaucoup plus qu'une forme extérieure ; c'est une attitude intérieure. C'est plus qu'une tête voilée, c'est un cœur rempli d'estime et de respect pour le mari. (Gardez-vous de prier pieusement en public pour votre mari inconverti !)

Il n'est pas rare que la femme ait une perception et un intérêt spirituels plus développés que l'homme ; et c'est précisément là qu'elle se trouve en danger, si elle utilise ce prétexte pour ne plus se soumettre à l'autorité de son mari. Il lui semble que c'est en prenant en main la direction spirituelle de la famille, qu'elle pourra assurer l'éducation convenable de ses enfants, et même amener son conjoint à une plus grande ouverture spirituelle. Ce genre de pieuse spiritualité peut cacher une bonne dose de rébellion : "le cœur est fourbe par-dessus tout" (Jérémie 17:9). Une telle attitude d'indépendance ne produit pas le résultat escompté, elle y fait plutôt obstacle, car le mari se désintéresse alors de plus en plus des choses spirituelles. Mais si la femme demeure dans la soumission, elle dispose auprès de Dieu d'une puissance spirituelle qui garantit le succès. "Vous de même, femmes, soyez soumises à vos maris afin que, même si quelques-uns refusent de croire à la Parole, ils soient gagnés, sans paroles, par la conduite de leurs femmes, en considérant votre conduite respectueuse (à leur égard) et pure" (1 Pierre 3:1- 2).

Une femme vint un jour se plaindre au pasteur que son mari n'était pas spirituel. Elle en était au point de se demander, s'il lui fallait continuer de vivre avec lui. Elle avait tout essayé, en vain, pour le faire venir à l'église, diriger le culte de famille, renoncer à un langage vulgaire, etc. Il faisait des remarques sarcastiques sur les activités spirituelles de sa femme, ce qui commençait à déteindre sur les enfants. Etant donné cette conduite impie, elle se demandait si elle devait encore avoir des relations conjugales avec lui.

Le pasteur l'assura que les relations conjugales n'avaient aucun rapport avec l'état spirituel du mari (voir 1 Corinthiens 7:13). Puis il poursuivit :

— Vous m'avez dit que, par deux fois cette semaine, votre mari vous a offert d'aller dîner au restaurant avec lui, ceci pour vous libérer un peu de vos tâches habituelles : la cuisine, les enfants. Pourquoi avez-vous refusé ?

— Parce que j'étais très occupée ; je n'avais pas le temps.

— Ce n'est pas en votre mari que se trouve la racine du problème, mais en vous ! Vous êtes une femme rebelle. Je vous suggère de rentrer chez vous et de lui faire des excuses. Demandez-lui pardon d'avoir été une épouse insoumise. Cessez de lui prêcher la religion. Laissez Dieu s'en charger. Préparez à votre mari son mets préféré. Efforcez-vous de devenir une épouse soumise "en toutes choses" (Ephésiens 5:24).

Ce conseil donna un choc à la femme, mais elle l'accepta et le mit en pratique. Environ une semaine plus tard, son mari vint trouver le pasteur :

— Dites-moi, vous avez parlé à ma femme, il y a une huitaine de jours ? — Oui... !

Le visage du mari s'éclaira d'un large sourire : — Comme vous avez bien fait !

Il commença à assister au culte et devint finalement diacre dans l'église. Ce que la femme n'avait pu réaliser par ses propres efforts, Dieu l'accomplit lors qu'elle se soumit à l'autorité de son mari.

C. Lovett appelle cela "la puissance féminine" dans son petit livre de conseils pratiques, indiquant aux femmes comment témoigner efficacement de leur foi à leur mari incroyant. Il écrit : "La bonne conduite de la femme est dénigrée ; il ne lui est pas permis de prêcher ; elle ne peut utiliser la force ni les arguments, qui sont futiles, ou les provocations dangereuses. Que faire, alors ?" Lovett propose ce qu'il appelle "la technique du casse-noix".

"Pouvez-vous imaginer, demande-t-il, les deux mâchoires d'un casse-noix faisant pression sur la coquille ? Représentez-vous la charnière qui joint les deux leviers et rend possible la pression. C'est très simple, n'est-ce pas ? Considérez maintenant le casse-noix de Dieu. Il est aussi formé de deux mâchoires. L'une s'appelle lumière et l'autre action. Le Saint Esprit est la charnière qui réunit les deux leviers et rend la pression possible. Arrangez vous pour que votre mari se trouve dans une position telle, que vous pourrez utiliser sur lui les pressions lumière et action. Vous l'aurez attiré entre les mâchoires du casse-noix spirituel.

"Prenons un exemple : votre mari aime mieux le café frais, mais vous lui donnez chaque matin du café soluble. C'est plus commode. Vous décidez maintenant de vous soumettre à ses préférences. Vous exprimez donc votre soumission par une œuvre et vous avez déjà la mâchoire action. Mais pour exercer la pression voulue, il vous faut deux mâchoires. Vous mettez la cafetière sur la table de telle manière que l'arôme du café chatouille l'odorat de votre mari. Tout heureux, il s'exclame :

— Pas possible ! Du vrai café pour une fois ! — C'est le moment d'approcher la mâchoire Lumière.

— J'ai demandé au Seigneur de m'aider à être une meilleure épouse pour toi, chéri. Il m'a mis à cœur de chercher à te faire plaisir, et désormais tu boiras du café frais tous les matins.

"Et voilà ! Maintenant votre lumière brille. Vous avez joint les paroles aux actions. Vous devinez ce que la cafetière va maintenant suggérer chaque matin à votre mari. Ce n'est qu'une illustration. Une épouse peut faire et dire une foule de choses pour exercer la pression Lumière-action avec le casse-noix de Dieu. Ce qui est merveilleux, c'est que la méthode est efficace. Christ est honoré et le Saint Esprit exerce la pression. Bientôt, votre mari sera mis en présence du Seigneur à tout moment. Il comprendra vite que c'est à Jésus qu'il doit le bonheur et la joie de son foyer. Combien de temps un inconverti supportera-t-il ce procédé, avant que la coquille de sa résistance ne soit brisée ? Chaque coquille a une résistance limitée."

La sagesse humaine inciterait la femme à réagir et à prendre les affaires en main, quand elle voit la famille en difficulté, à cause de la démission de son mari dans la responsabilité spirituelle du foyer. La Parole de Dieu préconise une meilleure méthode. Que la femme demeure soumise à son "chef", et soit assurée que Christ, le "Chef" de son mari fera le nécessaire.

Etre active, intelligente, pieuse sont de nobles qualités féminines. Mais, les comportements de certaines femmes sont particulièrement déplaisants : celui de la femme énergique, qui réduit son mari à l'inactivité ; celui de la femme intelligente, qui le réduit au silence et accentue sa triste insignifiance par le brio de ses conversations ; enfin, celui de la femme pieuse, qui laisse découvrir à son entourage l'insuffisance spirituelle de son époux. De ces trois comportements le dernier, surtout s'il englobe les caractéristiques du deuxième, est encore le plus odieux.

Une femme peut surpasser son mari en intelligence naturelle ; elle le peut également en compréhension spirituelle. La piété même se rencontre davantage chez les femmes que chez les hommes. L'esprit de la femme est plus ouvert que celui de l'homme à la vérité chrétienne. Il en était ainsi au commencement, partout où l'Évangile était prêché. Bien souvent aussi les femmes ont été les gardiennes de la foi. En cela les saintes femmes ont même dépassé les premiers disciples de Christ, comme nous le montre l'Évangile. Dans les périodes de décadence spirituelle, les femmes reviennent généralement à la foi avant les hommes. D'autre part, il arrive fréquemment qu'une femme chrétienne soit persécutée par son mari ; mais l'inverse est plus rare.

Imaginons un cas où le contraste est particulièrement frappant : piété authentique et profonde chez la femme ; mondanité, incrédulité et dureté tyrannique chez le mari. Cependant la position de la femme, selon l'ordonnance divine, n'est pas modifiée pour autant. Son devoir envers son mari reste inchangé : elle lui doit la même estime que s'il était doux de caractère et profondément spirituel. L'expérience chrétienne de la femme ne rend pas son devoir plus léger, mais plus impérieux. De même que le lien

du mariage est indissoluble, ainsi l'ordre donné à la femme de se soumettre est irrévocable. Qu'aucune épouse, fût-ce sous le couvert d'un amour spécial pour Dieu, ne s'insurge contre l'autorité qu'il a établie. Qu'elle continue plutôt à faire preuve de modestie et de respect envers son mari ; qu'elle demeure douce, silencieuse, soumise pour tout ce qui n'est pas péché. En manifestant ces vertus, elle confesse véritablement Christ. Elle le renie en les violant.

La femme doit voir Christ en son mari et, par un acte de foi constant, considérer qu'elle honore Christ en honorant le conjoint qu'il lui a donné pour chef. Quiconque est appelé à la dignité de chef, de juge et de père participe ainsi à la dignité de Celui qui est, par excellence, le Chef, le Juge et le Père. Cette dignité repose aussi sur le mari, en tant que chef de famille.

La femme croit-elle en Dieu et en sa direction ? Qu'elle reconnaisse cette direction divine même dans les souffrances que lui cause son mari. Qu'elle accepte ces souffrances sachant qu'elles lui enseigneront la patience ; et, de toutes les vertus chrétiennes, c'est bien la plus difficile à acquérir ! Dans cette école d'obéissance, la femme apprendra que le seul christianisme accepté par Dieu ne consiste pas en paroles, mais en puissance.

Que la femme mette en Dieu son espérance ; qu'elle sache que son mari est placé près d'elle pour lui être en bénédiction ; mais elle ne jouira de cette bénédiction qu'en s'attachant humblement à lui. Cette attitude va-t-elle à l'encontre de la piètre opinion qu'elle a de son époux, de la haute opinion qu'elle a d'elle-même ? Lui semble-t-elle tout à fait illogique ? Qu'elle veille à ne pas mépriser Dieu en méprisant son conjoint. Elle se priverait ainsi de la source de bénédiction que Dieu lui a destinée. Qu'elle ne s'imagine pas que les choses, qui flattent ses désirs, contribueront à son avancement spirituel. Qu'elle cherche plutôt cet avancement, en acceptant les épreuves que lui a réservées l'éducation divine. Tant qu'elle n'aura pas adopté cette attitude, qu'elle ne s'étonne pas de ne constater aucun changement chez son mari. Mais l'ayant prise, elle verra les miracles de Dieu.

Qu'elle combatte son inclination à exprimer verbalement tout ce qu'elle ressent ou expérimente dans le domaine spirituel. Si elle en est au début de son expérience chrétienne, qu'elle ne cherche pas à gagner tout de suite son conjoint à la foi par un témoignage éloquent. Elle peut le prier de venir écouter avec elle la prédication de l'Evangile, mais qu'elle n'entreprenne pas de l'enseigner elle-même. Une telle initiative aboutirait à un échec — et il doit en être ainsi. Puis d'un mal peut en découler un autre, plus grave encore. Les exhortations de la femme se changent en plaintes et réprimandes. Viennent ensuite le mécontentement, la froideur, l'indifférence et ainsi sont jetées dans le foyer les bases d'un trouble persistant.

Il existe pourtant un moyen de toucher le cœur du mari. C'est un moyen pénible, mais sûr. Il agit sur la conscience. Il est lent et sans prétention, mais il est puissant et mène à la victoire. Ce moyen, c'est le noble comportement d'une épouse patiente, discrète, confiante et affectueuse. Néanmoins, il peut arriver que, pendant un certain temps, le mari interprète mal ce témoignage, qu'il se méprenne sur l'attitude la plus louable, et ainsi cherche à faire disparaître l'effet produit sur sa conscience. Mais vient alors le jour de la visitation, jour donné par Dieu et non par l'homme. Le voile tombe de ses yeux et le mari contemple, avec émerveillement, le mystère jusque-là caché à son regard d'une personnalité profondément chrétienne. Au moment voulu, et pour sa propre bénédiction, il le découvrira et remerciera Dieu pour la patience dont sa femme aura fait preuve dans la souffrance.

Un groupe d'hommes étudiaient ensemble la Bible et examinaient un passage sur le mariage. Chacun devait écrire les idées qui lui venaient pendant un moment de réflexion silencieux. Puis ils mirent en commun le fruit de leur méditation.

L'un d'eux, en considérant le passage biblique, avait été conduit à penser son propre mariage. Il exprime ses conclusions sous forme de prière : "Seigneur, je te remercie pour Christine, ma femme. Je loue ton plan divin et ta providence qui m'ont conduit jusqu'à elle. Je te remercie, Seigneur, pour sa patience, sa persévérance et ses prières pendant ces douze années de notre mariage, où Christ n'était rien pour moi. Je te rends grâce, Seigneur, pour ton salut qui est finalement venu jusqu'à moi, à cause de la patience, de la persévérance et des prières de ma femme. Seigneur, que tes anges gardiens veillent sur elle et la protègent. Merci Seigneur Jésus."

Quel magnifique hommage à une épouse patiente !

Mais plus encore, c'est aussi un témoignage à la puissance de Dieu qui se manifeste dans les voies qu'il a tracées, dans le respect de l'ordre qu'il a lui-même établi. La femme a rempli son rôle d'épouse calme et soumise, et elle a cru que Dieu agirait dans la vie de son conjoint. Dieu a honoré sa foi et sauvé son mari. De plus, le mari prend maintenant la place que sa femme lui a gardée "vacante" dans la foi. Il devient réellement le chef, le protecteur de sa femme. Avec une véritable autorité spirituelle, il appelle alors sur elle la bénédiction céleste, la protection des anges. Ainsi le respect de l'ordre établi par Dieu est source de bénédiction pour la famille, l'Eglise, la nation.

Femmes, réjouissez-vous de l'autorité de votre mari !

3. L'ordre établi par Dieu pour les enfants

L'obéissance : le mot-clé

L'ordre établi par Dieu pour les enfants se résume en un seul commandement : "Enfants, obéissez en tout à vos parents, voilà ce que le Seigneur attend de vous" (Colossiens 3:20). La communion d'un enfant avec Jésus dépend de son obéissance à ses parents. Jésus est présent et agissant dans la vie d'un enfant soumis, et celui-ci est un enfant heureux. L'enfant, qui connaît les limites de ses droits, vit le cœur léger.

Il arrive que sa propre nature s'irrite contre l'autorité des parents. Un jour notre fils Arne, 6 ans, s'écria en tapant du pied : "C'est seulement chez nous qu'il faut être gentil !" Néanmoins, quand l'autorité s'exerce dans une atmosphère d'amour, l'enfant finit vite par l'accepter, en reconnaissant que c'est juste (car, pour un enfant, la façon d'agir de ses parents est toujours la meilleure). Il en vient même à considérer avec horreur et dédain, ceux qui ne respectent pas l'autorité de leurs parents. Notre fils aîné fréquentait une école où régnait une discipline sévère. Un de ses camarades fut transféré dans un autre établissement où elle était très relâchée. Un jour, ce garçon vint rendre visite à quelques-uns de ses anciens amis, et leur dit d'un ton méprisant : "Ce sont les gamins qui commandent dans mon école !"

Parfois, un enfant essaiera de tester l'autorité de ses parents pour voir jusqu'où il peut aller. Peut-être se sentira-t-il très malheureux dans telle situation, où sa volonté personnelle entre en opposition avec la leur. Mais, au fond de son cœur, il veut s'assurer que l'autorité de ses parents est inflexible et que, par conséquent, il peut s'appuyer sur cette autorité.

Un adolescent me raconta que son père lui avait interdit de passer son permis de conduire, tant que ses résultats scolaires ne seraient pas plus satisfaisants. Le jeune homme fut contrarié, menaça de quitter la maison, et rendit la vie dure à toute la famille. Mais il m'avoua, avec un sourire confus : "Je suppose que je n'aurais pas de véritable respect pour papa s'il n'avait pas tenu parole."

Un enfant peut résister à l'autorité de ses parents, et même se révolter ; mais il se révoltera davantage encore, souvent sous une forme déguisée, devant un manque d'autorité. Même si la nature irrégénérée se manifeste chez l'enfant (voir Romains 7:15), il peut avoir un contact vivant avec Christ. S'il désobéit constamment à ses parents, il en ressent une insatisfaction profonde, sa relation avec Jésus étant perturbée.

Tous les parents ont connu ces moments où l'enfant devient de plus en plus insoumis au point que l'un d'eux, exaspéré, s'écrie : "Tu veux une fessée ?" — S'ils pouvaient se rendre compte que c'est exactement le cas, ils n'auraient pas besoin d'attendre jusque-là. La compréhension de l'enfant n'est pas mûre. Il ne peut exprimer la cause de son mécontentement, puisqu'il ne la comprend pas lui-même. Mais il en saisit intuitivement l'origine : son mécontentement est lié à sa désobéissance. Il est trop jeune ou trop faible pour prendre la décision d'obéir, mais il compte sur ses parents pour l'y aider. Si les choses se gâtent, ils passeront aux actes. Oui, l'enfant demande une fessée, à sa façon, la seule qu'il connaisse.

Peu d'enfants saisiront intellectuellement cette vérité ; peu imiteront ce garçon de sept ans qui dit à son père, après avoir reçu une bonne correction : "Merci, papa, ça m'a fait du bien !" — Mais chaque enfant ressentira une profonde satisfaction intérieure, quand on l'aura aidé à marcher dans le chemin de l'obéissance. C'est là, en effet, la pierre de touche et l'expression de sa communion avec Jésus.

L'obéissance : une nécessité

Les méthodes pédagogiques modernes attachent beaucoup d'importance au sens intuitif de l'enfant, sur ce qui est bien ou mal, juste ou injuste. On exige des parents de le traiter avec justice, de ne lui donner que des ordres "justes". Cela implique qu'il peut se révolter contre un ordre "injuste", qu'il le fera, que c'est son droit.

La Bible, cependant, ne dit pas : "Enfants, obéissez à vos parents quand leurs ordres sont justes", mais "obéissez à vos parents, dans le Seigneur, voilà qui est juste" (Ephésiens 6:1), même si les parents se trompent. L'enfant, qui obéit à un ordre "injuste", n'en jouira pas moins de la bienfaisante approbation de Dieu. En fin de compte, il sera un enfant plus heureux et plus souple, que celui auquel on laisse la liberté de remettre en question et de contester l'autorité de ses parents. L'enfant soumis vit selon l'ordre établi par Dieu, ce qui contribue au développement sain et harmonieux de son être.

Les parents doivent bien sûr s'efforcer d'être justes envers leurs enfants, et de les traiter avec amour et tendresse. Mais les parents sont humains, donc faillibles, et la plupart sont très jeunes quand ils commencent à assumer ce rôle. Ils n'ont pas encore acquis une grande sagesse, en particulier dans le domaine pédagogique. Un facteur aussi important que l'obéissance d'un enfant, ne peut donc pas dépendre de la perfection de leur jugement en toute circonstance. Il n'appartient pas à l'enfant de peser et juger les décisions de ses parents — pour accepter celles qu'il considère comme valables et rejeter celles qu'il désapprouve. Les parents sont seuls responsables de leurs décisions. Il suffit à l'enfant de s'y soumettre.

Le moment viendra trop vite où, devenu adulte, il portera la responsabilité de ses jugements et de ses décisions. Mais Dieu a structuré la famille de telle manière, que l'enfant est dispensé de cette responsabilité, son seul devoir étant d'obéir à ses parents. Alors seulement, il sera protégé et ne courra pas le risque de faire fausse route ou de dévaler les sentiers de la sottise, de l'ignorance et de l'obstination.

Nous avons des amis, dont les huit enfants raffolent des glaces. Une chaude journée d'été, l'une des plus jeunes dit combien elle serait heureuse s'ils n'avaient que de la glace à manger. Les autres sont du même avis. A leur grande surprise, le père accepte de les contenter.

— D'accord ! Demain, vous pourrez déguster de la glace à volonté, rien que de la glace !

Les enfants poussent des cris de joie et ont bien du mal à patienter jusqu'au lendemain. Ce jour venu, ils arrivent en troupe au petit déjeuner et passent à grands cris leur commande : une glace au chocolat, à la fraise, à la vanille — une grande coupe pleine. Au milieu de la matinée : encore de la glace. A midi : toujours de la glace mais, cette fois, on en prend déjà un petit peu moins. Au goûter, la maman sort justement du four des pains mollets tout frais dont l'arôme envahit la maison.

— Oh ! dit le jeune Teddy, des petits pains tout frais, c'est ce que j'aime le mieux ! Il se précipite vers les pots de confiture, mais sa mère l'arrête :

— Tu ne te souviens pas ? C'est le jour de la glace.

On ne mange que ça ! — Oh ! Oui, mais...

— En veux-tu une grande coupe ?

— Non merci. Rien qu'un petit cornet.

Au souper, l'enthousiasme pour le régime "Glacé et rien que glacé" a beaucoup diminué. Les enfants se mettent à table, les yeux fixés sur les coupes de glace à nouveau devant eux. Marie, dont la suggestion avait tout déclenché, regarde son père et lui demande :

— Dis, papa, est-ce qu'on ne pourrait pas échanger cette glace contre une croûte de pain ?

Cette aventure inoffensive aida les enfants à voir, où pouvait les conduire leur propre jugement, si les parents n'étaient pas là pour les diriger. Cela prouve que l'enfant juge et décide sur la base d'une connaissance, et d'une expérience extrêmement limitées. Il vit dans son petit monde à lui, avec une logique et un raisonnement très différents des nôtres. Pour l'enfant, le monde des parents est une énigme : il est plein de contradictions. Maman n'est pas obligée de faire la sieste, et pourtant elle la fait. Papa pourrait acheter des quantités de sucettes et il ne le fait pas. Les parents ne traversent presque jamais la rue en courant, mais se contentent de marcher. Quand papa et maman reçoivent

des amis, ils restent assis à parler ensemble. C'est très rare de les voir jouer ou grimper aux arbres ! Nées des principes logiques de son petit monde à lui, les décisions autonomes d'un enfant, si elles ne sont pas guidées, l'entraîneront dans des difficultés parfois graves. C'est pourquoi Dieu le protège en le plaçant sous l'autorité de ses parents.

L'ordre d'obéir donné aux enfants ne laisse prévoir aucune exception. Il faut le leur présenter ainsi et faire en sorte qu'ils le comprennent bien. — Et si mes parents exigent de moi quelque chose de faux ? Une telle question dénote une curiosité impertinente et précocée, et elle ne devrait pas se trouver dans la bouche d'un enfant chrétien. Il est des commandements divins, que l'enfant doit lui aussi connaître et dont la violation ne serait plus de l'obéissance "dans le Seigneur". Nous savons bien, hélas, que certains parents ont conduit leurs enfants au péché. Les enfants entraînés par leurs parents à tremper dans des actions criminelles ne sont, selon le code pénal, passibles que de peines légères, mais pas totalement déchargés.

Néanmoins, ces tristes perspectives ne constituent pas une objection à laquelle l'enfant devrait s'arrêter. Un enfant, qui risque de se trouver placé dans une telle situation, doit s'armer de confiance en Dieu, et non de pensées de révolte. Il faut demander à Dieu de ne pas permettre que les choses en arrivent à un point tragique. C'est Lui qui a donné le commandement d'honorer père et mère. Mais, si l'obéissance à ce commandement implique la violation d'un autre, alors Il préparera un moyen d'en sortir. L'enfant doit prier pour que Dieu le garde d'avoir à désobéir à ses parents. Dieu ne peut ignorer de telles prières. Il interviendra pour que tout s'arrange. La foi en un Dieu vivant met définitivement fin aux chicanes de mots, aux ergotages, aux réserves quant à la valeur de l'obéissance.

Il arrive inévitablement, que les parents prennent des décisions erronées ou donnent des ordres discutables. Quand c'est le cas et qu'ils s'en rendent compte, ils ont à le confesser et y remédier. Nous ne devrions jamais hésiter à reconnaître une erreur et en demander pardon à nos enfants. Nous n'avons pas à craindre que notre autorité en soit sapée. Cette autorité, en effet, n'émane pas de nous-mêmes, ni de l'entière réussite de notre rôle de parents, ni même du fait que nos enfants l'acceptent ou non. Comme toute autorité véritable, elle émane d'un supérieur, de celui qui la soutient. L'autorité d'un lieutenant dépend du capitaine ; l'autorité du capitaine dépend du commandant, et ainsi de suite. L'autorité des parents dépend de Dieu, qui les a placés au-dessus de leurs enfants. Quand le père ou la mère commet une erreur, la question n'est pas : "Comment l'enfant réagira-t-il si j'avoue cette erreur ? ", mais plutôt : "Que pensera Dieu si j'essaie de la dissimuler et de me tirer d'embarras ?" Dieu honore une repentance sincère et franche, chez les parents comme chez l'enfant. C'est le diable, qui nous fait faussement croire que nous perdons notre place et notre autorité, aux yeux de l'enfant en confessant un péché. Au contraire, quand vous avez le courage d'exiger de vous-même la sincérité et la fermeté, que vous attendez de votre enfant envers lui-même, votre autorité se trouve confirmée et consolidée, car Dieu peut alors la soutenir.

J'ai puni un jour mon fils aîné pour une faute qu'il n'avait pas commise. Je m'en suis aperçu plus tard et ai compris que j'étais inexcusable. J'avais agi précipitamment sans essayer de connaître les faits exacts. Je ne savais plus que faire. L'enfant était à un âge difficile, et je craignais tout ce qui était susceptible de compromettre l'équilibre de l'autorité dans la famille. (Nous protégeons si jalousement notre orgueil, avec l'espoir de maintenir notre autorité. Or, Dieu peut fort bien établir notre autorité sans l'assistance de notre "moi".) Finalement, j'ai pris mon fils à part, et lui ai dit :

— Tim, je regrette de t'avoir corrigé pour cela ; je vois maintenant que ce n'était pas de ta faute. J'aurais dû m'en rendre compte avant de te punir, mais ce qui est fait est fait, alors veux-tu me pardonner ?

Il m'entoura de ses bras et me serra bien fort. Puis joignant l'à-propos à l'ineptie, selon une logique propre aux enfants, il me répondit :

— C'est d'accord, papa. Dis, est-ce que je pourrais avoir une tartine de beurre de cacahuètes ?

Le lendemain matin, il était plus serviable, plus obéissant que depuis quelques temps. L'autorité, pour laquelle je m'étais fait tant de souci, n'avait pas été affaiblie, mais au contraire renforcée, puisqu'elle était plus que jamais enracinée dans la vérité.

L'autorité des parents ne vient pas d'eux-mêmes ; elle leur est donnée par Dieu. S'ils le comprennent, ils n'hésiteront pas à reconnaître leurs erreurs. Ils se sentiront même obligés de le faire : c'est alors que Dieu pourra pleinement honorer et soutenir leur autorité. Par ailleurs, les parents, qui se savent

investis par Dieu de cette autorité, seront encouragés à ne pas la laisser s'affaiblir sous l'impulsion d'un faux sentiment d'indignité.

Toute autorité vient de Dieu, et elle est destinée au bien de ceux qui doivent s'y soumettre. Christ n'est pas venu pour être servi, mais pour servir. Ainsi, pour tous ceux qui entrent dans sa pensée, l'autorité revêt un caractère nouveau : elle devient maintenant un service, et se soumettre, c'est accepter ce service.

Que nul ne s'arroge l'autorité ! Mais quiconque l'a reçue de Dieu ne doit pas l'abdiquer. Il faut y croire et la maintenir, non pour des raisons égoïstes ou encore à des fins personnelles, mais par fidélité envers Dieu qui l'a donnée.

Les parents ne doivent pas abdiquer leur autorité, parce qu'ils se sentent indignes de l'exercer. Dieu l'a établie à cause des enfants, en vue d'atteindre certains objectifs. Les parents ne doivent pas davantage renoncer à cette autorité, par une faiblesse et une sensiblerie tendant à épargner ceux dont ils sont responsables.

Les parents doivent donc tenir fermes, sachant que leur position est la bonne et ils ont à exiger l'obéissance de l'enfant, dans tout ce qui leur semble juste.

L'obéissance librement consentie est basée sur le respect. Ce n'est pas simplement une vertu, mais, en un certain sens, la seule vertu de l'enfant, laquelle inclut tout le bien que l'on peut exiger ou attendre de lui.

A première vue, cela peut paraître comme de l'obéissance à une volonté humaine ; c'est pourtant déjà de l'obéissance à Dieu. En se soumettant à la volonté de ses parents, l'enfant apprend à se soumettre à une volonté plus élevée que la leur. La soumission aux parents est une école qui mène à la soumission volontaire et directe à Dieu, laquelle sera le devoir de l'enfant, lorsqu'il ne vivra plus sous l'autorité de ses parents. Ainsi, nous éduquons nos enfants pour qu'ils puissent, le moment venu, se conformer à la volonté de Dieu et à la direction de son Esprit, non par une contrainte extérieure, mais par acquit de conscience et sous l'effet d'une impulsion intérieure.

Apprendre l'obéissance, c'est apprendre une loi fondamentale de la vie spirituelle. L'autorité de Dieu se manifeste souvent dans notre vie, par le canal d'une autorité humaine. Quand nous nous savons soumis à une autorité, nous pouvons nous détendre. Or, la détente et la confiance nous aident à être réceptifs au Saint-Esprit. Le philosophe danois Søren Kierkegaard a écrit : "Il est difficile de croire, non parce qu'il est difficile de comprendre, mais parce qu'il est difficile d'obéir." Nous pouvons enseigner nos enfants, raisonner avec eux autant que nous le voulons, et cependant les empêcher de rencontrer Dieu, si parallèlement à notre enseignement, nous ne leur inculquons pas l'amour de l'obéissance. Dieu ne se révèle pas aux théoriciens de salon. Il se révèle à ceux qui obéissent.

Enfants, obéissez à vos parents ! C'est le plan de Dieu pour vous. Vous connaîtrez ainsi la présence et la bénédiction de Jésus dans votre vie.

4. L'ordre établi par Dieu pour les parents

Le résumé le plus succinct, mais aussi le plus complet de la vocation des parents, nous est donné en une seule phrase, par l'apôtre Paul, dans sa lettre à l'église d'Ephèse : "N'exaspérez pas vos enfants par une sévérité excessive, mais élevez-les en leur donnant une éducation et une discipline inspirées par le Seigneur" (Ephésiens 6.4). L'apôtre présente l'ordre établi par Dieu, pour les parents, sous forme de trois commandements fondamentaux : aimer, discipliner, instruire.

Cette simple esquisse de la responsabilité des parents est modelée d'après Dieu lui-même. Certaines écoles de philosophie réduisent la religion à "la projection du père". L'homme se sent intimidé par l'univers dans lequel il se trouve. Alors, il projette son désir de sécurité et de protection sur "un père céleste". Or, la Bible nous dit exactement le contraire. C'est Dieu qui projette une image — la sienne sur l'homme. Il a créé l'homme à son image (voir Genèse 1:26), la participation de celui-ci à la paternité (Le "père" dans son sens générique, inclut aussi la mère, tout comme le mot "homme", selon Genèse 1:27, inclut aussi la femme) divine étant un aspect de cette image. Dieu est le Père. Toute paternité terrestre émane de lui, et dans ses rapports avec nous, ses enfants terrestres, il applique ces trois mêmes principes.

"Si nous péchons délibérément après avoir reçu la connaissance de la vérité, il ne reste plus pour les péchés aucun sacrifice, mais seulement une attente terrible du jugement et l'ardeur d'un feu qui doit dévorer les rebelles... Le Seigneur jugera son peuple. Il est terrible de tomber aux mains du Dieu vivant" (Hébreux 10:26-27, 30-31).

Dieu commence par l'instruction et nous donne "la connaissance de la vérité". Si l'instruction est rejetée ou ignorée, il exerce la discipline, et sa discipline est rigoureuse. C'est un jugement redoutable. Néanmoins, cette discipline ne s'oppose pas à l'amour de Dieu : elle le soutient.

"Mon fils, ne méprise pas la correction du Seigneur, et ne perds pas courage quand il te reprend, car le Seigneur corrige celui qu'il aime, et il châtie tous ceux qu'il reconnaît pour ses fils... C'est en fils que Dieu vous traite ; or quel est le fils que son père ne corrige pas ? Si vous êtes privés de la correction, dont tous ont leur part, vous êtes alors des enfants illégitimes et non des fils" (Hébreux 12:5-8).

Dans ces versets, nous trouvons l'ordre inverse. Toutefois, le même modèle tripartite est toujours aussi clairement indiqué : instruire — discipliner — aimer. C'est ainsi que le Dieu éternel exprime sa paternité. Il est le Père par excellence, le Parfait, et par là même, le modèle pour tous ceux qui ont le privilège de donner sur la terre l'image de sa paternité.

Instruire

"Instruis l'enfant selon la voie qu'il doit suivre ; et quand il sera vieux, il ne s'en détournera pas" (Proverbes 22:6).

Glenn Clark qui, dans la génération précédente, a donné avec une grande compétence un enseignement sur la vie de prière, affirme que chaque enfant vient dans le monde avec des "ordres cachetés". Tout être humain a une destinée unique, ce qui est également vrai pour celui qui "naît de nouveau" et devient membre de la communauté chrétienne. L'apôtre Paul parle de l'Eglise comme étant le Corps de Christ, et dans ce corps, chaque membre a sa place et sa fonction particulière — de même que l'œil, l'oreille, le pied ont leur place et leur fonction dans le corps humain. Chacun vient au monde, puis entre dans le Corps de Christ avec des "ordres cachetés", une destinée unique à accomplir. Aider l'enfant à "décacheter" les ordres, à découvrir ce que Dieu veut qu'il soit et qu'il fasse, constitue un aspect important de la vocation des parents. Il nous faut non seulement instruire l'enfant selon la voie commune à tout enfant, mais encore selon la voie particulière que lui-même doit suivre.

Les parents agiront donc, avec chacun de leurs enfants, sous la direction créatrice du Saint Esprit. Il est essentiel de bien comprendre, et c'est parfois difficile, que chaque enfant est différent des autres — et qu'il le sera davantage encore au fur et à mesure qu'il grandira. La famille n'en deviendra pas pour

autant le champ d'un individualisme effréné. Mais les différences de caractère et de constitution des enfants indiquent que Dieu a réservé à chacun d'eux une destinée unique.

Les parents doivent veiller à ne pas inculquer à leurs enfants leurs propres désirs et ambitions. Il n'est pas rare de voir un père ou une mère s'efforcer de faire renaître un aspect de sa vie personnelle, dans celle de son enfant. Une mère qui, dans sa jeunesse, était gaie et populaire, essaiera peut-être de revivre cette période en incitant sa fille à se comporter de la même manière. Si, dans ce domaine, la fille ressemble à la mère, cela importe peu. Mais, si les "ordres cachetés" de la fille diffèrent entièrement et qu'elle soit, par exemple, calme et réservée — une telle tentative pourra lui causer une grande souffrance et susciter chez elle un vif sentiment de frustration.

L'école n'est pas en mesure de tenir pleinement compte de l'individualité de chaque enfant. Les parents, eux, ont le devoir non seulement de se demander souvent : "Est-ce que je m'y prends bien ?" mais aussi : "Est-ce que je m'y prends bien avec cet enfant ? — Est-il, grâce à mon enseignement, instruit selon la voie qui lui est propre, celle qu'il doit suivre ?"

L'éducation au foyer

L'instruction, que nous donnons à nos enfants, commence par une éducation minutieuse. Il s'agit de leur montrer, par exemple, comment se tenir à table, lacer leurs chaussures, rouler à bicyclette, ou encore de leur faire apprécier les valeurs morales. Avec patience et amour, nous devons enseigner à nos enfants ce que nous attendons d'eux, et nous assurer qu'ils l'ont bien compris. Puis, il nous faut les aider à observer nos ordres correctement et de leur mieux.

Ceci est particulièrement vrai, lorsqu'il s'agit de leur inculquer de bonnes habitudes de travail. La plupart des parents ont le tort de donner des ordres à leurs enfants, sans prendre la peine de leur montrer clairement comment les exécuter. Ils ne peuvent donc pas attendre de ceux-ci, un travail sérieux et satisfaisant. En consacrant le temps et les forces nécessaires à cette phase initiale, ils éviteraient, par la suite, un gaspillage de temps dû à la pratique d'un travail bâclé.

Même les petits enfants sont en mesure de remplir certaines tâches et de rendre quelques menus services. On peut, par exemple, demander à un enfant de quatre ans de vider régulièrement les corbeilles à papier. A sept ans, les enfants peuvent mettre la table et aider à faire la vaisselle. Mais, chaque fois qu'une nouvelle tâche leur est assignée, il faut leur donner en même temps les instructions nécessaires à sa bonne exécution. Si l'enfant de quatre ans laisse tomber quelques papiers en vidant les corbeilles dans la poubelle, la maman doit prendre le temps de les lui faire ramasser. Au début, elle irait plus vite et aurait moins de mal à s'en charger elle-même. Mais elle doit comprendre, que ces papiers épars peuvent constituer pour l'enfant une expérience éducatrice. De plus, le peu de temps consacré à cet exercice sera largement récompensé lorsque, par ce moyen, l'enfant développera des habitudes de soin dans son travail.

Rien n'est plus profitable dans l'éducation d'un enfant que de lui permettre d'effectuer un travail approprié. L'un des problèmes liés à l'urbanisation de notre culture, est que nos enfants ont de moins en moins l'occasion de se rendre utiles. Il incombe donc aux parents de veiller à ce que leurs enfants prennent de bonnes habitudes de travail et, pour cela, de leur confier dès que possible une tâche à la maison. Le temps employé au jeu, aux loisirs, doit être soigneusement contrebalancé, par le temps réservé à un travail rationnel. Le jeune enfant passe presque toute sa journée à jouer. Mais au fur et à mesure qu'il grandit, le temps consacré au travail doit aller en augmentant et finalement correspondre à la norme biblique pour l'adulte : à peu près le 1/7 pour les loisirs et les 6/7 pour le travail (voir Exode 20:9-10). Dans ce "travail" sont également comprises les occupations de l'enfant en dehors du foyer : les heures de classe, les diverses activités scolaires, les sports, la garde des jeunes frères et sœurs, les leçons de musique et les exercices à la maison.

Développer chez l'enfant de bonnes habitudes de travail est la mesure préventive la plus efficace, contre la délinquance juvénile. La grande majorité des délinquants ont trop de loisirs. Il ne leur a pas été demandé d'assumer de véritables responsabilités. Un maire a fait ces remarques succinctes : "Nous avons découvert que les joueurs de football ne s'attirent pas d'ennuis pendant la saison du jeu.

Ils sont trop fatigués le soir, pour faire autre chose que de s'abattre sur leur lit. Après la saison, ils commencent à rôder de-ci de-là et certains aboutissent au tribunal de délinquance juvénile."

Thelma Hatfield, infirmière, officier retraité des Sanitaires de la Marine, note judicieusement la nécessité de former en nos enfants de bonnes habitudes de travail. Elle écrit :

"Quand on aborde ce sujet, la réaction de la plupart des parents (un regard inexpressif, indifférent) prouve qu'ils ne comprennent pas qu'une tâche tout ordinaire confiée à l'enfant, constitue un aspect nécessaire et irremplaçable de son éducation. Je ne le comprendrais pas davantage, si Dieu ne m'avait ouvert les yeux sur ce point, il y a quelques années. A l'âge de cinquante ans, je n'avais pas encore appris à aimer le travail. Quel dommage ! Puis Dieu intervint dans ma vie et, peu de temps après, je restais debout de 4 h 30 du matin à 11 h du soir, ayant à peine un moment de repos ou de détente de toute la journée. Je ne peux vous dire combien cela me fut salutaire. Je pourrais écrire des volumes à ce sujet ! Et l'une des bénédictions que j'en retirerai, ce fut, entre autre, une bonne santé. Pour le corps, il n'est de tonique aussi efficace que l'exercice physique.

"Parents, instruisez vos enfants et élevez-les de telle manière qu'ils aiment le travail. Quand ils se trouvent devant une tâche difficile, qu'ils soient prêts à y faire face et à l'accomplir de bon gré. Ils peuvent être nourris de la doctrine et de la culture chrétienne puis, par la grâce de Dieu, naître de nouveau. Cependant, si vous ne les habituez pas à travailler, ils ne seront utiles à personne — ni à Dieu, ni à eux-mêmes, ni à vous. Un chrétien paresseux n'a jamais rien fait pour Dieu.

"C'est par l'étude des livres que l'on parvient à la connaissance, et par le travail dur que l'on apprend la sagesse. Et cette précieuse sagesse acquise par le travail ne connaît pas de substitut. Autrefois, les enfants lavaient de la vaisselle fragile et s'ils cassaient quelque chose, ils pouvaient s'attendre à une correction. Ils prenaient ainsi l'habitude de manier les objets avec précaution. Hélas ! Nos récipients en plastique ne sont pas de si bons maîtres. On peut, sans encombre, les heurter ou les laisser tomber à volonté.

"Tandis que Jean apprend à exécuter tranquillement et efficacement la tâche qui lui est confiée, par ce moyen mieux que par aucun autre, il apprend aussi à s'organiser. Dans la formation du caractère, le sentiment d'avoir accompli quelque chose a une grande valeur, que nous ne devons jamais sous-estimer. Alors que les enfants grandissent, le travail — et bien sûr les différentes activités tant éducatrices que récréatives — nous évitent bien des problèmes de discipline. L'énergie exubérante de l'enfant se trouve ainsi utilisée. Autrement, elle ressemble à un moteur en marche que ni l'enfant ni vous ne pouvez contrôler.

"Quand vous attelez votre enfant à un travail long et fatigant, ne lui permettez pas de discuter ou de s'étendre sur de multiples détails avec la seule idée de faire opposition. Ne le laissez pas devenir irritable parce qu'il lui faut travailler. En agissant ainsi, il pense vous pousser à bout et pouvoir abandonner sa tâche. Si vous ne tenez pas ferme, cet état d'esprit s'emparera de lui. Quand il sera adulte et devra entreprendre quelque chose de lui-même, il en sera incapable, parce qu'il aura été habitué à éviter et à refuser tout ce qui lui déplaisait... Il se comportera exactement selon la formation reçue dans ses jeunes années. Malheureusement, cette disposition aura pris alors des proportions gigantesques, de sorte que les parents n'y reconnaîtront plus le fruit de leur éducation.

"Beaucoup de jeunes se livrent, sous différentes formes, au dérèglement et à la corruption, afin de trouver l'argent nécessaire à leur subsistance. Quelle en est, à votre avis, la raison ? C'est que les malheureux ont été autorisés à ne rien faire d'autre que s'amuser du matin au soir, et ceci pendant dix-huit ans. Ils n'ont appris qu'une chose — la bêtise, une bêtise colossale, prodigieuse. Pour gagner sa vie honnêtement, il faut supporter la fatigue et se soumettre à toutes sortes d'exigences. Comment le pourraient-ils maintenant, quand ils n'y ont jamais été exercés ? Il est trop tard.

"Le travail fatigue le corps et nous permet ainsi de mieux apprécier les moments de repos. Les jeunes, qui auront été soumis à cette discipline dès leur enfance, ne concevront pas de mauvais desseins sur leur couche. Il est fréquent aujourd'hui de voir une mère affairée, épuisant ses forces pour venir à bout de tout le travail domestique. Pendant ce temps, sa fille de dix, douze ou même seize ans, a le nez plongé dans un livre, ou elle pose devant un miroir. Ne dites pas qu'elle est trop jeune pour soulager

sa mère. Autrefois, les enfants devaient monter sur une caisse pour apprendre à laver la vaisselle. C'est dès leur jeune âge qu'il faut les habituer à accepter des responsabilités.

"Les fillettes doivent apprendre à laver leur linge et leurs tricots, à aider leur mère et à se dévouer occasionnellement pour la famille : par exemple, elles peuvent parfois garder la maison ou faire la cuisine. Sinon, comment un enfant, garçon ou fille, saura-t-il donner de lui-même plus tard quand Dieu ou le devoir l'exigera ? Il en sera incapable s'il n'a, dès ses jeunes années, contracté l'habitude d'aider et de se dévouer. Si nous n'apprenons l'obéissance dans les petites choses, nous ne serons pas aptes à la pratiquer dans les grandes.

"Je me souviens d'une famille, où l'enfant n'était soumis à aucune obligation et faisait tout ce qui lui plaisait. Il était devenu le centre d'intérêt. Dès son jeune âge, on céda à ses caprices et tolérait toutes ses sottises, à la maison comme au dehors. Une personne avisée, voyant l'effet destructeur de cette tolérance sur l'enfant, essaya de parler aux parents. Ils se montrèrent inaccessibles. Cet ami avait à peine entamé le sujet, qu'il était réduit au silence par leur attitude offensée et dédaigneuse.

"Des années passèrent. L'enfant, absolument incorrigible, était maintenant comme la personnification du diable. Alors, les parents en larmes ne demandaient pas mieux que d'exposer leur problème, à ce même ami, pendant des heures. C'est ce qu'ils firent et celui-ci, en homme bienveillant, n'eut pas le courage de mettre le doigt sur la plaie et de leur dire : 'Rappelez-vous ce que j'avais essayé de vous faire comprendre.'

"Très souvent, une tierce personne peut discerner une difficulté cruciale, que même des parents bien intentionnés ne voient absolument pas. L'humilité et la sagesse nous poussent à écouter conseils et avertissements, avant que les faits désastreux, indiscutables nous imposent les mêmes conclusions. Quand un enfant tourne mal et tombe sous l'empire du diable, les parents cherchent un conseiller avec qui s'entretenir et partager le fardeau de leur cœur brisé, meurtri par la douleur. Alors ils élèvent la voix et pleurent.

Cependant, malgré leurs larmes, ce repentir ne peut avoir aucun effet : 'Ce que l'homme sème, il le récoltera' (Galates 6:7). Il est maintenant trop tard. Que Dieu nous aide à être vigilants au bon moment, c'est-à-dire quand nos enfants sont encore petits.

Je connais une jeune femme, qui se targue ostensiblement d'être paresseuse et de ne pas vouloir travailler. Les terribles ennuis, que la malheureuse s'est déjà attirée, briseraient tout cœur de mère. Mais, elle continue de glisser sur cette pente fatale entraînant ses fillettes à sa suite. Quelle souffrance pour sa mère, qui aurait pu contrecarrer cette tendance néfaste en lui imposant, dès son jeune âge, un bon régime de travail. Elle l'aurait ainsi préparée à accepter les contraintes et la monotonie d'une tâche journalière, qui lui permettent de gagner honnêtement sa vie. N'ayant pas reçu cette formation, la jeune femme se trouve presque obligée, à cause de la faiblesse de son caractère, de suivre une voie facile, mais combien périlleuse...

"Allez faire un tour en ville n'importe quel jour de la semaine et observez les jeunes — les garçons aux pantalons moulants, aux cheveux longs, à l'esprit rebelle ; les filles aux cheveux raides, aux pantalons rapiécés, au visage endurci. Ils marchent avec indolence, regardent de-ci de-là, cherchant ce qu'ils pourraient bien faire pour assouvir leur soif continuelle de sensations fortes. Ce qui vient ensuite porte la marque de l'enfer.

"Dans le cœur de ces jeunes, point de goût pour l'activité ni pour le travail — aucune ambition. Ils sont dévorés par un désir insatiable de plaisir. Et, croyez-moi, l'expression de leurs yeux et de leur visage est vraiment effrayante. Pourquoi ? Quelle en est la raison ? C'est avant tout qu'ils n'ont pas appris à être actifs dans leur enfance. On ne les a jamais habitués à se rendre utiles, pas même à accomplir une toute petite tâche.

"En lisant les journaux, on se demande alors pourquoi les jeunes se livrent à des actes de vandalisme. Ils ne savent rien faire d'autre. C'est le fruit de l'éducation qu'ils ont reçue. Les voir dans cet état misérable, désespérés, suffirait pour briser un cœur de pierre. Leurs manières d'agir et leurs tendances ont grandi avec eux, elles ont pris des proportions gigantesques, ont fusionné et foisonné jusqu'à devenir incontrôlables. Ces jeunes devraient se lever de bonne heure — au lieu de dormir

jusqu'à midi — puis aller travailler et se dépenser toute la journée. Ils n'auraient plus le temps de méditer le mal et apprécieraient leur lit, la nuit venue.

"J'étais récemment dans une famille dont la fille entre dans l'adolescence. On la laisse se promener dans le voisinage en tenue indécente, ou bien rester des heures devant la télévision pour se délecter de scènes d'amour. J'avais du mal à supporter ce que je voyais se produire peu à peu, presque imperceptiblement, dans cette vie. J'en souffrais beaucoup, comme si j'étais rongée par un cancer. Voilà une jeune fille née pour aimer Dieu et devenir une femme honorable, qui se repaît d'images sexuelles, ouvrant la porte à l'esprit de convoitise. On le verra vite à l'œuvre. Rappelez-vous ces paroles ! Bientôt elle insistera pour se comporter avec son petit ami, selon ce qu'elle aura vu sur l'écran de télévision. Et après ?

"La mère était là, impuissante. Priver désormais sa fille de cette distraction serait s'exposer à un déchaînement de colère. Pourquoi ? Depuis des années l'enfant regarde librement la télévision.

"La mère expliqua : 'Si je ne lui laisse pas une certaine liberté, je la perdrai.' La triste réalité, c'est qu'elle l'a sans doute déjà perdue. Il ne lui faudra pas longtemps, pour s'en apercevoir, hélas ! Je ne condamne pas cette maman, qui a peut-être fait tout ce qu'elle pouvait pour aider sa fille. Mais, celle-ci n'a jamais appris l'humilité que produit un travail assidu et une vie disciplinée. S'il avait été permis à la mère d'intervenir, elle n'aurait pas eu de télévision chez elle. De toute manière, on ne peut maintenant rien changer à la situation. En vérité, 'ce que l'homme sème, il le récoltera'.

"Je pense, par contre, à une autre jeune fille. Elle poursuit des études, qu'elle doit partiellement payer elle-même. Il lui faut donc travailler à mi-temps. Mais, je ne m'inquiète pas à son sujet. Je sais qu'elle réussira et qu'elle n'aura pas de problèmes d'adaptation, parce que ses parents lui ont donné l'habitude du travail. Elle a déjà appris, dès son enfance, à s'adapter quand elle était chargée de laver la vaisselle, faire du ménage, repasser du linge, ou s'occuper de ses jeunes frères et sœurs.

"Je connais un jeune homme, Jim, qui est l'aîné de quatre enfants. Son père est missionnaire. La famille vit par la foi et dispose de peu d'argent. A la maison, c'est Jim qui faisait la vaisselle. De plus, à l'âge de dix à douze ans, il avait déjà un petit travail à l'extérieur. Il lui fallait gagner l'argent nécessaire pour l'achat de ses livres, de ses vêtements ou de tout autre article dont il avait besoin. Je suppose que ses parents n'auraient pas changé leur méthode d'éducation, même s'ils n'avaient pas été si limités financièrement. Adolescent, Jim lava la vaisselle à un camp biblique pour couvrir ses frais de séjour. Il dut également travailler pour payer ses cinq années d'études universitaires. Pour Jim, trouver du travail n'était jamais un problème : il savait travailler et ce n'était pas difficile à voir. Pendant l'été, il lavait la vaisselle dans un wagon-restaurant. Et il y avait des montagnes d'assiettes et de casseroles ! Il ne s'est pas dérobé à cette tâche pénible, et ne l'a pas abandonnée pour aller se divertir. Il avait lavé tant de vaisselle dans son enfance que celle-ci ne l'effrayait pas ! En fait, il louait Dieu et lui rendait gloire pour ce travail.

"Je vous assure que les parents de Jim sont fiers de lui. Parents, ne comprenez-vous pas ? Les jeunes sont à plaindre aujourd'hui. Ils ont été habitués à choisir des solutions de facilité, à vivre dans l'insouciance. Et, quand ils sont placés devant des obstacles, ils ne peuvent les surmonter et font fausse route.

"Si l'éducation que vous avez jusque-là donnée à vos enfants n'est pas satisfaisante, ne persévérez pas dans cette ligne, changez maintenant de méthode. Votre tâche sera d'autant plus délicate que les enfants seront plus grands. Toutefois, prenez courage : elle ne sera pas si dure que vous le pensez, mais il faut que vous compreniez le besoin urgent de ce changement et que vous ayez la volonté de l'opérer. A vrai dire, c'est au commencement que vous rencontrerez des difficultés, quel que soit l'âge des enfants. Pendant les premières années — qui, du reste, passeront vite — il vous faudra mettre de côté certaines de vos activités, par ailleurs intéressantes. Mais est-il un sacrifice trop grand pour que les enfants, dont Dieu vous a confié l'éducation, grandissent à sa gloire et mènent une vie heureuse et profitable ?

"Ainsi, mettez-vous dès maintenant à l'œuvre — avec détermination, gentillesse et douceur, mais aussi avec autorité. Priez soir et matin pour que Dieu vous aide. En peu de temps, chacun de vos enfants

connaîtra la tâche qui lui revient. La vie du foyer s'organisera harmonieusement. Tous se lèveront tôt pour passer un moment dans la prière et chacun, ensuite, prêtera la main aux travaux domestiques.

"Le travail enseignera l'obéissance aux enfants. Alors qu'ils se plieront à cette discipline, leur caractère deviendra soumis. Les parents ne seront plus aussi exténués, puisque désormais Jean tondra la pelouse et que ses frères et sœurs apporteront aussi leur contribution. De cette manière, tout ira bien et un flot d'amour coulera des parents aux enfants, des enfants aux parents.

"Mettez-vous à la tâche dès maintenant, lorsque vos enfants sont aussi jeunes que possible. Si vous attendez qu'ils aient dix ou douze ans, vous vous trouverez devant un problème ardu. A cet âge-là, leur volonté est devenue trop forte pour qu'elle soit brisée sans heurts. Le pianiste, qui désire devenir concertiste, doit s'astreindre à de longues heures d'exercices. Les enfants apprennent à travailler par la répétition. C'est ainsi que nous apprenons toutes choses, bonnes ou mauvaises.

"J'espère m'être bien fait comprendre : je ne veux pas dire que les enfants doivent travailler sans relâche, du matin au soir. Loin de là ! Il faut leur donner le temps nécessaire pour se détendre et s'amuser. Une journée, dans laquelle le travail et le jeu sont équitablement répartis, rend les moments de jeu plus facilement contrôlables et d'un caractère plus enrichissant. Alors, vous n'aurez pas à reprendre et à réprimander constamment les enfants pour les faire tenir tranquilles. Leur travail terminé, ils apprécieront un moment de récréation. Ils prendront plaisir à s'amuser avec leurs jouets et ne s'ennuieront pas, ce qui les empêchera de tomber dans cet état d'énerverment malsain qui exaspère les parents. Les désagréments sont le fruit naturel d'une oisiveté excessive. N'oubliez pas que l'oisiveté est la mère de tous les vices.

"Avant tout, éduquez les aînés, et vous aurez franchi le plus grand obstacle. Les autres enfants suivront leur exemple. Ils les verront s'appliquer à leur travail et s'imprégneront du même état d'esprit. Si vous formez ainsi vos enfants dès leur jeune âge, ils apprendront à aimer le travail, ce qui leur assurera stabilité et protection leur vie durant."

Dans la deuxième partie de notre étude, nous nous attacherons spécialement à la façon de cultiver dans la famille la vie spirituelle de l'enfant. Mais ici, il nous faut parler un peu des vertus et des valeurs morales que nous devons lui enseigner.

L'amour de la vérité, la foi et la modestie sont, chez les jeunes, trois vertus essentielles. L'enfant les acquerra facilement, s'il est bien dirigé. Ces vertus, qui sont la base du christianisme véritable, doivent se trouver d'abord chez les parents. Eux les premiers doivent avoir en horreur le mensonge, l'incrédulité et l'immodestie. Alors seulement, ils pourront inculquer ces vertus à leurs enfants et, en toute tranquillité, les voir grandir et quitter la maison.

Le mensonge, le détournement de la vérité doit être considéré comme un péché. Cette offense est plus répréhensible que les autres fautes couramment commises. Elle n'est pas le fait d'une réaction soudaine, d'un manque de réflexion, ou de désirs impulsifs. Elle est pratiquée avec préméditation, avec ruse et de sang-froid. En conséquence, le mensonge mérite une punition plus sévère que, par exemple, la gourmandise. C'est déjà un péché plus grave.

Tout mensonge est un péché, mais son importance est proportionnelle à l'autorité de la personne à laquelle il s'adresse — à des étrangers, aux frères et sœurs, aux parents — et les enfants le savent fort bien. Le plus grave pour un enfant, c'est de mentir à ses parents : il leur doit un très grand respect et est absolument tenu de leur dire la vérité.

Pourquoi une attitude aussi sévère à l'égard du mensonge ? C'est qu'il a des effets désastreux sur la vie spirituelle. Il est la cause véritable de la condamnation de tous ceux qui périssent. Et le jugement le voici : "la lumière est venue dans le monde et les hommes ont préféré l'obscurité à la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. En effet quiconque fait le mal hait la lumière et refuse de venir à la lumière de crainte que ses œuvres ne soient démasquées. Mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière pour que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu" (Jean 3:19-21). La destinée éternelle de l'homme se décide dans les profondeurs du cœur, là où entrent en conflit mensonge et vérité.

Comment un enfant serait-il droit envers Dieu, s'il n'a pas appris à l'être envers ses parents ? Avons-nous un devoir plus sacré que celui de protéger nos enfants contre la tentation de mentir ? Nous devons combattre avec acharnement leur tendance au mensonge, et ne laisser à aucun prix cet amour des ténèbres grandir en eux.

Il est donc impératif qu'aucun mensonge ne sorte de nos bouches. Nous avons le devoir d'être vrais envers nos enfants, tout autant qu'ils l'ont d'être vrais envers nous. Si nous leur faisons une promesse ou une menace, mettons-la à exécution. Répondons avec sérieux aux questions qu'ils nous posent, afin qu'ils puissent compter sur nos paroles. C'est ainsi que nous développerons en eux l'amour de la vérité.

L'aptitude à croire est pour l'enfant un héritage sacré. Dieu ordonne à l'homme de croire. La foi et la confiance sont des vertus, au même titre que la reconnaissance.

Le scepticisme n'est pas une vertu. Une attitude de doute ronge le cœur tout autant que l'ingratitude. Malheureusement, notre génération considère le scepticisme comme un signe de connaissance, voire de supériorité morale. Dans nombre d'universités, le scepticisme dégrade systématiquement tout ce qui est sacré. Devenez donc maîtres en scepticisme. C'est l'outil du diable pour façonner un caractère méfiant, soupçonneux, méprisant et absolument négatif.

La modestie est la troisième vertu essentielle. Les parents doivent veiller à ce que leurs enfants la possèdent, et s'ingénier à la cultiver en eux. Pour cela, il leur faudra établir certaines normes dans le domaine de l'habillement, de la conduite, de la conversation. L'exhortation et la prière ne sauraient suffire. Il nous faut donc être vigilants, mais attendre aussi de Dieu le miracle continu de sa divine protection, au milieu de la décadence morale qui prédomine en ces derniers temps.

L'indécence, lorsqu'elle domine nos goûts, offusque et chasse le Saint-Esprit. Elle est la cause profonde de l'insatisfaction et de l'incrédulité qui prévalent de nos jours. Lorsque l'Esprit de Dieu s'est retiré, la vérité et la foi disparaîtront également, ainsi que la paix.

Il semble que notre génération soit presque immunisée contre les chocs. L'indécence la plus provocante dans le vêtement, les conversations, les mauvais propos s'introduit en force dans nos maisons, nos écoles et même nos églises, le plus souvent sans rencontrer d'opposition. Il appartient aux parents d'instruire leurs enfants, avec beaucoup de soin et de patience, et de les porter à la modestie, vertu qui sied bien à tout enfant chrétien.

Il est inutile de se lamenter sur le relâchement des mœurs dans notre société qui n'a que faire de la décence. C'est au chrétien à établir ses propres normes, sans s'inquiéter de celles du monde environnant. Quand une culture commence à se désintégrer moralement, le peuple de Dieu doit s'attendre à ce que la différence entre sa façon de vivre et celle de ses contemporains s'accroisse de plus en plus. Si nous ne sommes pas prêts à encourir la désapprobation du monde, alors il convient de nous examiner sincèrement et de voir si nous sommes vraiment prêts à suivre Jésus.

Les parents ont le devoir de contrôler ce que leurs enfants voient à la télévision et ce qu'ils lisent. Ils doivent veiller à ce que l'habillement des enfants soit convenable. Si une mère chrétienne ne trouve pas pour sa fille de robes à la fois seyantes et décentes, qu'elle les confectionne, ou qu'elle retouche celles qu'elle peut acheter; mieux encore, qu'elle montre à sa fille comment le faire elle-même. Il importe avant tout que la mère déjà ait une toilette et une conduite décentes. Se soumettre à la mode aux dépens de la bienséance, c'est faire preuve d'une foi faible, étrangère à la sainteté.

Certaines mères chrétiennes s'habillent de façon tellement provocante que, jadis, seules les prostituées osaient se vêtir ainsi. En regardant leurs filles qui vont à l'école et sont déjà esclaves de la mode, ces mères mesurent-elles le danger moral que présente une telle indécence ? Ont-elles perdu le contact avec leur mari au point de mépriser sa dignité d'homme ?

L'indécence ne fait pas qu'encourager la convoitise, ce qui est déjà très grave, mais une indécence continuelle, qui s'affiche de plus en plus, fait naître des désirs contre nature. Une mère conduisait un jour son fils, un adolescent, au lycée. Elle remarqua un groupe de garçons qui flânaient dans l'escalier menant à l'auditorium, et une jeune fille fort séduisante qui en gravissait les marches. La mère se dit :

"Attention aux coups d'œil indiscrets !" — A son étonnement, les garçons jetèrent à peine un regard sur cette fille. Par la suite, la mère en parla à son fils qui lui expliqua : "Ça ne nous intéresse plus ! Chaque fois qu'une fille s'assied, on peut déjà presque tout voir. On y est habitué !" A priori, cela semble être un encouragement à tolérer l'indécence : "Après tout, nous nous adaptons peu à peu à ces changements de mode. Nos grands-pères ont dû tout d'abord réagir comme nous, quand les robes des femmes, longues jusqu'aux pieds, ont été remplacées par celles qui couvraient juste le genou !" — Il y a une part de vérité dans cette remarque. Mais il faut aussi tenir compte d'une réalité inquiétante : l'indécence étalée et persistante engourdit les réactions naturelles vis-à-vis du sexe opposé. Ce n'est pas un hasard, que la tendance croissante à l'indécence corresponde au développement de la perversité et de l'homosexualité. A cause de la provocation outrée dont ils sont l'objet, les hommes sont blasés et adoptent une conduite perverse, contre nature. La décence est le gardien le plus sûr de la morale et du désir légitime qui conduit au mariage.

Les règles établies

Tout enseignement implique l'établissement de certaines règles. Or, deux dangers menacent les parents : ou bien ne fixer aucune règle, ou bien imposer quantité de règlements superflus. L'anarchie malfaisante d'une part, l'excès de règles et d'interdictions d'autre part, sont deux maux extrêmes, mais l'un est aussi regrettable que l'autre.

Si la vie de l'enfant n'est pas dirigée par des règles fermes, elle est ballottée au gré des sentiments ou des impulsions de l'enfant ou des parents. L'enfant prospère s'il a une vie réglée, en quelque sorte routinière. Tant qu'il n'est pas soumis, il lutte peut-être contre les règles établies ; il est alors le jouet de ses caprices et de ses impulsions. Mais, inconsciemment ou non, il compte sur ses parents pour discipliner sa vie. L'enfant qui grandit, sans jamais être tenu de conformer sa volonté et sa conduite à des règles fermes, est un enfant frustré au sens strict du terme. Ses parents sont paresseux et indisciplinés. Certes l'établissement et le maintien de certains principes exigent des efforts, de la volonté, de la détermination. Sur le moment, il est généralement plus facile de céder à l'enfant. Mais il en résulte une anarchie croissante au sein du foyer et un bouleversement de "l'ordre divin".

Il est temps que les parents, par l'établissement et le maintien de règles fixes, reprennent le contrôle de leurs enfants. Que l'on n'entende plus de propos insensés comme : "Je ne peux rien faire de cet enfant !" Si, vous pouvez faire quelque chose de lui. Vous feriez mieux de dire : "Je ne peux rien faire de cet enfant, sans prendre le temps et la peine de m'occuper de lui, sans renoncer à certains plaisirs et privilèges personnels, sans perdre ma popularité, sans accepter quelques désagréments." Eh bien ! Prenez le temps nécessaire, acceptez ces désagréments, acceptez même d'être incompris par votre enfant — ce qui ne durera qu'un court moment, tel un souffle qui passe. Vous en serez largement récompensés dans quelques années : alors, il remerciera Dieu de lui avoir donné des parents qui auront eu le bon sens d'instituer des règles sages et de les maintenir.

Max Rafferty, ancien Ministre de l'Instruction Publique en Californie, impute à la démission des parents une bonne partie de la délinquance juvénile actuelle : "Nous avons été faibles au lieu d'être fermes, tolérants au lieu d'être sévères, larges au lieu d'être regardants, indifférents au lieu d'être vigilants." Dans ses questions et ses commentaires, le Dr Rafferty met le doigt sur quelques points où les parents ont fait preuve de négligence :

1. Donnez-vous à vos enfants plus d'argent qu'ils n'en ont besoin pour leurs repas, leurs fournitures scolaires et leurs divertissements du week-end ? Bien sûr, et vous le savez bien ! Aussi ne vous étonnez pas si beaucoup d'entre eux louent aujourd'hui des studios coûteux, conduisent de petites voitures coûteuses, fument du haschisch coûteux, et se dirigent vers un enfer plus coûteux encore.

Les hippies et autres gens chevelus et obscènes de leur acabit, vivent au jour le jour sur les chèques de complaisance de papa. Après tout, est-il une occupation que l'un d'eux puisse garder plus d'une journée, si ce n'est peut-être la vente de la drogue ?

2. Savez-vous où sont et que font vos jeunes depuis leur sortie de l'école, jusqu'au moment où ils rentrent à la maison ? Pourquoi ne le savez-vous pas ? Epargnez-moi, je vous en prie, d'entendre le discours rationaliste habituel et plutôt usé, sur la nécessité pour un jeune d'apprendre l'indépendance

et la confiance en soi. Ah ! L'indépendance et la confiance en soi, voilà bien les dernières choses que nos rejetons ont besoin d'apprendre ! Ces solides qualités sont tellement ancrées en eux, qu'ils deviennent agressifs et se hérissent comme de jeunes porcs-épics. Je pense avoir entendu tous les arguments possibles, sur cette nécessité de faire plus que jamais confiance à la jeunesse et de lui donner carte blanche. Pure illusion ! Ce dont chaque nouvelle génération a besoin, c'est de la sollicitude et de la vigilance des adultes, et puis d'un NON ferme et catégorique de temps à autre.

J'ai fait la constatation suivante : si les écoliers s'attirent parfois des ennuis, c'est que leurs parents ne savent pas — ou ne cherchent pas à savoir — à quoi ils s'occupent. Rien de plus simple !

3. Connaissez-vous les amis de votre fils ? Ont-ils des vêtements et des conversations convenables ? Ou bien leur allure et leurs paroles donnent-elles l'impression qu'ils viennent de sortir en rampant de quelque caverne répugnante ? Si un garçon de ce genre sonne à votre porte, mettez-vous sur vos gardes. Après quelque temps, votre fils suivra ses traces.

4. Et puis, pendant que nous y sommes, connaissez-vous les parents des camarades de votre fils ? Ils sont probablement confrontés aux mêmes problèmes que vous. Avez-vous pris le temps de les rencontrer et d'établir avec eux une stratégie commune, ne serait-ce que comme simple moyen de défense ? Si vous n'y avez pas songé, laissez-moi vous dire ceci : il vous est beaucoup plus facile d'exiger de votre fils qu'il rentre avant minuit, qu'il s'habille et se conduise décentement, si les membres de son clan sont soumis chez eux à des règles semblables.

— J'aimerais vous proposer quelques sujets de réflexion désavoués mais savoureux :

1. Papa et maman sont plus âgés, plus sages, plus à même que leur fils de payer les notes d'alimentation. Il est donc normal que celui-ci leur parle poliment, fasse ce qui lui est demandé et accomplisse de menus travaux à la maison et en dehors.

2. Les parents qui paient les notes de frais scolaires de leur fils, sans s'assurer qu'elles sont exactes et qu'il n'utilise pas leur argent pour faire la fête, ou augmenter les revenus du vendeur de drogues — ces parents ont leur part de responsabilité dans le désordre moral si fréquent dans les milieux de l'enseignement secondaire. Ils sont, en cela, plus coupables que leur enfant.

3. Tout exposé oral ou écrit qui présente la nouvelle génération comme plus sensible, plus éveillée, plus engagée, plus intelligente, plus soucieuse, plus belliqueuse ou plus "sexy" que les générations précédentes ne sont que baratin. Les jeunes d'aujourd'hui ont plus d'argent, c'est tout.

4. Les parents qui laissent leurs enfants se promener pieds nus, débraillés, sans s'être lavés ni rasés, bref dans un état inqualifiable — devraient être soumis à une rééducation.

5. Les parents qui sont trop affairés, trop fatigués, trop paresseux, trop égoïstes, ou trop indifférents pour s'occuper de leurs enfants peuvent, par leur inertie, les conduire à la délinquance. Aussi devraient-ils être privés du droit de les élever. En fait, ils n'auraient jamais dû avoir d'enfants.

Si les parents prennent à cœur ces conseils, ils verront leurs enfants et leurs foyers s'adapter à une discipline adéquate et combien nécessaire. Mais qu'ils veillent à ne pas tomber dans le danger contraire : l'excès de règles.

"Où les lois abondent, les transgressions surabondent." Cette formule s'applique à un gouvernement, qui veut tout contrôler et habitue ses sujets à une dépendance aveugle, plutôt qu'à une indépendance réfléchie. Il s'ensuit que le nombre des lois observées est inversement proportionnel à celui des lois promulguées. Mais, rien n'est plus néfaste au gouvernement, à l'école et à la famille, que la remise en question de la loi elle-même. L'homme qui saurait régir un pays avec un nombre restreint de lois, qui veilleraient à ce qu'elles soient administrées avec justice et observées par motif de conscience, cet homme serait le plus grand bienfaiteur de la nation, de l'école et de la famille.

Pour simplifier les règles, il est bon de limiter le temps consacré à chaque activité. En d'autres termes, certains divertissements ne sont pas mauvais en soi, mais l'enfant ne sait pas s'arrêter. C'est le cas, par exemple, quand il regarde la télévision ou se plonge dans les bandes dessinées. Dans la mesure où ce qu'il voit ou lit est de bonne qualité, c'est une distraction pour l'enfant de laisser, pendant quelques heures, courir son imagination. Toutefois, s'il reste trop longtemps assis passivement devant la télévision, ou à lire des bandes dessinées dans sa chambre qui en est parsemée, ces occupations exerceront bientôt sur sa vie une influence démesurée. Il revient aux parents d'en limiter la durée. Au

cours de l'année scolaire, nous permettons à nos enfants de regarder la télévision seulement quelques heures par semaine, et nous leur laissons un jour pendant lequel ils ont la liberté de lire leurs bandes dessinées. En des occasions spéciales ou pendant les vacances, ils peuvent rester davantage devant la télévision, ou peut-être même assister à une séance de cinéma. Le temps consacré à ces loisirs étant ainsi limité, les enfants ont l'occasion de s'intéresser et de s'adonner à d'autres activités. De plus, en posant un principe fondamental, nous laissons de côté — parce qu'elles sont devenues inutiles — un certain nombre de petites règles, toujours assez équivoques.

Le train-train quotidien du foyer, avec ses règles fermes et les différentes tâches assignées aux enfants, ne doivent pas priver ceux-ci de quelques heures de liberté dont ils jouissent à leur gré, sous la surveillance discrète de leurs parents. Ces derniers éviteront de constamment reprendre, réprimander, menacer, interdire pour finalement céder en grommelant. Ne laissons jamais les enfants dans une situation qui présente des dangers. Par contre, il est bon qu'ils soient placés dans des circonstances les obligeant à prendre des initiatives. Observons-les alors à distance et gardons les rênes bien en main afin, le cas échéant, de les tirer au bon moment.

Pendant les vacances d'été, le mercredi est "jour libre" dans notre famille. Les enfants peuvent dormir autant qu'ils le désirent, n'ont aucune tâche domestique à accomplir et décident eux-mêmes de leur emploi du temps. C'est une interruption agréable du train-train quotidien. Par ailleurs, les moments de travail et d'activités familiales deviennent alors beaucoup plus rémunérateurs.

Il convient de parler aussi des règles à établir pour ceux qui se trouvent à cette transition délicate, entre l'état d'enfant et celui d'adulte, les redoutables adolescents. L'idéal serait de leur laisser une liberté de plus en plus grande au cours de ces années pour qu'ils puissent, le moment venu, quitter le foyer comme des adultes responsables et disciplinés. Mais, les parents ne doivent pas oublier que le désir de liberté, qui anime l'enfant, dépasse sa capacité d'exploiter cette liberté à bon escient. Il revient donc exclusivement aux parents de déterminer la mesure et la nature de la liberté nécessaire, à leur fils ou à leur fille qui approche de l'âge adulte.

Ceci est particulièrement vrai, quand il s'agit des relations adolescent-adolescente. Notre culture fait peser un fardeau intolérable sur ces jeunes. Ils ne saisissent pas encore la gravité des relations entre homme et femme. Ils n'en connaissent pas les limites raisonnables. Sans leur avoir donné dans ce domaine les instructions les plus élémentaires, nous laissons ensemble un garçon et une fille, et c'est à peine si nous les surveillons. Au moment où ils auraient désespérément besoin de directives précises, de lignes de conduite claires, nous ne leur imposons presque pas de règles et les abandonnons à eux-mêmes.

Les élèves d'un collège américain réclamèrent, à cor et à cri, la liberté pour filles et garçons de se rendre mutuellement visite dans les dortoirs, selon le principe des "portes ouvertes". Cette exigence souleva une tempête de protestations chez les parents et les anciens élèves, et des objections tout à fait valables chez les responsables du collège... Un garçon et une fille s'en prirent au directeur de l'établissement. Ils lui demandèrent :

— Ne pensez-vous pas que vous pourriez nous faire confiance ?

— Non, répondit-il.

Ils avaient des arguments tout prêts, pour répliquer aux circonlocutions et aux faux-fuyants auxquels ils s'attendaient. Cette réponse étonnamment courte les prit au dépourvu.

— Pourquoi ? S'enquirent les deux jeunes.

— Parce que l'un de vous est un garçon, et l'autre une fille.

Cette remarque mit fin à la discussion. Il est regrettable que davantage de parents n'aient pas le bon sens et la simplicité de ce directeur de collège. Beaucoup d'entre eux, par ailleurs intelligents, posent naïvement en principe qu'ils doivent "faire confiance" à leurs enfants. Quelle attitude étrange ! Ils ne savent pas à quel point ils les troublent en leur faisant inconsidérément confiance. Quand une jeune fille s'irrite des restrictions qui lui sont imposées — à quelle heure rentrer, avec qui sortir et sous quelles conditions — elle prend un air dépité et s'écrie avec arrogance et consternation : "Vous ne me faites pas confiance !" Les parents ainsi mis en cause devraient répondre : "Bien sûr que non !" On ne peut pas accorder libéralement sa confiance à quelqu'un, comme on lui offrirait un verre de limonade pour entretenir l'amitié. La confiance repose sur une expérience solide, non sur les sentiments. Il ne

vous viendrait pas à l'idée de confier une opération chirurgicale à votre fils, qui en est à sa première année de médecine et projette de devenir chirurgien. Ce serait alors faire preuve d'une confiance prématurée, totalement ridicule. Faire confiance à des jeunes susceptibles de fortes impulsions sexuelles et les abandonner à eux mêmes — sans moyens de protection, sans règles de conduite, sans restrictions — est aussi insensé que de confier un bistouri à un étudiant en médecine. Il ne s'agit pas là de confiance, mais d'une irresponsabilité dangereuse.

Nos ancêtres avaient un jugement bien plus réaliste. Ils reconnaissaient la force de l'instinct sexuel et ne supposaient pas naïvement, que les jeunes avaient le pouvoir ou la volonté d'exercer sur eux-mêmes un plein contrôle. Un jeune homme et une jeune fille n'étaient autorisés à se rencontrer, que dans des conditions strictement déterminées — éventuellement en présence d'une personne servant de chaperon. Il ne leur était pas permis de rester longtemps seuls. Bref, on ne leur demandait pas l'impossible. Ils étaient entourés d'un ensemble de règles et de restrictions, destinées à les protéger de ces instincts difficilement contrôlables.

Aux Etats-Unis, la nécessité d'établir des règles judicieuses pour les jeunes n'est plus seulement le problème des classes supérieures, des lycées et collèges, mais aussi celui des écoles primaires. Les parents de la ville de Charlotte (Caroline du Nord) s'alarmèrent devant le comportement de leurs enfants. Des fillettes de onze ans se mettaient du rouge à lèvres pour aller à l'école. Les élèves de treize ans avaient des rendez-vous amoureux. Des filles de cet âge allaient se promener en voiture, seules avec des garçons. Une année, au lycée central de Charlotte, on comptait 35 élèves mariés. Parmi eux, une fille de dix-sept ans divorcée, mère d'un enfant. Elle expliqua :

"J'étais lasse de la danse, des promenades amoureuses à pied ou en voiture. J'ai pensé que le mariage était la seule expérience qu'il me restait à faire."

On soir, une fillette attendait le garçon qui devait la conduire à son premier bal. Son père la regarda par-dessus son journal : robe longue, maquillage, elle avait l'air calme et sereine. Lorsqu'il se leva pour quitter la pièce, elle courut vers lui, le saisit par le bras et s'écria : "Papa ne me laisse pas !" — Soudain le père comprit que, sous une apparence trompeuse, cette demoiselle sophistiquée n'était qu'une enfant de onze ans qui avait bien peur.

Cet incident fut à Charlotte, le point de départ de l'Association des Parents d'Elèves, laquelle institua des règlements relatifs aux petites fêtes, rencontres entre garçons et filles, activités sociales et promenades en voiture. Les adolescents n'étaient plus livrés à eux-mêmes, mais placés dans un cadre favorable à leur épanouissement harmonieux, dans une atmosphère détendue.

Une jeune fille de quatorze ans s'exprima ainsi :

"Depuis que mes parents font partie de l'Association, ils me disent ce que je dois faire et ce que je ne dois pas faire. Franchement, c'est un gros fardeau en moins sur mes épaules. Du reste, c'est bien pour cela qu'on a des parents !"

Des règles et des restrictions judicieuses établies par la communauté adulte, sont un moyen de protection nécessaire pour les jeunes. Si toutefois la communauté ne les a pas instaurées, il incombe aux parents chrétiens de le faire, au moins pour leurs propres enfants — même si ces derniers sont alors soumis à d'autres normes que celles de la société environnante. Ces années de l'adolescence sont trop importantes, trop lourdes de conséquences, pour que leur orientation soit abandonnée à la fantaisie des jeunes.

L'exemple

Soyez vous-mêmes, de tout votre cœur, ce que vous aimeriez voir l'autre devenir. Si ce que vous exigez de vos enfants est en contradiction avec ce que vous êtes vous-mêmes, dans le secret, ne vous attendez pas à ce que votre tâche d'éducateurs soit un succès ou une bénédiction. Comptez plutôt qu'elle tourne à votre confusion.

L'apôtre Paul a pu dire : "Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Christ" (1 Corinthiens 11:11). Les parents doivent se conduire de telle manière, qu'ils puissent demander à leurs enfants de les imiter. De nombreux parents désirent leur donner une religion, alors qu'eux-mêmes n'en pratiquent aucune. Ils ressemblent aux politiciens qui considèrent la religion comme

excellente pour le peuple, mais, pour leur part, se réclament d'une autre loi. De tels parents sont autant à plaindre que leurs enfants, Il n'y a plus rien à espérer. Par leur attitude, ils ont sapé leur mission.

Quand nous étions jeunes, notre père dirigeait un camp d'été pour enfants socialement défavorisés. Mon frère, ma sœur et moi participions à toutes les activités du camp. Ce mot "camp" nous était familier et suscitait en nous des images de baignades, de parties de pêche, de canotage, de chasse au trésor, et d'une foule d'autres activités qui font la joie des enfants. A la maison, quand approchait l'été, on ne parlait que du camp — les poissons que nous allions pêcher, les histoires de fantômes que nous raconterait l'un des conseillers, Dag Petersen, et les anciens amis que nous retrouverions. Il était bien difficile de patienter jusqu'au début du camp.

Toutefois, mes parents avaient un problème avec moi. Le langage de certains participants n'était pas celui qu'on apprend dans les cours d'enseignement religieux. J'entendis des mots que je n'avais jamais entendus auparavant. Je n'en connaissais même pas la signification, mais je sentais bien qu'ils n'étaient pas des plus convenables ! Comme une éponge j'absorbais tous ces propos vulgaires, à tel point que durant les trois semaines suivant notre retour, mes parents devaient m'isoler pour assainir mon vocabulaire.

Je me souviens encore d'une certaine remarque de mon père. Il devait se rendre à un entraînement de football, dont il était lui-même responsable. Avant de monter en voiture, il se tourna vers moi et me dit :

"Tu sais que je ne jure pas, et je ne veux pas davantage que tu jures." Pas de sermon. Pas de menaces uniquement la force de l'exemple. Bien que je n'aie pas toujours, dans mes années d'adolescence, suivi cet exemple autant que j'aurais dû, néanmoins les paroles prononcées par mon père ce jour-là, sont restées gravées dans ma mémoire. Il avait lui-même appris à discipliner son langage et, pour moi, son exemple était éloquent.

Le Bureau de recherches et de statistiques de la Jeunesse Luthérienne — chercha à découvrir les facteurs déterminant l'engagement ou le non-engagement des jeunes Luthériens dans l'Eglise, après leur confirmation. Les résultats de l'enquête n'avaient rien de surprenant. Ceux qui continuaient de prendre part aux activités paroissiales, n'étaient pas nécessairement ceux qui s'étaient montrés les plus brillants ou les plus prometteurs, lors des cours d'instruction religieuse préparant la confirmation. Mais l'engagement des jeunes était en corrélation très étroite avec celui de leur parent. En d'autres termes, la force de l'exemple chez les parents est l'élément le plus important dans la formation de l'enfant.

"Laissez Dieu vous former, et vous pourrez former les autres." Il s'agit là d'un principe fondamental et si nous ne l'appliquons, tous nos efforts en matière d'éducation resteront vains. Or, nombre de parents, tout en négligeant ce principe, pensent que leur méthode d'éducation sera efficace. Espoir autant insensé que téméraire.

Il est, en effet, insensé de vouloir inculquer une bonne morale à nos enfants sans nous soumettre nous-mêmes aux lois de cette morale. Dès que les enfants perçoivent un désaccord entre notre enseignement et notre conduite, ils deviennent insensibles à nos règles, préceptes et recommandations multiples. Que les parents qui transgressent les commandements de Dieu, ne s'imaginent pas qu'ils pourront facilement le cacher à leurs enfants. Ces derniers observent ce qui se passe dans la coulisse. Même si leur faculté de réflexion n'est pas encore très développée, ils sentent très vite que quelque chose ne va pas.

Cet espoir n'est pas seulement insensé, il est également téméraire. Supposons que nous arrivions à cacher notre duplicité à nos enfants — et momentanément nous y réussissons peut-être — sachons bien que nous ne pourrions pas tromper Dieu, fût-ce un seul instant. Nous prétendons faire de nos enfants des chefs-d'œuvre de moralité, sans être nous-mêmes en harmonie avec l'Auteur de toute morale. Nous agissons comme si la source de bénédiction se trouvait en nous, plutôt qu'en Dieu. Nous nous comportons comme si nous étions capables de nous passer de Lui, qui seul peut toucher le cœur du pécheur, comme si nous détenions les lois selon lesquelles Il régit le monde moral. Si nous cherchions à détruire le fruit de nos efforts, nous ne pourrions trouver de meilleure formule.

On veut avoir des enfants obéissants, mais on refuse soi-même d'obéir à Dieu. Ernest le Pieux, duc de Gotha, avait coutume de dire : "Que le prince obéisse à Dieu, s'il désire que ses sujets lui obéissent." De même que certains chefs d'état exigent de leurs sujets fidélité et obéissance sans être, pour leur part, fidèles et obéissants au Roi des rois ; ainsi de nombreux parents ont de semblables prétentions vis-à-vis de leurs enfants. Une telle façon de gouverner sape les fondements de l'obéissance, produit du relâchement et prépare inévitablement à la révolution. Parallèlement, une telle façon d'élever les enfants jette les bases d'un désordre continu et croissant.

A Houston, dans le Texas, les services de police ont dressé la liste de douze règles à observer, pour avoir des enfants délinquants. Ce document ironique, nous rappelle l'importance de l'exemple donné par les parents :

1. Dès son plus jeune âge, accordez à l'enfant tout ce qu'il désire. En grandissant, il s'imaginera que c'est à la société de le nourrir.
2. Quand il use de propos vulgaires, riez. Il se croira très malin et cela l'encouragera à enrichir son vocabulaire de grossièretés, toujours plus choquantes qui, par la suite, vous feront dresser les cheveux sur la tête.
3. Ne lui donnez jamais d'éducation religieuse. Attendez qu'il soit majeur. Alors, il sera en mesure de décider pour lui-même.
4. Evitez d'utiliser le mot "mal" ou "faux" dont l'emploi favoriserait éventuellement, chez l'enfant, un complexe de culpabilité et tourmenterait, plus tard, sa conscience lorsqu'il sera arrêté pour vol de voiture.
5. Ramassez tout ce qu'il laisse traîner : livres, chaussures, vêtements. Faites tout à sa place pour qu'il s'habitue à ne compter que sur les autres.
6. Ne l'empêchez pas de lire tout ce qui lui tombe sous la main. Veillez à ce que l'argenterie et les verres soient soigneusement nettoyés, mais laissez l'esprit de l'enfant se nourrir d'obscénités.
7. Disputez-vous fréquemment en présence de vos enfants. Ainsi, ils ne recevront pas un trop grand choc plus tard quand le foyer sera détruit. (L'attitude du père et de la mère, l'un envers l'autre, doit être gouvernée par un principe fondamental : l'obéissance à Dieu. Peut-on espérer que des enfants se conduisent bien, quand le foyer auquel ils appartiennent est près de se briser ? Le développement satisfaisant des enfants n'est pas un processus indépendant du milieu dans lequel ils vivent. Ils font partie d'un organisme moral.)
8. Donnez à l'enfant tout l'argent de poche qu'il désire. Ne lui permettez jamais de travailler pour l'obtenir. Pourquoi aurait-il la vie aussi difficile que celle que vous avez eue ?
9. Accordez-lui tout ce dont il a envie, tant dans le domaine de la nourriture que celui de la boisson. Procurez-lui tout le confort qu'il réclame. Assurez-vous que tous ses désirs sensuels sont satisfaits. Un refus pourrait susciter en lui un sentiment regrettable de frustration.
10. Donnez-lui raison contre les voisins, les professeurs, la police. Tous lui sont hostiles.
11. Lorsqu'il lui arrive de graves ennuis, tranquillisez votre conscience en vous disant : "Je n'ai jamais pu rien faire de cet enfant !"
12. Préparez-vous à une vie de chagrin. Vous l'avez bien gagnée.

Nous ne pouvons éviter de reconnaître nos fautes dans celles de nos enfants. Les tristes expériences que nous faisons, à cet égard, devraient nous humilier. Dieu fait souvent apparaître à nos yeux par le moyen de nos enfants, notre défaut le plus secret, que lui seul connaît. Il nous adresse ainsi une réprimande que personne ne comprend, excepté nous-mêmes, et qui parle d'autant plus à notre conscience. L'Ecriture nous montre, qu'il existe un rapport entre les actions secrètes des parents d'une part, la conduite et l'avenir des enfants d'autre part. On le constate dans l'histoire de David. Il avait ravagé la famille d'Urie, et ce fut bientôt la confusion dans sa propre famille, jusque-là bénie de Dieu. Par son double péché d'adultère et de meurtre, il avait détruit l'honneur et la vie. Plusieurs de ses fils commirent des péchés du même ordre, les uns contre les autres et contre lui. Il avait agi en secret. Sa rétribution lui fut donnée au grand jour.

De telles expériences nous font considérer avec gravité ces paroles de l'Ecriture : "Dieu punit l'iniquité des pères sur les enfants" (Deutéronome 5:9). Un père peut trembler devant de telles manifestations de la justice divine. Dieu en a décidé ainsi. Telle est sa loi pour le monde présent ; les enfants sont chargés des iniquités de leur père, de même que tout individu est chargé de l'iniquité du groupe social

ou de la nation à laquelle il appartient. Dans le siècle à venir, quand sera établi le Royaume de Dieu, une nouvelle loi entrera en vigueur : chacun recevra selon ses œuvres et nul ne souffrira pour les fautes d'autrui.

Christ parle d'un homme qui a bâti sa maison sur le sable (Matthieu 7:24-27). Elle fut construite rapidement, aisément. Mais quand sont venus la pluie et le vent, cette maison s'est effondrée et sa ruine a été grande. Il en est ainsi de celui qui entend les paroles, les commandements de Christ, et ne les met pas en pratique ; ou encore, de celui qui les enseigne à d'autres sans s'y attacher lui-même. Ne vous laissez pas duper par un succès apparent. Pour ceux qui tentent d'exiger des autres l'obéissance aux commandements de Dieu, sans la pratiquer eux-mêmes, viendra un jour fixé par Dieu où ils devront lui rendre compte de leur attitude. Le temps est proche, où Dieu révélera sur quel fondement nous avons bâti.

L'exemple des parents joue un rôle déterminant dans l'acceptation de leur autorité par les enfants. La valeur de l'exemple constitue l'essence même de l'autorité. Un chef doit réaliser en lui-même l'idéal de sa communauté. Il doit être l'incarnation des principes par lesquels il l'administre — qu'il s'agisse d'une nation, d'un corps d'armée, d'une église ou d'une famille.

C'est parce que le défunt président Dwight Eisenhower a rempli ce rôle d'exemple, que les Américains lui sont restés si profondément attachés. Il était pour eux, le symbole de cette dignité qui pousse sur le sol de la vertu nationale. Ses ennemis l'ont accusé d'avoir commis bien des erreurs dans sa carrière politique, mais ils n'ont pu ébranler la sincère conviction des Américains : Eisenhower était un homme de bien, et ils pouvaient compter sur lui. Ils acceptaient son autorité parce qu'il était, selon eux, la représentation vivante de ce que l'Amérique était ou devrait être. Ainsi, les parents doivent être la personnification de leur enseignement, s'ils désirent que leur autorité soit respectée. Or, notre autorité n'est pas établie par nous-mêmes, mais par celui de qui nous dépendons. L'autorité des parents est instituée par Dieu, qui a créé la famille et devant qui le chef de famille est responsable. Dieu n'exige pas moins des parents, que les parents, de sa part, n'exigent de leurs enfants.

Discipliner

Dieu vous rend responsables de la façon dont vous disciplinez vos enfants. C'est là une vérité qu'il faut bien comprendre. Si vous les disciplinez et les élevez selon sa Parole, vous jouirez de son approbation et de sa bénédiction. Autrement, vous vous exposerez à sa colère.

Dieu a puni la maison d'Eli, le sacrificateur, parce qu'il n'avait pas réprimé ses fils : "Je lui annonce que je condamne sa maison pour toujours à cause de sa faute : il savait que ses fils insultaient Dieu et il ne les a pas réprimés. Voilà pourquoi je le jure à la maison d'Eli : rien n'expiera jamais le crime de la maison d'Eli, ni sacrifice, ni offrande" (1 Samuel 3:13-14).

Il incombe donc au père d'instruire et de discipliner les enfants, de leur faire exécuter ses ordres et ceux de la mère. Dans ce domaine également, la femme est l'aide de l'homme. Elle dispose de l'autorité de son mari pour corriger les enfants, par exemple lorsqu'il est absent.

Les parents et les enfants devraient bien comprendre que l'obéissance de l'enfant n'est pas seulement souhaitable. Elle n'est nullement facultative : elle est obligatoire. Dieu veut que les parents l'exigent de leurs enfants.

L'apôtre Paul écrit aux Romains : "Ainsi vous mêmes, regardez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ" (Romains 6:11). Attachons-nous à cette vérité : elle est valable pour nous-mêmes et pour nos enfants. Nous bâtissons sur le bon fondement quand, avec révérence et avec foi, nous considérons déjà nos enfants comme des "enfants de Dieu".

Nous qui sommes adultes et convertis devons nous soumettre à la discipline du Seigneur. Quel est donc le but de cette discipline ? D'où procède le péché qui la rend nécessaire ? La discipline chrétienne a pour objet de maintenir le vieil homme dans un état de mort. C'est par un acte de Dieu qu'il a été crucifié, mais si nous ne demeurons dans la foi, nous pouvons le ramener à la vie. Il est possible de laisser à nouveau le péché dominer sur nous, et son pouvoir alors sera plus grand, plus

oppressant qu'auparavant. Nous ne devrions pas ranimer et faire sortir de la tombe ce vieil homme, que Christ a vaincu au prix d'amères souffrances. Certes, nous sommes devenus de nouvelles créatures, mais nous restons des instruments faillibles. D'où la nécessité d'être vigilants et disciplinés. Il nous faut apprendre à triompher du vieil homme et à demeurer dans cette victoire : tel est le but de la discipline personnelle que nous nous imposons ; tel est le but de la discipline que Dieu nous impose ; tel doit être le but de celle que nous imposons à d'autres. Nos enfants ont autant besoin d'être disciplinés par nous, que nous par Dieu.

Ainsi, les arguments de ceux qui excluent de leur méthode d'éducation toute punition, ne méritent pas d'être retenus. Discipline et punition sont deux concepts étroitement liés. En fait, toute mesure de discipline est aussi une punition, bien que toute punition ne soit pas nécessairement une forme de discipline.

Les deux termes parlent de justice et de rémunération, mais avec une différence : la discipline nous rappelle avant tout le désir du père de sauver, purifier et guérir — alors que la punition n'est pas toujours inspirée par le même motif. Elle peut être un acte de simple justice.

La discipline, soutien de l'enseignement

Il faut commencer à discipliner l'enfant dès le berceau. Le bébé sent très bien s'il peut ou non exercer une influence sur ses parents — et s'il le peut, il le fera. A-t-il plus ou moins conscience qu'en pleurant, en retenant sa respiration ou en refusant sa nourriture, il devient le centre d'intérêt de la famille, alors il ne manquera pas d'agir de la sorte.

N'ayez pas peur d'imposer votre volonté. L'enfant doit comprendre que ses parents sont plus forts et plus sages que lui. Quand les circonstances l'exigent, prenez position et dites : "Non, tu ne peux pas sortir !" ou bien : "Non, tu n'auras pas cela !" Votre enfant protestera sans doute amèrement. Pourtant, au fond de son cœur, il sera heureux de constater que vous l'aimez assez pour affronter sa colère, et que vous avez le bon sens et la force de le protéger contre sa sottise et son inexpérience.

L'enfant pour lequel on fait tout, qui reçoit tout et duquel on ne demande rien, est un enfant défavorisé. Un médecin écrivait dans le National Observer que traiter un enfant de cette manière, c'est comme lui donner une alimentation dépourvue des vitamines et des sels minéraux essentiels ; il manifestera sous peu des signes de malnutrition. "Un foyer sans interdictions, sans exigences, sans règles, sans obligation pour l'enfant d'être poli ou d'obéir — est un foyer qui nécessiterait la visite d'un conseiller familial." Le praticien ajouta : "Ce foyer est un lieu malsain, un terrain propice à l'éclosion de bien des difficultés. Et elles ne manqueront pas de surgir ! Pour se développer au mieux, la personnalité d'un enfant requiert une structure adéquate, d'abord extérieure à lui-même. Il doit donc, en premier lieu, être contrôlé par ses parents. Si ce contrôle extérieur est satisfaisant, l'enfant en assimilera les principes et les fera siens. Ainsi sera constituée en lui une structure intérieure, lui permettant de se développer pleinement et harmonieusement. "

Les parents, qui essaient de plaire à leur enfant en lui cédant tout et en n'exigeant rien de lui, finissent par ne plaire à personne, pas même à l'enfant. En fin de compte, quand viendront les difficultés, il blâmera ses parents pour leur mollesse.

Le lieutenant Robert L. Vernon, chef du département "Jeunesse" de la police, à Los Angeles, dit par expérience que les enfants éprouvent au fond d'eux-mêmes le besoin d'être soumis à une discipline, même si parfois ils n'en sont pas conscients. A son avis, ni les parents, ni la justice ne rendent service aux jeunes en étant trop indulgents. Il raconte avoir interrogé un jeune homme, arrêté pour la troisième fois et, en cette occasion, pour un vol important. Le garçon était tout désorienté de n'avoir pas encore été puni. Le lieutenant Vernon en conclut que les jeunes essaient de savoir jusqu'où ils peuvent aller...

Les menaces continuelles et les exclamations violentes non suivies par des actes (et c'est le fait de bien des mères) — sont inutiles. Elles créent, chez l'enfant, de l'indifférence et diminuent le respect qu'il a pour sa mère. Celle-ci se prépare alors une foule de difficultés et d'ennuis qu'elle aurait pu

s'éviter. Son cœur maternel répugne à punir sévèrement et elle ne met pas ses menaces à exécution. Mais, bien souvent, il n'est pas nécessaire d'infliger un châtement sévère.

Une petite punition administrée sans faiblir et répétée si la faute se renouvelle, est beaucoup plus salutaire à l'enfant que n'importe quelle menace.

Quand il est nécessaire d'exercer la discipline, il faut agir promptement : "Parce que la sentence contre l'œuvre mauvaise ne s'exécute pas promptement, le cœur des fils d'Adam s'enhardit à faire le mal" (Ecclésiaste 8:10).

Une erreur fondamentale

"La nature humaine est fondamentalement bonne" — une idée qui, depuis la Révolution française, s'est largement répandue. Le "mal", qui se manifeste de temps à autre, résulte donc d'un manque d'éducation, de compréhension ou peut-être de données psychologiques suscitées, chez l'individu, par l'hérédité et le milieu. Le remède préconisé est l'éducation et, dans certains cas, une adaptation du milieu économique, social, politique et psychologique. Lorsque le sujet est en mesure de "comprendre" et que toutes les interdictions artificielles sont levées, la bonté intrinsèque de sa nature s'épanouit librement.

Deux guerres mondiales, suivies d'autres conflits et de guerres froides, ont quelque peu atténué cette conception optimiste et naïve de la nature humaine. Cependant, beaucoup de nos présuppositions et jugements inconscients en découlent encore. Cette idée erronée (la nature humaine est fondamentalement bonne) a pénétré tous les domaines de notre culture, particulièrement celui de l'éducation des enfants. De plus, elle est à la base de la plupart des difficultés qui surgissent dans les rapports parents-enfants. Les parents considèrent leurs enfants comme naturellement bons. Au moment où ces derniers laissent transparaître quelque "mauvaise" réaction, les parents en cherchent fébrilement la cause :

— Qu'est-ce qui gêne et trouble mon petit ange pour qu'il fasse une chose pareille ?

On essaie de le raisonner. Bien sûr, c'est qu'il ne comprend pas. Une fois qu'il aura compris, sa bonté et son intelligence naturelles prendront le dessus.

— Mon chéri, ne te cogne pas la tête contre le plancher quand je t'enlève le fer. Maman en a besoin pour repasser tes habits. Tu sais, il est parfois chaud, et mon petit chéri pourrait se brûler !

Le petit chéri crie de plus belle et continue de se cogner la tête dans une crise de colère. On dirait que c'est quand même plus sérieux, qu'un simple manque de compréhension. Le fer à repasser est probablement, pour cet enfant un symbole de sécurité et doit engendrer en lui un sentiment de bien-être. Pourquoi ne pas en acheter un autre qui soit vraiment à lui ? Et voilà le problème résolu ! Le petit chéri est content de son fer. Il tire allègrement sur le cordon et "respire la bonté".

Mais voilà que maman doit se rendre au magasin et laisser ce chéri à la maison avec sa grande sœur. Il se jette sur le parquet du salon et recommence à se cogner la tête.

— Ne fais pas cela, mon trésor ! Tu sais bien que maman rentrera dans quelques minutes. Viens, on va ouvrir la télévision et tu regarderas de belles images. (En cas d'urgence, il faut bien utiliser la technique des distractions, puisque l'on n'a pas le temps de rechercher ce qui fait obstacle à la bonté naturelle de l'enfant, et l'empêche de s'exprimer.)

Il est évident que ce chéri a un profond sentiment d'insatisfaction. Sans nul doute, maman et papa le privent de quelque chose d'essentiel (s'ils savaient seulement de quoi !). Peut-être leur faudrait-il consulter un psychologue pour découvrir quelles erreurs ils ont commises. En attendant, ils doivent s'efforcer de tranquilliser l'enfant et de lui faire sentir combien ils l'aiment. Si la situation ne s'améliore pas, ce trésor aura probablement besoin d'un traitement psychiatrique.

Cependant, rien ne s'arrange. L'enfant est de plus en plus sujet à des accès de colère. Maman et papa cherchent désespérément un moyen de le calmer. Ils sont persuadés qu'à un moment ou l'autre, il sera victime d'une commotion.

Un jour, ce cher petit ne se jette plus seulement sur le parquet, mais il saisit la coupe de bowling gagnée par son père et l'envoie à l'autre bout de la pièce. L'anse droite est cassée ! Alors, papa se

fâche. Sous le coup de la colère, il attrape le petit chéri et lui administre une fessée magistrale. Complexes ou non, c'est plus que papa n'en pouvait supporter.

Il est certain que cette conduite irrationnelle, cet accès de rage incontrôlable cause un préjudice considérable au processus scientifique d'éducation alors en cours. Cet incident aura un effet si regrettable sur le psychisme de l'enfant, qu'il faudra peut-être des années avant que sa bonté naturelle puisse s'exprimer à nouveau.

En fait, le petit chéri entre dans une véritable éclipse psychologique. Deux semaines s'écoulent, avant que son pauvre petit "moi" meurtri ne rassemble assez de force pour piquer une nouvelle colère ! Bien que l'illustration ci-dessus soit quelque peu forcée, néanmoins cette conception de l'éducation est largement répandue. En d'autres termes, la plupart des parents acceptent l'idée que la nature humaine est fondamentalement bonne. Leur système d'éducation suit donc les lignes indiquées précédemment : l'accent est mis sur le rôle de la raison, et le milieu est adapté à l'enfant.

Ce procédé a été expérimenté pendant environ deux générations — et les résultats ne sont pas satisfaisants.

Partout, on s'inquiète du manque de discipline dans la famille et dans la société en général. Toutefois, il est étonnant de constater, combien nos contemporains s'attachent obstinément à l'idée que l'homme est naturellement bon.

La Bible aborde le sujet de l'éducation des enfants sous un angle foncièrement différent. Elle ne regarde pas l'enfant comme un être naturellement bon :

"Voici, je suis né dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché" (Psaume 51:7). Elle ne suppose pas qu'il cherche essentiellement à faire ce qui est bien, ce qui est juste. Elle a de la nature de l'enfant et de la discipline, une tout autre conception : "La folie est attachée au cœur de l'enfant ; la verge de la correction l'éloignera de lui" (Proverbes 22:15).

La méthode de discipline que propose l'Écriture est simple et sans équivoque : la correction. Avant de rejeter cette méthode comme un procédé dépassé, barbare, dénué d'intelligence et d'amour, incompatible avec la psychologie moderne — examinons ce que nous dit la Bible à ce sujet.

La correction : une expression d'amour

"Celui qui ménage la baguette hait son fils, mais celui qui l'aime cherche à le corriger" (Proverbes 13:24). C'est par sentimentalisme et non par amour, que nous refusons de corriger nos enfants. Un enseignement, qui n'est pas soutenu par une discipline biblique, ne montre nullement à l'enfant que nous l'aimons et le comprenons, mais l'incite plutôt à penser que nous nous désintéressons de lui.

Un jour, dans notre église, un psychiatre parla d'une petite fille de sept ans qu'il avait soignée. Au cours du traitement, l'enfant fit une remarque si lucide qu'il en fut étonné : "Ma mère, dit-elle, ne m'aime pas puisqu'elle ne me donne jamais la fessée."

La Bible utilise des expressions très sévères pour montrer la nécessité de la correction. Que signifient donc cette mollesse et ce relâchement, qui réclament une éducation d'où le châtement est exclu ? Cette attitude ne s'explique que par un état de rébellion intérieure contre la discipline et contre la loi : on ne croit ni au jugement ni au Juge éternel ; on ne prêche pas la colère de Dieu ; on refuse au gouvernement le pouvoir de sévir ; on dépouille toute répression judiciaire de sa rigueur et, en conséquence, on dénie au père le droit d'être sévère et de punir.

Certains prétendent, que les punitions corporelles n'ont aucun effet moral et n'agissent que sur les sensations. Ils affirment qu'elles poussent l'enfant à éviter le mal uniquement par crainte d'être battu. Sa conduite est alors motivée par des facteurs physiques et non par des mobiles élevés — un résultat contraire à toute moralité et au but que se propose notre éducation.

Cette objection n'est valable que pour des punitions démesurées — quand il ne s'agit, pourrait-on dire, que de l'enfant et du bâton, abstraction faite de tout autre facteur. On semble oublier ici la personne qui punit, et le lien qui existe entre elle et celui qu'elle punit. Quand la punition est équitable, elle n'agit pas seulement sur le corps. Par la crainte et la douleur passagère qu'elle suscite, elle fait prendre conscience à l'enfant de l'existence d'une puissance morale au-dessus de lui, d'un juste Juge, d'une loi qui ne peut être violée. Et loin de détruire le lien qui attache l'enfant à son père, cela ne fait que le resserrer. Il suffit de remarquer l'amour qui unit tant d'enfants à leur père, pourtant sévère, pour en avoir la confirmation. La sévérité du père ne porte pas l'enfant à agir dans le seul but d'éviter un désagrément d'ordre physique. De toute manière, quand la sensation désagréable de la correction a disparue, il reste dans le cœur de l'enfant une impression profonde, qui l'aidera à surmonter la prochaine tentation.

La correction comporte un double aspect : l'amour et la crainte. Ces deux facteurs se manifestent également dans nos rapports avec notre Père céleste. Une forme d'humanisme sentimental a pénétré dans notre culture, de sorte que pour certains, il est difficile d'accepter l'idée de craindre Dieu. Nous pensons que l'amour et la crainte ne peuvent coexister. Mais, la Bible nous les présente comme des vertus jumelles, inséparables.

La grande confession de foi, qui a soutenu jusqu'à maintenant le peuple d'Israël, comporte ces deux commandements : aimer et craindre Dieu : "Ecoute, Israël ! Le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force... Tu craindras le Seigneur ton Dieu, tu le serviras, et tu jureras par son nom" (Deutéronome 6:4, 5:3).

Un pharisien, pour réprover — entendons pour le confondre — posa une question à Jésus : "Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ?" Jésus lui répondit par un extrait de ce passage du Deutéronome : "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée" (Matthieu 22:36-37). C'était la réponse "correcte", celle qui convenait à la théologie du pharisien. Mais le contexte nous montre clairement, que Jésus ne s'en est pas tenu au commandement formel d'aimer Dieu. Dans tout le chapitre suivant, il a prononcé à l'endroit des pharisiens les sept mémorables "Malheur à vous !". Il n'était pas dans la nature du Seigneur de s'emporter, de se répandre en invectives, pour donner libre cours à son indignation. Les condamnations cinglantes, qu'il prononça contre les pharisiens, visaient à leur inspirer une véritable crainte de Dieu. Dépourvus de cette crainte, leur amour pour Dieu était devenu froid, formel, obstiné, inflexible.

Le Nouveau Testament fait état de cette intime relation entre l'amour et la crainte. Il nous exhorte sans cesse non seulement à aimer Dieu, mais encore à le craindre. "Hommes d'Israël, et vous qui craignez Dieu... " (Actes 13:16). "Corneille... était pieux et craignait Dieu..." (Actes 10:1-2). "Serveurs, obéissez en toutes choses à vos maîtres d'ici-bas... avec simplicité de cœur, dans la crainte du Seigneur" (Colossiens 3.22).

Certains interprètes des Ecritures essaient d'atténuer de tels passages, en disant que le mot traduit par "craindre" signifie en réalité "respecter profondément" ou "vénérer". Or, il convient de remarquer que ce même mot est également employé dans les versets suivants : "Arrivé à Jérusalem, Saul essayait de se joindre aux disciples ; mais tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fût vraiment disciple" (Actes 9:26), "Les licteurs rapportèrent ces paroles aux préteurs, qui furent effrayés en apprenant qu'ils étaient citoyens romains" (Actes 16:38). "Un ange de Dieu... m'est apparu cette nuit, et m'a dit : Paul, ne crains point." (Actes 27:23- 24).

Le mot grec utilisé dans tous ces exemples est *phobéo*, d'où vient notre mot "phobie" — et ce n'est pas un terme particulièrement faible !

La discipline à laquelle Dieu notre Père, nous soumet vise à nous inspirer une crainte filiale. Est-ce là un échec de son amour, ou une façon de nous en priver ? D'aucune manière ! La crainte joue le rôle de catalyseur : elle déclenche une réaction d'amour. Plus on craint Dieu et mieux on l'aime. Si lui, le Père par excellence, discipline ses enfants afin de leur inspirer de la crainte, nous devrions alors agir de même avec nos enfants.

Les parents ont besoin d'être délivrés de tout faux complexe de culpabilité, quand ils ont à discipliner leurs enfants. Dieu lui-même vous demande de les corriger, lorsqu'ils se rebellent ou désobéissent. L'atmosphère de notre foyer a changé du jour au lendemain, dès que nous avons compris cette vérité. Je me suis aperçu que, jusqu'alors, j'avais corrigé mes enfants en vue de leur imposer ma volonté. De ce fait, la punition se montrait souvent inconsidérée, malveillante et elle était administrée en dernier ressort. Quand il m'apparut que je devais les corriger, non pour assouvir ma colère, mais pour obéir à la Parole de Dieu, j'adoptai une tout autre attitude. Le climat familial en fut transformé et les enfants le sentirent immédiatement. Les corrections n'étaient plus données sous l'effet de l'irritation, mais par soumission à Dieu. Elles se firent plus résolues, plus dures — et plus rares. (Dans un foyer où l'ordre divin est respecté, peu de corrections sont nécessaires. Le plus souvent, la parole d'autorité suffit.) Par suite de ce changement d'attitude, un amour tout nouveau nous unit les uns aux autres.

Certes, il arrive à tous les parents de s'irriter contre leurs enfants. Jean Kerr dit avec humour : "Nos enfants n'auront jamais à payer 25 dollars d'honoraires à un psychiatre, afin de savoir pourquoi nous les repoussons de temps en temps. Nous leur en donnons nous-mêmes l'explication : c'est qu'ils sont impossibles !" Tout cela est vrai, mais il est également vrai que tous les parents dignes de ce nom, aiment leurs enfants — ce qui, de loin, est le facteur le plus déterminant.

La Bible ne nous exhorte guère à aimer nos enfants. C'est une disposition tellement naturelle. Ils sont notre chair et notre sang — et "jamais personne n'a haï sa propre chair" (Ephésiens 5:29). Par contre, elle nous invite à maintes reprises à les discipliner. Les parents ne doivent pas s'abstenir de corriger l'enfant par crainte d'assouvir, en s'en prenant à lui, leur agressivité cachée. Des parents normaux ne haïssent pas un enfant obéissant. Ce qu'ils ne peuvent supporter, c'est un enfant insoumis, rebelle. La discipline que nous imposons à nos enfants est une preuve de notre amour. La discipline ne milite pas contre l'amour. Elle est un moyen par lequel il s'exprime.

La correction : première réaction, et non dernier recours

Beaucoup de parents commettent l'erreur de corriger leurs enfants en dernier recours. Après les avoir raisonnés, exhortés, cajolés, raillés, menacés — mais en vain, les parents furieux finissent, en désespoir de cause, par leur donner une correction. Mais, Dieu ne souhaite pas que la correction soit la dernière ressource des parents. Elle doit, au contraire, être leur première réaction contre la désobéissance de l'enfant. La correction est la méthode positive, efficace, instituée par Dieu pour délivrer l'enfant du joug de son propre entêtement : "La baguette et la réprimande donnent la sagesse ; mais l'enfant livré à lui-même fait honte à sa mère" (Proverbes 29:15).

Les parents doivent se souvenir qu'ils sont "des autorités" pour leurs enfants. Dieu l'a voulu ainsi. Vous n'avez pas à supplier votre enfant de vous obéir, ni à le menacer : "Fais cela ou tu auras une fessée !" Non, prononcez une parole d'autorité — une parole juste, réfléchie, que l'enfant comprend et peut exécuter, une parole que Dieu approuve et soutient. Vous devez exiger de votre enfant qu'il vous obéisse sur parole.

S'il refuse d'obéir, prenez-le à part, administrez lui une bonne correction, comme le recommandent les Ecritures — puis revenez avec lui et répétez l'ordre donné. Si vous l'éduquez ainsi dès son jeune âge, sans vous détourner de cette ligne de conduite, l'enfant saura bien vite qu'on ne badine pas avec l'autorité de ses parents. Un enfant discipliné de la sorte n'aura pas souvent besoin d'être puni. Ce sera un enfant heureux, paisible, obéissant — vivant sous la protection de l'autorité paternelle, selon l'ordre établi par Dieu.

Un jeune enfant apprend plus ou moins "sans douleur" à respecter cet ordre et cette autorité. La sensation désagréable d'une fessée dure seulement quelques instants. Et si cette leçon n'est pas assimilée à ce moment-là, elle devra l'être ensuite, par des moyens différents et combien plus douloureux. Tôt ou tard — quand il ne sera pas accepté au lycée à cause de mauvaises notes dues à sa paresse ; quand il perdra sa place pour avoir constamment défié l'autorité de son patron ; quand il ne pourra obtenir de promotion parce qu'il aura manqué d'application dans son travail — tôt ou tard, il lui faudra apprendre ce que ses parents, s'ils avaient assumé leur responsabilité, auraient dû lui inculquer avant l'âge de douze ans. Dans les douze premières années de sa vie, l'enfant peut acquérir, à l'aide de quelques fessées, ce qu'il lui faudrait autrement apprendre plus tard au prix de bien des souffrances.

Toutes les explications psychologiques du monde ne feront jamais prendre à l'enfant, une attitude joyeuse et positive devant une correction : "Il est vrai que toute correction semble d'abord un sujet de tristesse, et non de joie ; mais elle produit plus tard, chez ceux qui ont été ainsi exercés, un fruit de paix et de justice" (Hébreux 12:11). Les parents doivent porter leurs regards vers l'avenir, et ne plus chercher à gagner à tout prix l'approbation de leurs enfants. Ce que votre enfant pense de vous, dans la période qui précède ou suit immédiatement la correction, est relativement peu important. L'important, c'est ce qu'il pensera de vous vingt ans plus tard.

"J'ai eu la mère la plus mesquine du monde, écrit une femme mariée, qui élève maintenant ses propres enfants. Mes camarades avaient des confiseries au petit déjeuner ; moi, je devais manger du porridge, un œuf ou des toasts beurrés. Les autres enfants avaient toutes sortes de friandises à midi ; moi, un simple sandwich. Et vous pouvez croire qu'au souper, j'avais également un menu très différent du leur.

"Heureusement que je n'étais pas seule dans mes souffrances : ma sœur et mes deux frères étaient logés à la même enseigne.

"Ma mère voulait toujours savoir où nous étions, comme si elle nous soupçonnait de faire partie d'un gang ! Il fallait lui dire quels étaient nos amis et comment nous passions notre temps ensemble. Si nous devions nous absenter une heure, il fallait que ce soit une heure ou un peu moins, mais pas une minute de plus. J'ai presque honte de l'avouer, mais elle allait même jusqu'à nous battre quand nous en faisons à notre tête. Vous vous rendez compte : battre un enfant simplement parce qu'il a désobéi ! J'espère que vous comprenez à quel point elle était mesquine.

"Elle exigeait que nous portions des vêtements propres et prenions régulièrement notre bain. Les autres gardaient les mêmes vêtements je ne sais combien de jours. Je me demande vraiment pourquoi il nous a fallu une mère qui nous fasse tellement sentir, que nous n'étions pas comme les autres !

"Mais vous ne connaissez pas encore le pire ! Elle demandait que nous soyons au lit à neuf heures du soir et debout dès huit heures du matin. Nous n'avions pas le droit de dormir une fois ou l'autre jusqu'à midi comme nos camarades. Elle avait l'audace de violer la loi interdisant le travail des enfants et de nous mettre à la tâche, pendant que nos amis se reposaient. Nous étions obligés de laver la vaisselle, de faire notre lit, d'apprendre à cuisiner et de nous occuper à toutes sortes d'autres besognes cruelles. Je crois que la nuit, au lieu de dormir, elle méditait sur les tâches désagréables qu'elle pourrait bien nous infliger !

"Elle insistait pour que nous disions la vérité, toute la Vérité et rien que la vérité — même si cela devait nous coûter, et ce fut souvent le cas !

"Quand nous étions des adolescents, elle était devenue encore plus astucieuse et nous rendait la vie encore plus insupportable. Pas question de sortir en courant à l'appel d'un klaxon ! Elle nous mettait dans le plus grand embarras, en exigeant que nos amis viennent nous chercher à la porte. Si j'allais passer la nuit chez une camarade, imaginez qu'elle téléphonait pour s'assurer que je me trouvais bien à l'endroit indiqué ! Je n'ai jamais réussi à faire une fugue pour me rendre à Mexico. Encore aurait-il fallu que j'aie un ami avec qui m'enfuir ! J'ai oublié de mentionner que mes camarades avaient un petit ami à l'âge déjà avancé de douze ou treize ans. Ma mère était tellement vieux jeu, qu'elle a refusé que je m'attache à un garçon avant l'âge de quinze ou seize ans — quinze ans, oui, si nous nous retrouvions seulement à une fête scolaire. Cela arrivait environ deux fois par an !

"Avec le temps, la situation ne s'est pas améliorée. Il n'était pas question de faire la malade, de rester au lit et de manquer l'école — comme les autres. Eux, s'ils avaient mal aux dents, un ongle décollé ou une autre grave indisposition de ce genre, ils pouvaient rester à la maison. Par ailleurs, il fallait toujours que nous ayons la moyenne en classe. Les livrets scolaires portaient des annotations, noires pour un bon résultat, rouges pour un mauvais. Ceux de nos camarades étaient égayés par les deux couleurs. Ma mère qui n'était pas comme tout le monde ne voulait que de cet horrible noir sur les nôtres !

"Les années ont passé et nous sommes devenus, les uns et les autres, des sujets de honte. Nous avons tous obtenu notre bachot avec notre mère derrière le dos qui nous exhortait, nous punissait et exigeait que nous la respections, aucun parmi nous n'a eu le privilège de devenir un marginal.

"Dans l'accomplissement de son rôle, ma mère a totalement échoué. Sur quatre enfants, deux ont fait des études supérieures. Aucun n'a été appréhendé par la police, n'a divorcé ou battu son conjoint. Mes deux frères ont fait leur service militaire. Qui est à blâmer pour la condition terrible dans laquelle nous nous trouvons ? Vous l'avez deviné : c'est notre misérable mère ! Jugez de tout ce dont nous avons été privés. Nous n'avons jamais été autorisés à participer à une marche contestataire ou à une émeute. Mes frères n'ont jamais eu le droit de brûler leur feuille de recrutement. Mille autres choses, que faisaient nos amis, nous ont été refusées. Elle nous a forcés de devenir des adultes cultivés, honnêtes et craignant Dieu.

"Prenant cela comme exemple, j'essaie d'élever mes trois enfants de la même manière. Je me sens quelqu'un d'important, je suis remplie de fierté quand ils me reprochent d'être mesquine.

"C'est que, voyez-vous, je remercie Dieu de m'avoir donné la mère la plus mesquine du monde !"

La correction : un moyen efficace

David Wilkerson, l'auteur du livre bien connu *La Croix et le Poignard*, parle avec reconnaissance de la discipline sévère selon laquelle son père l'a élevé : "La correction n'est plus de mise aujourd'hui. On la considère comme nuisible au développement harmonieux de l'enfant. Lui administrer une fessée, c'est le 'maltraiter', le gronder, c'est le 'rudoyer' ; la discipline à l'ancienne mode est un 'accès de colère' des parents. Les miens lui donnaient un autre nom : 'la thérapie de la cave'. Autrefois, on pensait que la meilleure manière d'empêcher les enfants de devenir délinquants, était de chasser le diable de leur nature par des corrections.

"Nous étions cinq enfants dans la famille, et avions tous un profond respect pour le cuir à rasoir de papa. Il était suspendu à un gros clou fixé au mur de l'escalier menant à la cave à charbon. C'est dans cette cave que papa tenait toutes ses 'séances de conseil'. Il ne me donnait jamais de correction lorsqu'il était en colère. Il attendait un moment. Et, quand je croyais qu'il avait complètement oublié ma désobéissance, il me disait doucement : 'Viens, David, nous allons descendre et apprendre encore une leçon d'obéissance.' Il me calait contre ses genoux et avant qu'il ne m'ait frappé une seule fois, je me tortillais déjà comme un ver, hurlant comme si l'on m'écorchait et pleurant comme si j'allais mourir. Cependant, ni mes cris ni mes pleurs ne semblaient l'effrayer ou l'impressionner — et je recevais une bonne correction. Ensuite, il fallait que je me mette à genoux et que je demande à Dieu de pardonner mon entêtement. Une fois en ordre avec le ciel, je devais passer mes bras autour du cou de mon père et lui dire combien je l'aimais. Et voilà pourquoi ce petit garçon obstiné, sot, désobéissant, est devenu ministre de l'Evangile plutôt que chef de gang. Je crois qu'il est grand temps de revenir à cette bonne vieille thérapie."

De nombreux parents commettent l'erreur de ne pas donner quelques bonnes corrections à leurs enfants. Ils pensent à la recommandation de l'Écriture : "N'exaspérez pas vos enfants", et

s'abstiennent de les corriger efficacement. Mais par quoi l'enfant est-il exaspéré — sinon par une discipline fastidieuse, indécise, timide. Si la correction, que vous lui administrez, ne fait que le mettre en colère et provoquer chez lui de la révolte, vous n'avez pas exercé une discipline adéquate, scripturaire. La correction doit produire autre chose que de la colère. Elle doit éveiller chez lui une crainte filiale salutaire. Quand sa pensée sera pénétrée de cette crainte, que suscite l'autorité de son père et la discipline qu'il exerce, l'enfant n'aura plus de place pour la colère. Ceci nous rappelle la façon dont Dieu lui-même agit envers nous, ses enfants : "Il est terrible de tomber aux mains du Dieu vivant !" (Hébreux 10:30).

Pour que la discipline que vous exercez ressemble à celle de Christ, elle doit être juste et caractérisée par la fermeté et l'uniformité. Il ne convient pas de punir une même faute tantôt avec dureté, tantôt avec indulgence. La punition doit être proportionnée à la gravité de la faute sur le plan moral, et non mesurée à la valeur du dommage causé. Si un enfant casse involontairement un objet ou commet quelque autre maladresse, il nous suffira de lui faire une remontrance. Mais, s'il commet froidement un véritable péché — par exemple mensonge, ou cruauté envers les animaux — il mérite alors d'être puni avec sévérité.

Nous autres chrétiens, nous sommes soumis à la discipline de Christ. Même si cela nous cause quelques souffrances, chaque fois que la nécessité s'impose, il nous corrige sévèrement — son but étant de briser notre volonté irrégénérée. Toutefois, il nous corrige avec modération et ne nous afflige pas volontiers. Dès qu'il voit que nous nous humilions et reconnaissons nos fautes, il vient nous consoler. Il nous fait sentir sa grande bonté. Nous devons agir avec nos enfants comme Christ agit avec nous :

"Vous, parents, ne révoltez pas vos enfants, mais élevez-les en les corrigeant et en les instruisant selon le Seigneur" (Ephésiens 6:4). En d'autres termes, corrigez-les comme Christ vous corrige. Instruisez-les comme Christ vous instruit. Laissez-vous éduquer par lui. Apprenez la sévérité et la bonté, qui caractérisent la vraie discipline. Soyez les imitateurs de Christ. Livrez-vous à lui comme des instruments entre ses mains. Alors, par votre moyen, lui-même éduquera vos enfants.

Quand cela est nécessaire, punissez vos enfants avec sévérité ; ne le faites jamais avec passion ou amertume : "La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu" (Jacques 1:20). L'indignation de l'homme naturel, lors même qu'elle apparaît comme justifiée, ne produit pas l'effet moral escompté. La colère engendre la colère, l'amertume engendre l'amertume. Une punition perd toute sa valeur, quand elle n'est plus l'application d'une loi sainte et élevée, mais l'expression d'une humeur coupable. Que la colère disparaisse donc de votre cœur, et que la crainte de Dieu y règne. C'est alors seulement que vous pourrez être Son instrument, et que la punition que vous infligerez à votre enfant lui sera en bénédiction.

Le petit David a été difficile toute la journée, malgré les efforts de sa mère pour le calmer. Il se glissait entre ses jambes quand elle voulait reprendre son repassage.

— David, maintenant, tu dois jouer seul. Maman est occupée.

Quelques minutes plus tard, il est de nouveau entre ses jambes. La mère, cette fois-ci, accompagne ses paroles d'une claque sur le derrière. David détale. Après un court moment, il se faufile encore entre les jambes de sa mère, pleurnichant, bougonnant.

— David, maman a du travail. Retire-toi de là ! Deux claques.

Trois minutes s'écoulent. Puis, même tentative.

Même résultat.

Grand-papa qui était assis dans la pièce, surveillait la scène. Finalement, il dit :

— Sandra, une correction doit être un "événement". Tu te joues de cet enfant.

Sandra comprit. Cette fois, quand David revint entre ses jambes, elle le prit par la main, le conduisit dans la chambre — et "l'événement" se produisit. L'affaire fut close : plus de pleurnichements, plus de bougonnements, plus d'observations continues, plus de claques. — Une bonne fessée remplacera avantageusement des heures passées en vain à réprimander, crier, discuter, menacer. L'attitude ferme, des parents envers l'un des enfants, a généralement un effet salutaire sur les autres, parce qu'elle donne une note d'autorité dans le foyer. Estelle Carver parle d'une mère, dont les enfants

étaient en train de mettre la maison sens dessus dessous. Elle en fut si contrariée qu'elle versa par mégarde le jus d'orange dans la pâte à crêpes. Comme elle trouvait dommage de jeter cette bonne pâte, elle fit quand même les crêpes.

Au repas, sa grande fille commence de manger une crêpe, fait la grimace et s'exclame :

— Pouah ! Que c'est mauvais ! Elle a un goût d'oranges amères !

— Merci de ton appréciation, Marie Sue, riposte le père. Ta mère a essayé une nouvelle recette.

Le fils de douze ans goûte à une crêpe et recrache la bouchée :

— Oh ! Elles ont vraiment le goût d'oranges ! Je n'en mangerai pas !

Le père le regarde droit dans les yeux et lui dit : — Mon garçon, il y a des moments dans la vie où chacun doit décider s'il se conduira comme un homme ou comme un goujat. Vous avez été tellement insupportables avant le repas, que vous avez troublé votre mère, et elle a versé le jus d'orange dans la pâte à crêpes. Si cela ne te convient pas, suis-moi dans ta chambre et nous réglerons ce problème ensemble.

Assis à sa place, le petit garçon de cinq ans écoute attentivement tout cela. Il avale un gros morceau de crêpe et réussit à pousser un courageux "Mumm !" Apparemment joyeux.

Cet incident illustre un principe fondamental, qui devrait régir l'exercice de la discipline au foyer : la collaboration indispensable entre le père et la mère. Les enfants doivent s'apercevoir que leurs parents sont du même avis. Si ces derniers ont des divergences de vues, qu'ils se mettent d'accord en privé. A moins qu'il ne s'agisse d'une question grave, il est généralement préférable que l'un des conjoints se range dans le même sens que l'autre, plutôt que d'émettre une opinion différente en présence des enfants. Une telle attitude affermit l'autorité dans la famille. Par ailleurs, si les enfants sentent qu'ils peuvent dresser leurs parents l'un contre l'autre, ils ne manqueront pas de le faire.

Dans une famille où tous les enfants sont désobéissants, on est en droit de supposer que la mère a coutume de contredire le père, de mépriser son autorité ou de la saper derrière son dos. Elle doit alors en subir les conséquences : ses enfants lui désobéissent comme elle-même désobéit à son mari. En convoitant une autorité qui ne lui appartient pas, elle se prive de celle qui lui revient légitimement. Elle essaie, d'une manière déloyale, de faire prévaloir l'autorité usurpée à son mari, mais elle perd sa propre autorité lors même que celle-ci devrait prévaloir sans contradiction. Une mère n'affaiblit pas l'autorité du père sans saper la sienne, car l'autorité de la mère repose sur celle du père. Elle doit donc prendre comme règle fondamentale de ne pas contredire le père en présence des enfants.

Tout comme la femme doit respecter l'autorité de son mari, ainsi le mari doit respecter l'autorité de sa femme. Lui faut-il, sur un point important, passer outre les objections de la mère, qu'il le fasse avec délicatesse et douceur. Lorsque, jaloux de sa propre autorité, il s'adresse à elle brusquement, durement, il ne s'aliène pas seulement l'estime de sa femme ; les enfants eux-mêmes sentiront un fléchissement de l'emprise morale exercée sur eux. Si leur mère est accusée de stupidité ou d'entêtement en leur présence — et ainsi réduite au rang d'enfant ou de servante — alors, aux yeux des enfants, le caractère sacré des parents, sorte d'auréole entourant leurs deux têtes, disparaît immédiatement.

La responsabilité d'exercer la discipline, dans la famille, incombe en premier lieu au père. Quand il est à la maison, c'est donc à lui de s'en charger. Dans ce domaine aussi, la femme est sa collaboratrice et, en son absence ou pour des cas peu importants, elle corrige les enfants à la place de son mari — qui lui a, en quelque sorte, délégué son autorité. Il est bon que les enfants en prennent conscience, car il s'agit d'un principe fondamental dans l'établissement de l'ordre divin. Intuitivement et à juste titre, les enfants respectent et craignent davantage l'autorité de leur père que celle de leur mère. Le père qui abdique son autorité — ou la mère qui usurpe celle de son mari — porte dangereusement atteinte à l'ordre établi par Dieu.

La mère doit agir elle-même sur le champ, quand il s'agit de petites fautes. Il lui faut réserver au père les cas plus importants, et ne pas les lui cacher pour lui épargner la peine de sévir. Ce fardeau lui revient. Il a le devoir de le porter et ne saurait s'y soustraire. Qu'il soit sans crainte : ses enfants ne vont pas pour autant le détester ou le considérer comme un tyran. S'il remplit bien son rôle au milieu

de la famille, il ne fera pas que s'affliger des punitions administrées à ses enfants, mais il se réjouira aussi de leur bonne conduite.

Une correction sévère est-elle nécessaire, il faut la donner de façon à sauvegarder autant que possible l'amour-propre de l'enfant, donc pas en présence de ses frères et sœurs, et encore moins d'étrangers. Pour les autres enfants de la famille, il suffit qu'ils perçoivent, à distance, ce qui est en train de se passer. Assister à la punition pourrait éveiller, dans leur cœur, un plaisir malsain à surveiller la scène — comme l'éprouvent souvent les témoins d'un châtement public. Si l'enfant puni sent, tant soit peu, qu'on se moque de lui, il devient amer et est blessé dans son amour propre.

La correction : le mode de discipline établi par Dieu

Dieu confie aux parents la responsabilité de discipliner leurs enfants. Or, ils ne sauront jamais exactement comment s'y prendre, tant qu'ils n'accepteront pas la correction comme le mode de discipline que Dieu a établi, dans sa sagesse et dans son amour de Père. Parfois, ils se dérobent à leur responsabilité dans ce domaine, et n'exercent pas cette discipline, sous prétexte que ce serait à l'encontre de leurs sentiments et de leurs vœux. Qu'ils mettent alors l'Écriture sainte au-dessus de ce qu'ils ressentent et de ce qu'ils pensent — et qu'ils écoutent son conseil : "N'épargne pas la correction à l'enfant ; si tu le frappes de la verge, il ne mourra pas ! En le frappant de la verge, tu délivres son âme du séjour des morts" (Proverbes 23:13-14). D'après ce passage, les résultats de la plus haute importance — comprenant même le salut éternel de l'enfant — découlent de l'usage de la correction comme mode de discipline.

Souvenez-vous que nous devons un jour comparaître devant le tribunal de Christ (2 Corinthiens 5:10), et rendre compte de la façon dont nous aurons élevé nos enfants. Ne nous sera-t-il pas demandé alors : "Qu'as-tu fait des enfants que je t'ai confiés ? Les as-tu élevés selon ma Parole ?"

"Ne craignez pas de faire preuve d'autorité," conseille une mère. "À entendre certains parents décrire leurs rapports avec leurs enfants, on penserait que Dieu ne leur a donné sur eux aucun droit. De tels parents se contentent de raisonner leurs enfants, de les persuader, de les enjôler. Aucun commandement, aucune fermeté, ni détermination, ni autorité — et l'enfant le sent instinctivement, comme le sentirait un animal. Les hommes ont plus de sagesse pour dresser et élever leurs chevaux, que pour éduquer leurs enfants, et il s'ensuit que les premiers leur procurent généralement plus de satisfaction que les seconds."

Remplir le rôle de père ou de mère implique une terrible responsabilité. Aussi, pour nous aider à l'assumer au mieux, Dieu nous a-t-il donné des instructions précises qui sont comme "une arche", une sauvegarde. Seuls les imprudents quitteront cette "arche" pour suivre les prescriptions d'un monde malade, voire mourant. Et c'est bien là ce qu'ont fait deux générations de parents. Ils ont abandonné la sagesse pure, éprouvée de la Bible et confié la destinée de leurs enfants à un amalgame d'idées inventées toutes pièces. Bien des parents sont séduits, par le vernis des raisonnements captieux, qui exposent la soi-disant "façon moderne d'aborder le problème de l'éducation des enfants" (cette conception déjà répandue à l'époque biblique était appelée "la voie de l'insensé"). Les enfants, eux, n'en sont absolument pas dupes : ils en tirent avantage et peuvent ainsi embobeler leurs parents abusés.

"Aujourd'hui, les choses ont changé," écrit la journaliste Ann Landers. "Désormais, ce sont les parents qui sont dirigés par les enfants. Ceux d'entre nous, qui ont dépassé la quarantaine, ont assisté à une étonnante évolution en trois étapes : dans notre enfance, le père était le chef incontesté du foyer. Lors de la deuxième guerre mondiale, il a été remplacé par la mère. Maintenant, dans de trop nombreuses familles, ce sont les enfants qui tiennent la barre. De toute évidence, ils sont les maîtres."

Prenons un exemple. Une association culturelle américaine qui cherche à informer le public des principaux problèmes socio-économiques a fait paraître un opuscule de Dorothy Baruch, intitulé "Comment discipliner vos enfants". L'ouvrage tout entier repose sur la présupposition que la nature humaine est fondamentalement bonne. On pourrait l'exprimer ainsi : quand les mauvais sentiments disparaissent, les bons sentiments apparaissent.

Mais voyons plutôt ce que dit l'auteur :

L'une des initiatives les plus efficaces, pour aider l'enfant à se libérer de ses mauvais sentiments, consiste à lui permettre de les exprimer. Cela peut avoir sur lui un effet magique.

— Je te déteste, vieille sorcière, hurle Sheila, 10 ans.

Quelle sera votre réponse ? Autrefois, on se serait indigné :

— Tu es une vilaine. On ne parle pas à sa mère comme cela. Va dans ta chambre !

Une telle façon d'agir n'aurait-elle pas plutôt attisé la haine de Sheila ?

La maman, essaie la nouvelle méthode. Elle revient sur les paroles de la fillette, comprenant et acceptant sa réaction :

— Tu me détestes quelquefois. Je sais ce que tu ressens.

Et Sheila, étonnée, de s'enquérir :

— Quoi ! Toi aussi, tu as détesté grand-mère ?

— Bien sûr, répond la mère, en faisant un courageux effort pour être honnête, mais je suppose que j'en ai eu tellement honte que j'ai du mal à l'avouer, même maintenant.

Sheila ouvre des yeux énormes :

— Est-ce que toi aussi tu as voulu te sauver quand elle t'envoyait dans ta chambre ? As-tu pensé : "Ça lui fera de la peine. Tant mieux."

— Plus ou moins.

— C'est vrai, maman ? Moi, je suis comme ça. Je peux garder ma bouche fermée, mais je ne peux pas enfermer mes pensées !

— Bien sûr que non, ma chérie ! consent la mère, la gorge serrée.

— Vraiment, tu es la maman la plus compréhensive du monde !

Et nous voilà bien loin de l'expression initiale de haine.

De toute évidence, les mauvais sentiments ne doivent pas être extériorisés de n'importe quelle manière. S'il en était ainsi, ce serait préjudiciable à l'enfant, comme à nous-mêmes. On peut orienter celui-ci vers certaines actions types qui lui permettront de se défouler, d'autres actions lui restant interdites.

— Et pourtant, comment éviter que l'enfant n'extériorise ses sentiments à son idée ? demande le père de Martin d'un air préoccupé. Je n'empêcherai pas mon fils de donner des coups de pied, à sa mère ou à moi en lui disant simplement : "Tu n'as pas le droit de le faire !" Nous lui avons assez défendu d'agir ainsi, et cela n'a produit aucun effet sur lui.

— C'est que vous n'avez pas essayé, en même temps, d'offrir à l'enfant d'autres modes d'actions par lesquels il pourrait se défouler.

Toute la question est là. Les interdictions seules ne servent à rien. Pour obtenir un résultat satisfaisant, il faut les accompagner de suggestions appropriées. Si l'enfant comprend qu'il peut extérioriser sa colère, de certaines façons tout à fait acceptables, il renoncera plus volontiers à celles qui ne le sont pas.

— Il ne faut pas jeter ton assiette d'épinards sur le tapis, sous prétexte que papa n'est pas resté à jouer avec toi. Mais tu es libre de me dire tout ce qui ne va pas, de m'expliquer combien tu es fâché que papa soit parti.

— Je ne peux pas te permettre de pincer le bébé, mais je veux bien que tu me montres à quel point tu lui en veux, parce qu'il occupe une trop grande partie de mon temps. Tiens, pince donc cette poupée à la place de bébé.

— Non, mon chéri, je ne te laisserai pas me frapper.

— Je sais bien ce que tu penses : que je suis une vieille chipie. Prends ce vieil oreiller vert tout laid. Donne à cet oreiller autant de coups que tu voudras, en pensant que c'est maman. Mais moi, tu ne dois pas me battre.

Bref, vous pouvez dire des choses désagréables et vous défouler en les disant. Vous pouvez simuler des actes inacceptables, et vous défouler en les simulant. Vous pouvez exprimer oralement tout ce

que vous voulez. Vous pouvez prendre une poupée en chiffon et la pincer, lui donner des coups de pied, la plier en deux, jusqu'à ce que vous ayez passé sur elle votre colère. Vous pouvez manifester votre vengeance dans une danse effrénée. Vous pouvez faire gicler de la peinture sur du papier. Vous pouvez rosser, écarteler, décapiter, broyer des mères, des pères, des sœurs, des frères en pâte à modeler, que vous avez façonnés vous-mêmes, mais physiquement, vous ne devez faire de mal à personne.

Or, Dorothy Baruch semble ignorer que le petit Martin a des réserves inépuisables d'agressivité, et plus on lui permettra d'extérioriser ses mauvais instincts, plus leur influence grandira dans sa vie ; quand vous agissez sur une idée donnée, une conviction ou un sentiment, vous en renforcez le pouvoir sur vous-même. C'est également vrai pour les sentiments négatifs. Un enfant encouragé à bourrer de coups un oreiller qu'on appelle "Maman" assouvira peut-être provisoirement sa colère. Mais, celle-ci n'en sera que plus intense à la prochaine occasion. Par ailleurs, il aura perdu un bien précieux difficilement récupérable : le respect de sa mère.

Dorothy Baruch essaie de nous gagner à son point de vue en nous plaçant, au départ, devant une fausse alternative, quand la petite Sheila s'écrie : "Je te déteste, vieille sorcière !", nous ne sommes pas limités à deux réactions :

- ou bien nous indigner, gronder l'enfant et l'envoyer à sa chambre,
- ou bien lui mettre le bras autour du cou et l'aider à extérioriser ses mauvais sentiments.

La Bible n'envisage aucune de ces méthodes. Elle évoque plutôt l'attitude suivante :

Le père lâche son journal et s'adresse à l'enfant : — Sheila, tu ne dois pas parler ainsi à ta mère et tu le sais bien. Va dans ta chambre.

Il la suit dans la chambre et lui tient ce genre de propos :

— Sheila, je ne permets à aucun des enfants de manquer de respect à Maman. C'est clair ! Même si tu ressens de vilaines choses, tu ne dois pas les dire.

Puis il prend le martinet et administre une bonne correction à Sheila (la Bible utilise à maintes reprises le terme "verge", suggérant l'emploi d'un objet plutôt que de la main). La correction doit faire assez mal pour éveiller chez l'enfant une crainte salutaire.

Vient ensuite une phase importante, celle du pardon, sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin. Le père ramène alors sa fille dans la salle de séjour, où elle doit demander pardon à sa mère et se réconcilier avec elle.

Cette attitude demande sans doute plus de temps et d'efforts que celle proposée par l'auteur. Certes, au premier abord, il semblerait moins désagréable d'entreprendre avec l'enfant une vague discussion sur "les mauvais sentiments". Mais, à la longue, la méthode biblique s'avère la plus efficace. Elle inspire à l'enfant le respect de l'autorité, l'un des atouts essentiels pour une vie utile et riche. Elle entretient dans le foyer un climat de stabilité et d'estime mutuelle, qui contribue au développement psychique de l'enfant, bien plus qu'une liberté excessive dans l'expression de ses mauvais sentiments. Celui qui aura été élevé de cette manière ne se retrouvera probablement pas, à l'âge de dix-neuf ans, parmi les mécontents, qui portent des écriteaux contestataires et vocifèrent des obscénités à un recteur d'université. Il aura appris à s'exprimer de façon plus acceptable et plus efficace.

En principe, il convient de réserver la correction aux cas de désobéissance, de rébellion, d'entêtement. "Prenez garde à l'entêtement chez votre enfant," souligne David Wilkerson, un homme qui a fait preuve de plus d'amour et de compassion envers les adolescents révoltés que la plupart d'entre nous. Il ajoute : "L'entêtement est l'un des traits de caractère les plus dangereux chez l'être humain. Je l'ai vu se manifester chez tous les drogués et membres de gangs parmi lesquels j'ai travaillé. Paresseux ou indifférents, les parents d'aujourd'hui sont bien trop mous. A l'exemple du sacrificateur Eli dont nous parle la Bible, ils laissent leurs enfants à l'abandon, négligeant d'exercer sur eux une discipline sévère... Dieu bénira les parents qui contrôlent leurs enfants. Il jugera les autres." Ne pas punir votre enfant lorsqu'il désobéit ouvertement ou se rebelle, c'est placer votre volonté et votre sagesse au-dessus de la volonté et de la sagesse de Dieu. Toutefois, lorsqu'il s'agit de maladresses ou de pures erreurs, même si elles sont coûteuses, il suffit de réprimander l'enfant. Puisque notre but premier est de former son caractère, nous devons mettre au second plan, les

ennuis que nous suscite son étourderie ou les dommages matériels qu'elle provoque. Certes, quand l'erreur ou la maladresse devient un fait habituel, elle relève alors du domaine de la désobéissance. Un enfant renverse de temps en temps un verre de lait : nous lui conseillons de prendre davantage de précautions et de ne pas poser le verre au bord de la table. S'il recommence trois ou quatre fois de suite, alors nous le corrigeons parce qu'il n'a pas tenu compte de nos recommandations. En d'autres termes, la correction est nécessaire chaque fois que l'enfant se dresse, ouvertement ou non contre notre autorité ; elle n'a pas sa place lorsqu'il commet des maladrotes inhérentes au processus normal de formation et de croissance.

Revenons maintenant à la phase du pardon que nous avons évoquée précédemment. Cette phase touche à un point important, qui nous permettra de bien comprendre le but essentiel de la discipline et son effet primordial.

Le père, après avoir corrigé l'enfant, devrait s'agenouiller avec lui, l'engageant à demander pardon à Dieu du péché commis. ("Père céleste, pardonne-moi d'avoir été insolent avec maman.") Alors, le père priera peut-être à son tour. Il remerciera Dieu de pardonner l'enfant en vertu du sang de Jésus. S'il prend au sérieux son rôle de sacrificateur dans la famille, il pourra même lui imposer les mains et l'assurer du pardon de Dieu en Jésus-Christ. Puis, il devra montrer à l'enfant qu'il lui a également pardonné — la façon la plus concrète étant de le serrer dans ses bras et de lui donner un baiser. Pardon et réconciliation : tel est le but de toute discipline.

L'enfant qui vient d'être corrigé ne manifeste pas immédiatement une profonde repentance. Qu'importe ! L'essentiel est qu'il comprenne bien cette grande vérité spirituelle : Dieu seul pardonne le péché. Ce ne sont pas les fessées, si nombreuses soient elles, qui ont le pouvoir de l'ôter — mais uniquement le sang de Jésus.

L'un de nos fils a été envoyé dans sa chambre pour avoir désobéi. Lorsque j'arrive, il est déjà à genoux, demandant à Dieu de lui éviter l'orage ! Quand je l'empoigne pour le corriger, il proteste énergiquement, affirmant qu'il a déjà demandé pardon à Dieu, et ne devrait donc pas recevoir de correction. Je lui explique alors que correction et pardon sont deux choses différentes. Certes, pour recevoir le pardon, nous devons nous adresser à Dieu, qui seul est en mesure de nous l'accorder ; mais la correction est nécessaire, car ce même Dieu dit aussi que la désobéissance doit être punie. Autrement, demander pardon dégénérerait rapidement en un rite dénué de sens, en un moyen de se tirer d'affaire — et c'est bien ainsi que notre fils l'entendait.

Le quart d'heure qui suit la punition — ce moment de transition qui mène au pardon — est plus important encore que la punition elle-même. Après l'orage, la terre réchauffée devient meuble ; elle est prête à recevoir la semence. La crainte et la colère causées chez l'enfant par la correction sont passées. Juste avant, il était agressif et ne voulait rien entendre. Maintenant, il est réceptif à des paroles bienveillantes, qui l'enseignent et apaisent son chagrin — leur action bienfaitrice est comparable à celle du miel sur les piqûres d'abeille, de l'huile sur les blessures. C'est un moment où nous pouvons lui expliquer beaucoup de choses, si nous le faisons d'une voix tendre. L'enfant sentira notre peine d'avoir dû le punir, et il en sera réconforté. Toutefois, la mère a facilement tendance à prolonger la punition, en restant irritée contre l'enfant et en refusant de lui témoigner de l'affection. Cette colère froide est dangereuse et n'aboutit les trois quarts du temps qu'à un échec. Ou bien l'enfant n'en comprend pas le sens : il vit pleinement l'instant présent et reste insensible aux réactions de sa mère. Ou bien il accepte l'absence de signes d'affection et apprend à s'en passer. Il lui arrive aussi de s'aggraver, parce qu'il continue d'être puni pour une faute dont il se croyait pardonné. La transition qui mène au pardon devrait être un moment beau et touchant. Or, nous pouvons le rendre vain si, par notre dureté, nous repoussons l'instant du pardon.

La distinction entre le pardon et la punition touche à un aspect fondamental de la discipline, qu'il nous faut bien comprendre. La correction, en elle-même, a pour but de contrôler l'attitude extérieure de l'enfant. Elle ne change pas sa vie intérieure, mais crée simplement un climat qui en favorise le développement. Le pardon, au contraire, affecte directement la vie intérieure, laquelle ne peut être transformée que par Dieu lui-même. En corrigeant un enfant, je l'aide à modifier sa façon d'agir, mais le Saint Esprit seul peut changer son cœur.

Si les parents comprennent et le but essentiel de la discipline et ses limites, ils s'épargneront bien des problèmes. Ils admettront qu'elle a une fonction restreinte (contrôler l'attitude extérieure) et ne se montreront pas intransigeants, en essayant d'imposer à l'enfant une certaine attitude intérieure.

Le père peut dire à son enfant de s'asseoir convenablement à table et de manger, mais il ne peut l'obliger à trouver la nourriture délicieuse. Il peut lui demander de se mettre près de lui à l'église et de ne pas bouger, mais il ne peut le forcer à s'y trouver bien. Il peut exiger de l'enfant un comportement respectueux, mais pour que ce dernier ait aussi une attitude intérieure d'amour et de respect, le père ne peut que prier.

Il importe d'expliquer cette distinction à l'enfant. Ainsi, il saura que l'on ne viole pas le domaine sacré de sa vie intérieure. Nous pouvons l'aider à comprendre ce que nous ressentons ou croyons, mais nous ne saurions le contraindre à partager nos convictions. Une personne que l'on essaie de persuader contre son gré, n'en gardera pas moins son opinion. Si l'enfant voit que ses parents ne cherchent pas à lui imposer telle attitude intérieure ou telle croyance religieuse, il se sentira responsable devant lui-même et devant Dieu.

Lorsque des enfants se révoltent contre la foi et le mode de vie de leurs parents, c'est généralement qu'ils n'ont jamais été autorisés à émettre une idée, une opinion personnelle — ou encore qu'ils n'ont jamais été écoutés avec sérieux et compréhension. L'enfant dont les opinions sont sincères et l'attitude respectueuse, doit avoir la liberté de s'exprimer. Il incombe aux parents de l'écouter attentivement, quand il leur fait part de ses doutes ou de ses divergences de vues. Par contre, les parents n'ont pas à tolérer chez l'enfant un esprit de contradiction, mais doivent le réprimer comme toute autre forme de rébellion.

Il ne s'agit pas non plus de laisser l'enfant influencer l'atmosphère du foyer, et dominer les discussions familiales. De plus, une fois ses idées exprimées, il ne faut pas lui permettre de les développer davantage, si elles sont totalement opposées aux conceptions des parents. Bien sûr, il a le droit d'avoir ses vues et ses convictions personnelles et il doit savoir que ses parents n'essaient pas de faire pression sur lui. Comme le dit si bien un psychologue, Harry Goldsmith : "Vous devez exiger que vos enfants vous obéissent, mais vous ne pouvez les forcer à être de votre avis."

Certes, les parents peuvent beaucoup pour influencer les idées et les croyances religieuses de leurs enfants ; mais cette influence sera surtout indirecte : l'effet de la prière, la puissance de l'exemple — par dessus tout, l'œuvre du Saint Esprit.

C'est mon ferme espoir, ma prière ardente, mon attente confiante — de voir mes enfants devenir des chrétiens fidèles. Pourtant, je ne peux leur imposer ma foi, fût-ce par une excellente discipline. Je peux seulement remplir mon rôle de père, comme Jésus le désire, les présenter chaque jour dans la prière devant le Trône de Sa grâce, leur faire connaître la foi chrétienne au cours des cultes de famille, puis en discutant avec eux et en les enseignant. Et ce sera à chacun de décider s'il veut ou non devenir un véritable disciple de Jésus.

Aimer

Parfois, les enfants doivent être désagréables pour se faire remarquer. De trop nombreux parents s'occupent davantage de leurs enfants, lorsqu'ils font des bêtises que lorsqu'ils sont sages. Les enfants désirent la compagnie de leurs parents — simplement être avec eux : jouer ensemble, chahuter avec papa, cuisiner avec maman, s'asseoir ensemble devant un feu de bois, écouter une histoire, regarder ensemble un bon programme de télévision. Et s'il vous raconte quelque chose, votre enfant souhaite que vous l'écoutez sérieusement. Vous pouvez lui manifester votre amour de mille manières. Cela vous prendra du temps, c'est tout. Posez votre journal. Attendez que les enfants soient au lit pour téléphoner à vos amis. Les enfants ne doivent pas avoir la priorité dans tous les domaines — mais il ne convient pas non plus de les faire passer au dernier plan.

Le confort et le climat agréable du foyer sont aussi nécessaires à l'enfant, que la discipline rigide du père. Un enfant qui ne se sent pas heureux chez lui, n'aura jamais véritablement l'amour du foyer. Perçoit-il à la maison une atmosphère morne, déprimante, il cherchera ailleurs les distractions auxquelles les jeunes aspirent. Il franchira la barrière protectrice de la famille et trouvera au dehors ses consolateurs, ses amis, ses maîtres, ses modèles. Ils détruiront pour lui tout ce que son père, sa mère, ses frères et ses sœurs auraient dû être. Ils détruiront avec une facilité désinvolte ce qui aura été construit à la maison, au prix de tant d'efforts. Les parents doivent s'ingénier à faire de leur foyer le nid douillet, centre du bonheur de l'enfant, auquel s'attacheront tant de plaisants souvenirs qu'il gardera sa vie durant. Si l'enfant est bien élevé, il ne faut pas tant de choses pour le rendre heureux. Parfois les parents ne sont pas en mesure de créer autour de lui un cadre agréable parce qu'ils sont pauvres. Mais, le plus souvent, c'est parce qu'ils ont un esprit irritable, belliqueux, matérialiste.

L'amour, tout comme la sévérité, doit s'exprimer de façon tangible. C'est d'abord par le sens du toucher, en le serrant doucement dans nos bras, que nous faisons sentir à notre bébé combien nous l'aimons. De simples paroles n'y suffiraient pas. Le petit enfant vient fréquemment, spontanément, s'asseoir sur les genoux de son père ou de sa mère. N'ayons pas honte d'exprimer notre amour par des actes — en embrassant nos enfants, en les serrant dans nos bras. Paradoxalement une discipline ferme, même sévère, et un amour tendre, chaleureux ne s'opposent pas, mais révèlent à l'enfant la sollicitude de ses parents.

Dans notre famille, le samedi matin est "le moment des câlineries". C'est le seul jour de la semaine où nous pouvons rester un peu plus longtemps au lit. Notre plus jeune fils se lève de bonne heure, et dès qu'il juge l'instant favorable, il vient sur la pointe des pieds voir si nous sommes réveillés. S'aperçoit-il que l'un de nous a un œil à demi ouvert, alors il se glisse dans notre lit pour se faire câliner.

Cette période-là s'écoule bien trop vite. Sachons donc la rendre aussi agréable que possible à nos enfants. Dans un sermon donné à l'occasion de la Fête des Pères, John Dresches fait cette remarque judicieuse : "Le temps d'aimer, c'est maintenant. Demain, nous ne pourrons plus bercer le bébé. Le jeune enfant ne nous demandera plus 'Pourquoi?'. L'écolier ne fera plus appel à nous pour lui expliquer ses leçons ; il n'amènera plus ses camarades jouer à la maison. Demain, l'adolescent prendra lui-même ses décisions."

On dit de Suzanne Wesley, qu'elle passait chaque semaine une heure seule avec chacun de ses dix-neuf enfants. Consacrer du temps à nos enfants — voilà peut-être l'expression la plus éloquente de notre amour pour eux. Nous pouvons aimer nos enfants sans leur acheter beaucoup de choses coûteuses, sans mettre sur pied des programmes compliqués, sans faire de démonstrations spectaculaires. Nous leur montrerons vraiment notre amour en leur donnant de notre temps — non pas sporadiquement, au gré de nos humeurs, ni fébrilement l'œil rivé sur la pendule, mais régulièrement, spontanément. Aujourd'hui les parents mettent trop volontiers leur carnet de chèques à la disposition de leurs enfants — mais ils sont avares de leur temps. Le père commet souvent cette erreur, lorsqu'il est absorbé par sa recherche du succès, d'une bonne situation, d'une brillante carrière. Pourtant, il est responsable de l'éducation morale et spirituelle de ses enfants. S'il néglige ce devoir parce que sa première préoccupation est d'acquérir des richesses ou d'accéder à un poste d'honneur, que faut-il penser de lui ? Qui lui a demandé de choisir une situation tellement absorbante, qu'il se désintéresse de l'épanouissement spirituel de ses enfants ? Entraîné par l'appât du gain, la soif de succès, il ne lui reste plus de temps pour sa famille, qui donc pourrait approuver une telle attitude ? Le chef de famille,

qui n'est pas prêt à sacrifier temps et argent pour assumer au mieux sa responsabilité à la maison, ignore tout de son devoir et de sa dignité de père. Le chrétien met à part le jour du Seigneur (le dimanche) pour se reposer de ses activités professionnelles, et il sait que Dieu bénira sa semaine de travail. Selon ce même principe, le père doit trouver chaque jour un moment qu'il consacrerà à ses enfants. C'est là une forme de service pour Dieu, une tâche féconde entre toutes. Celui qui accepte de l'accomplir pourra compter, sur l'aide et la protection qui viennent d'en haut.

Passer du temps avec vos enfants ne signifie pas vous mettre à leur disposition, et prendre part à leurs activités — bien que vous puissiez y consentir quelquefois. Mais, il sera tout aussi profitable à l'enfant — et généralement plus passionnant pour lui — de participer à certaines de vos propres activités. Mon père aimait la chasse et la pêche et nous avons passé des heures avec lui, battant la forêt ou assis dans un bateau. Nous n'avions nullement l'impression qu'il faisait un effort pour nous consacrer quelques moments. Non ! Il se livrait simplement à ses divertissements favoris et nous prenait pour compagnons.

"Tu veux venir en ville avec moi ?" — Ce n'est peut être que pour y acheter un outil de jardinage. Puisque de toute manière vous devez y aller, pourquoi ne pas en profiter pour emmener votre enfant et être un peu avec lui ? Ces petits moments ensemble — ces façons naturelles et spontanées de faire participer l'enfant à vos activités — renforcent le lien d'amour qui vous unit. Nous allons souvent chercher des cornets de glace après le repas du soir. Nous pourrions en acheter un bloc et le servir à table. Mais cette petite promenade chez le marchand de glaces, où chacun choisit l'arôme qu'il préfère — les conversations que nous avons en chemin — quels instants agréables ! Ce n'est pas une contrainte pour le père, mais une joie pour tous.

La plupart des parents ne songeraient jamais à priver leurs enfants du nécessaire : bonne nourriture, vêtements convenables, soins médicaux, éducation. En fait, la tendance aujourd'hui serait de donner bien plus que le nécessaire. Les parents ont souvent le tort de prodiguer à leurs enfants beaucoup trop de choses matérielles. Refusant de se donner eux-mêmes, ils cherchent alors à apaiser leur conscience par ce moyen. Pourtant, ils devraient examiner les désirs exprimés par leurs enfants, et se garder de satisfaire ceux qui sont immodérés. Si la famille jouit d'une certaine prospérité matérielle, les parents doivent faire comprendre à l'enfant que c'est là une occasion d'exprimer de la reconnaissance à Dieu, de donner généreusement pour Son œuvre, de secourir les déshérités, mais jamais d'en tirer vanité ou de satisfaire ses caprices. Certes l'enfant, qui voit ses parents faire étalage de leur richesse, demeurera insensible à un enseignement qui serait en contradiction avec leur conduite. Mais si les parents vivent dans la simplicité, ils pourront facilement dire "non" aux exigences démesurées de l'enfant.

Dans une famille chrétienne, les enfants doivent apprendre que le facteur déterminant n'est pas de savoir si leurs parents ont ou non les moyens d'acheter telle ou telle chose — mais de savoir si le Seigneur autorise cette dépense (car Il est aussi le Seigneur des ressources familiales). Des parents aisés n'ont pas pour autant à combler leurs enfants d'une foule d'objets divers. Nous trouvons souvent plus facile d'offrir des cadeaux que de nous donner nous-mêmes : mais c'est là un pâle substitut ! Une demi-heure passée à écouter votre enfant, une sortie en famille — et vous lui exprimerez votre amour de façon plus éloquente que si vous augmentiez encore le nombre déjà impressionnant de ses jouets.

Le sens de l'humour est un élément indispensable à une vie de famille heureuse et détendue. L'humour consiste à mettre les choses en relief d'une façon plaisante. Parfois, nous sommes tellement absorbés par les détails et les complications de la vie familiale, qu'il nous faut cette note gaie pour voir sous un jour nouveau les circonstances environnantes, aussi bien que nous-mêmes.

Un soir, ma femme appelle notre petit dernier pour lui faire prendre son bain et l'envoyer au lit. Il est en train de jouer. Alors il proteste : les autres s'amuse toujours dehors ; pourquoi ne peut-il pas, lui aussi, jouer encore un peu ? — Il va dans sa chambre, plutôt de mauvaise humeur quelques instants plus tard, le voilà debout sur une chaise, comme le pitre d'un cirque : "Entrez Messieurs, Mesdames ! Assistez à notre numéro spécial : 'La Grande Voleuse de Joie, Maman, Etoile de la Soirée !'" Bien difficile de garder son sérieux devant un tel spectacle !

Traisons nos enfants avec courtoisie ! Ils ont autant droit que nos amis à des formules de politesse comme "Merci" — "S'il te plaît". A l'enfant qui grandit, des compliments sincères sont aussi bienfaisants

qu'une douce pluie d'été. Les parents devraient écouter leur propre voix, lorsqu'ils s'adressent à leurs enfants. Si nous leur parlons sur un ton de sergent major, nos propos resteront sans écho. Par contre, les enfants réagiront généralement de façon plus positive, si nos paroles sont fermes mais aimables.

Dans ce qui précède, nous n'avons nullement prétendu fixer des normes. Nous nous sommes limités à faire quelques suggestions. Celles-ci n'épuisent pas le sujet. Elles montrent simplement que l'amour est fait d'une foule de petites choses : c'est un moment passé avec l'enfant, un baiser spontané, une promenade à la campagne, un après-midi à la plage, un chant, le soir autour de la table, un compliment sur le nouveau camarade, une prière pour que demain, à l'école, la journée soit meilleure, c'est poser son journal pour écouter, relever les cheveux de l'enfant d'un geste affectueux, essuyer ses larmes, prier avec lui, le soir au coucher.

Etre un père, être une mère — quelle impressionnante responsabilité ! Pour nous aider à l'assumer, Dieu nous a donné des instructions précises.

Parents ! Instruisez, disciplinez, aimez vos enfants, et vous ferez venir sur eux la bénédiction divine. Puis, devenus grands, ils seront eux-mêmes en bénédiction à d'autres et, par leur conduite, ils glorifieront le Seigneur.

5. L'ordre pour établi par Dieu pour le mari

Si vous demandez à un homme marié : "Aimez vous votre femme ?" — Il vous répondra généralement : "Bien sûr que oui !" En s'exprimant ainsi, il pense aux sentiments qui l'attachent à sa femme, ou peut-être à son comportement envers elle, sa sollicitude, ses égards. Or, dans la pensée de l'apôtre Paul, l'amour d'un mari pour sa femme ne se mesure pas tant à ses sentiments et à ses actions directes, qu'à sa volonté de se sacrifier pour elle. "Maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle..." (Ephésiens 5:25). "Maris, aimez vos femmes, et ne vous aigrissez pas contre elles" (Colossiens 3:19).

Mari, aimez votre femme — Sacrifiez-vous pour elle

Le texte original du Nouveau Testament a été écrit en grec. Notre mot "amour" est la traduction de trois mots grecs différents : *éros*, *philia*, (*philéo*), *agapè*.

Eros signifie l'amour dans le sens de la passion, des sensations, des désirs — d'où vient notre mot "érotique", "Eros" n'est jamais utilisé dans le Nouveau Testament. Par contre, dans l'usage courant, c'est le premier sens attribué au mot "amour".

Philia signifie l'amour dans le sens de l'affection, de la sollicitude humaine — d'où vient notre mot "philanthropie". Le Nouveau Testament ne l'emploie qu'en de rares occasions.

Agapè signifie l'amour qui se mesure au sacrifice, consenti. C'est le mot utilisé à maintes reprises dans le Nouveau Testament, pour décrire l'amour de Dieu et celui qu'il dépose dans le cœur de ses enfants, c'est l'amour exprimé dans Jean 3:16, dans Romains 5:5 et dans 1 Corinthiens 13. L'apôtre Paul emploie ce même mot agapè quand il écrit : "Maris, aimez vos femmes..." C'est donc de cet amour qu'il parle, d'un amour qui peut aller jusqu'au sacrifice. Du reste, il ajoute : "... comme Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle" (Ephésiens 5:25).

Nous touchons ici au fondement de l'ordre établi par Dieu pour la famille. De prime abord, nous nous représentons l'homme, tant mari que père, dans une position d'autorité vis-à-vis de sa femme et de ses enfants. Beau perchoir : "Je suis le maître de ma maison, le souverain, le seigneur !" Mais il faut voir plus loin. L'autorité divine investie au mari et père — est modelée sur celle de Christ, et l'autorité de Christ est fondée sur son sacrifice. C'est après le Calvaire, qu'il a déclaré à ses disciples : "Toute autorité dans le ciel et sur la terre m'a été donnée" (Matthieu 28:18). L'autorité de Christ — et par conséquent l'autorité du mari et du père — n'est pas une autorité humaine et charnelle, une sorte de despotisme. C'est une autorité divine et spirituelle basée sur le don de soi.

Ce principe fondamental apparaît clairement dans la charge qui est confiée au mari, celle de pourvoir aux besoins du foyer. De nos jours, l'homme rejette trop facilement cette responsabilité sur la femme, et c'est bien là un signe de la décadence morale dont nous sommes les témoins. L'activité professionnelle des femmes mariées, avec ou sans enfants, fait partie intégrante de notre culture. Comme nous ne prenons guère le temps de réfléchir à la question, nous ne voyons pas qu'il s'agit là d'un abandon de l'ordre établi par Dieu, et nous n'en mesurons pas les conséquences néfastes sur la vie familiale.

Il appartient donc à l'homme de faire vivre les siens. Or la femme, qui par nature est attentive aux questions d'ordre matériel, se charge volontiers de ce fardeau. Mais il est trop lourd pour elle. Dieu l'a destiné à l'homme qui a les épaules plus larges, les nerfs plus solides, et ne se laisse pas accabler par ce genre de soucis.

Avec fidélité et avec soin, dans un esprit d'économie, la femme dispose des biens qui lui sont confiés. Mais, c'est à l'homme qu'il incombe de travailler pour les acquérir. La femme doit s'occuper des enfants, diriger sa maison — et c'est déjà une bien grande tâche. Que le mari accomplisse donc la

sienne, qu'il subvienne aux besoins de sa famille. Alors, son épouse ne sera pas tenue d'assumer une responsabilité qui n'est pas de son ressort.

Nous pensons naïvement que la femme doit travailler, pour maintenir un certain niveau de vie dans le foyer. N'est-ce pas là une preuve de notre matérialisme ? Bien sûr, la femme est quelquefois dans l'obligation de prendre un emploi. Mais souvent, peut-être même la plupart du temps, son salaire est absorbé par des dépenses superflues. De plus elle utilise alors l'argent sans souci d'économie ce qui, finalement, réduit l'avantage pécuniaire tiré de son travail. Faut-il ajouter que si l'épouse, la mère, dépense ses forces au dehors, la famille en subira un préjudice que nul profit matériel ne saurait compenser. Que le mari s'efforce de pourvoir décentement aux besoins des siens. S'il exerce une profession correspondant à ses capacités, mais n'en retire pas un salaire élevé, que la famille vive simplement, selon ses moyens. Ce n'est pas une honte aux yeux de Dieu. Par contre, ce serait une honte que de céder à l'attrait des biens matériels, et de négliger par là même l'ordre que Dieu a établi pour le bien-être de la famille. De même que l'Eglise doit compter uniquement sur Christ pour satisfaire à ses besoins spirituels, ainsi l'épouse et les enfants ne devraient compter que sur le mari pour répondre à leurs besoins matériels. En acceptant de vivre selon ses moyens, l'homme devra peut-être abandonner un certain confort, renoncer à un certain prestige aux yeux de ses collègues. Dieu n'attend pas moins de lui. Ce n'est là qu'une illustration du rôle qu'il doit assumer. En renonçant à son moi, à son orgueil, à ses aises pour servir les siens, il leur donne une preuve tangible de son amour.

Le mari, le père qui prend son rôle au sérieux, qui respecte l'ordre divin, réalise dans son expérience personnelle les paroles de Jésus : "Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même et prenne sa croix, et qu'il me suive" (Matthieu 16:24). Dieu demande au mari d'aimer sa femme. L'amour dont il s'agit ici surpasse tout l'amour naturel, qui lie ordinairement un homme à son épouse. Cet amour-agapè est une fleur rare, une fleur divine. Il s'épanouit là où le moi a été évincé, mis à mort.

On pourrait penser qu'un tel amour est trop sublime, trop spirituel pour offrir à la femme la chaleur, le confort, la sécurité, l'encouragement dont elle a besoin dans les difficultés de chaque jour et dans la vie conjugale. Nullement, c'est, comme nous allons le voir, un amour concret, réaliste.

Mari, aimez votre femme — Recherchez son avancement spirituel

Le mari donnera la priorité aux besoins spirituels de sa femme, s'il l'aime de cet amour dont parlent les Ecritures. Il souhaitera avant tout qu'elle vive en harmonie avec Jésus et soit ainsi une femme, une épouse, une mère heureuse, pleinement satisfaite. Il ne se contentera pas de respecter ses aspirations et ses convictions religieuses, mais il désirera qu'elle donne à Jésus-Christ la première place dans sa vie, et Le reconnaisse comme son Seigneur. Le couple n'a-t-il pas lieu de se réjouir, lorsque l'époux aide l'épouse à développer et à enrichir sa communion avec Jésus ? Un mari pourrait-il donner à sa femme meilleure preuve de son amour ?

Le premier devoir d'un mari chrétien est de veiller à la sanctification de son épouse, suivant en cela l'exemple de Jésus-Christ, qui s'est offert lui-même pour l'Eglise afin de la sanctifier. Le mari doit croire que sa femme est sainte, puisqu'elle appartient à Christ, et veiller non seulement à ce qu'elle demeure dans cet état, mais encore à ce qu'elle grandisse et soit rendue parfaite dans la sainteté. Il doit l'aider à progresser dans sa vie spirituelle, et à recevoir dans l'Eglise la pleine bénédiction de Dieu. A la maison, il doit la soutenir par ses prières et ses paroles édifiantes, stimuler sa soif spirituelle, l'encourager à acquérir une connaissance plus approfondie des Ecritures. Nul serviteur de Dieu ne peut conseiller une femme mariée ou lui donner de directives, contre la volonté de son mari. Même le pasteur, dont le ministère est accepté par le chef de famille, n'a pas à s'ingérer dans la vie spirituelle de l'épouse ou des enfants. S'il le fait, le mari est en droit de le reprendre. Le serviteur de Dieu doit rendre compte de l'état spirituel de ses paroissiens, et le chef de famille des membres de sa famille. Dans leur position respective, l'un et l'autre sont responsables devant Dieu et devant les hommes. Que le mari sente donc le poids de cette responsabilité. Les qualités ou les défauts de sa femme — l'approbation ou le blâme dont elle fait l'objet — le concernent directement.

Le mari peut, à juste titre, exercer plus que tout autre une influence décisive sur la vie spirituelle de son épouse. Qu'il en ait ou non conscience, sa conduite a des répercussions considérables sur elle et l'affecte — en bien ou en mal — au plus profond de son être. Un pasteur dont l'attitude est hypocrite peut, malgré tout, être pendant quelque temps en bénédiction à son entourage — mais cela est impossible à un mari hypocrite. Il ne saurait cacher à sa femme ce qu'il est en réalité. A la maison, une telle attitude est vite dévoilée. S'il est infidèle à sa femme, son comportement produira sur elle un effet démoralisant que rien au monde ne saurait compenser. Il l'accablera d'un fardeau et lui causera un chagrin continuel, qu'elle ne pourra partager avec personne. Qu'il ne se rende pas coupable de ce péché, qu'il n'endurcisse pas son cœur contre l'être vulnérable qui lui est confié. Qu'il évite d'affliger son épouse, que plutôt il la chérisse — et pour cela, qu'il renonce à lui-même.

Dieu l'a destiné à être pour elle un moyen de bénédiction. Il doit l'aider de son mieux, lui expliquer ce qu'elle n'aurait pas compris dans l'enseignement donné à l'église (voir 1 Corinthiens 14:35). Peut-être ne connaît-elle pas aussi bien que lui les vérités chrétiennes, ou n'a-t-elle pas encore, comme lui, pleinement accepté le chemin du salut. Mais que le mari ne s'attriste pas, ne se décourage pas ; qu'il ne se montre pas méfiant à l'égard de sa femme. Qu'il prenne garde à ce que de petites divergences de vues, même d'ordre spirituel, ne la portent à se détacher de lui, car le diable essaie toujours de semer la discorde dans les foyers. Que le mari maintienne donc ses convictions avec beaucoup de douceur. Dieu se servira de lui pour éclairer sa femme, changer sa façon de penser et la conduire dans la bonne voie. Qu'il nourrisse donc des pensées positives : "Je suis appelé à être en bénédiction à mon épouse. Non seulement à lui procurer un bonheur temporel, mais à faire le sacrifice de moi-même en vue de son bonheur éternel. Je veux l'aimer comme Christ a aimé l'Eglise."

Ainsi, le mari qui remplit bien son rôle s'inquiète de la vie spirituelle de sa femme. Il ne se soustrait pas à sa responsabilité, sous le pieux prétexte que c'est une affaire entre elle et Dieu. Au contraire, il reconnaît être établi par Dieu comme son chef spirituel (anglais *head* = tête).

Dans Ephésiens 5:25-33, le parallèle entre Christ et l'Eglise d'une part, le mari et sa femme d'autre part, est sans équivoque. Ainsi le mari doit veiller à l'épanouissement spirituel de sa famille, comme Christ veille à celui de l'Eglise.

Mari, aimez votre femme — Marchez devant elle sur le chemin de la croix

Comment le mari assume-t-il sa responsabilité ? En dominant sur sa femme ? En lui donnant des ordres et en s'assurant qu'elle les exécute ? En la sermonnant, en discourant sur la vie spirituelle et ses principes ? Nullement ! — Mais en renonçant à lui-même par amour pour elle, en marchant devant elle sur le chemin de la croix. Il lui montre par son exemple ce que signifie "mourir à soi-même" — et il prend cette attitude pour favoriser, non seulement sa sanctification personnelle, mais surtout l'avancement spirituel de sa femme. Bref, il ne fait pas pression sur elle, il ne la "dirige" même pas. Il laisse tout simplement l'œuvre de la croix se faire dans sa propre vie, et attire ainsi son épouse vers Christ.

Comment cette attitude se traduit-elle en pratique ? Considérons un exemple de la vie quotidienne : deux époux ont une violente discussion. Il appartient au mari de s'humilier le premier, de reconnaître ses torts, de demander pardon à sa femme : c'est bien "mourir" au moi ! Or la femme est peut-être tout aussi coupable que le mari, et même davantage. Qu'importe ! Il est appelé à l'aimer "comme Christ a aimé l'Eglise" : lorsque nous étions encore pécheurs, Jésus s'est humilié, en prenant sur lui notre culpabilité (voir Romains 5:8).

Dans une telle circonstance, le mari ne juge pas le péché de sa femme ; il ne calcule surtout pas l'effet que sa repentance produira sur elle. Il s'engage simplement sur le chemin de la croix — renonce à lui-même et à ses droits - parce que Dieu le lui demande. La repentance donne accès à la vie spirituelle, à toutes les bénédictions divines. Comme "chef" de la famille, le père doit être le premier à se repentir.

Dans l'exemple précité, la femme peut très bien tirer avantage de la repentance de son mari pour clamer son innocence. Alors le mari est tenté de répliquer : "Maintenant, j'ai reconnu mes torts ; à ton tour de reconnaître les tiens !" — Qu'il n'agisse pas ainsi ! Il lui faut prendre le chemin de la croix sans

arrière-pensée. Il marche devant les siens sur ce chemin, parce que Dieu l'y convie, et que le Saint Esprit l'aide à se repentir sincèrement de son péché. Il sait fort bien, que la repentance et le pardon sont la solution au différend.

Un mari qui se met à exhorter sa femme, à lui expliquer qu'elle doit se soumettre — a déjà perdu son autorité. Dieu l'appelle à remplir son rôle dans la famille, et non à sermonner son épouse pour qu'elle remplisse le sien.

Moïse est l'un des plus grands dirigeants que le monde ait connu. Dieu l'a investi d'une grande autorité. Pourtant la Bible nous le présente comme "l'homme le plus doux sur la face de la terre" (Nombres 12:3). Le peuple d'Israël se révolte-t-il contre lui ? Moïse court à la Tente pour y chercher le secours de Dieu — et c'est Dieu qui se charge alors des rebelles (Nombres 12:10, 16:33). Lorsque Moïse essaie d'intervenir lui-même, qu'il donne libre cours à son ressentiment — alors Dieu le traite avec une grande sévérité et lui refuse le privilège de conduire Israël dans le pays promis (Nombres 20:2-12).

L'autorité du mari n'émane pas de lui-même, mais de Dieu qui la lui confère. Que le mari l'exerce donc avec fermeté et sagesse, mais qu'il compte sur Dieu seul pour l'établir et la maintenir.

S'il constate que sa femme et ses enfants sont rebelles à son autorité, qu'il ait d'abord recours à Dieu. Qu'il s'adresse à Lui avec un cœur contrit :

"Seigneur, pourquoi ne peux-tu pas établir mon autorité dans ma famille ? Quel est l'obstacle en moi qui t'empêche d'accomplir tes desseins ?"

"Le chef (la tête) de tout homme, c'est Christ ; le chef de la femme, c'est l'homme" (1 Corinthiens 11:3). Si une femme est insoumise à son mari, c'est peut-être que ce dernier est secrètement, ou même ouvertement, insoumis à Christ. Pour exercer l'autorité, il faut être soi-même soumis. Ainsi l'homme dont la famille est rebelle devra considérer, en premier lieu, son attitude envers Christ qui est son chef et a, de ce fait, autorité sur lui. Une expérience sans doute humiliante, mais qui pourra produire des effets salutaires : un esprit de repentance, un cœur brisé et contrit, une disposition nouvelle à la douceur, à la bienveillance envers sa femme et ses enfants ; de plus, et aussi surprenant que cela puisse paraître, une autorité renforcée. Ayant accepté de mourir à lui-même, le mari n'aura plus à combattre pour imposer son autorité : désormais établie par Dieu, elle sera volontiers respectée par sa femme et ses enfants.

Le mari qui aura fait cette expérience verra-t-il nécessairement sa famille suivre son exemple ? Et s'il en est ainsi, quand et comment ? — Il appartient à l'Esprit Saint d'en décider selon sa sagesse infinie. Se donner ainsi pour les siens, offrir chaque jour son amour et sa vie en holocauste, faire le sacrifice de son "moi" — c'est accepter une souffrance inévitable ; mais, c'est aussi obéir à la volonté de Dieu, répondre à son appel. Et il convient de se rappeler cette remarquable promesse du Seigneur : "Si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit" (Jean 12:24).

Lorsque la Bible exhorte le mari à aimer sa femme, elle ne lui demande donc pas seulement d'entretenir à son égard des sentiments affectueux, mais d'offrir sa vie pour elle, comme Christ a offert la sienne pour l'Eglise. Ce sacrifice une fois consenti, l'Esprit Saint pourra produire dans la famille tout entière Son fruit précieux : amour, joie, paix, patience, bienveillance, bonté, fidélité, douceur, maîtrise de soi (Galates 5:22).

Mari, aimez votre femme — Exercez l'autorité dans l'humilité

Le mari doit préserver l'autorité qu'il a reçue de Dieu, l'exercer comme un devoir et non comme un droit, et bien comprendre qu'elle est assortie d'une responsabilité. L'exercice de cette autorité est un fardeau, dont il lui faut se charger. Puisqu'il est responsable de la bonne marche de sa maison, rien ne devrait y être fait à l'encontre de sa volonté. Qu'il ne se dérobe pas à son devoir, qu'il n'essaie pas de s'en dégager par faiblesse. Il sera peut-être tenté, sous l'impulsion de prétendus bons sentiments, de sacrifier ce qui est juste et bon. Toutefois, il devra rendre compte à Dieu, dans la mesure où il en aura eu connaissance, de tout ce qui s'est passé dans sa famille. Il est inexcusable, s'il tolère chez les siens une attitude insensée, agressive, outrageante. Essaie-t-il d'expliquer qu'il a préféré céder afin de sauvegarder la paix du foyer, cela ne le justifiera nullement. Sa responsabilité lui a été conférée par Dieu, non par les hommes, et il n'a aucun droit d'y renoncer sous le prétexte d'éviter des troubles domestiques. Certes, il doit se garder de faire étalage de son autorité. Toutefois, dans toutes les questions importantes, il lui convient de faire valoir sa position de chef de famille — avec douceur et sagesse, mais aussi avec fermeté et détermination.

Une épouse écrit : "Vous, les hommes, ne renoncez surtout pas à diriger le foyer. Ce serait un désastre ! Ne nous abandonnons pas les rênes ! Nous prendrions cela pour une abdication et nous serions confuses, alarmées, désespérées. Cela ternirait bien vite l'image que nous nous sommes faites de vous au commencement, et que nous chérissons. Certes, nous essayons de vous ravir votre place de numéro 1 dans la famille. Étonnante contradiction de notre nature ! Nous avons l'air de lutter avec acharnement pour nous arroger votre autorité, mais dans le tréfonds de notre cœur, nous voulons que vous l'emportiez. Il faut qu'il en soit ainsi, car nous ne sommes pas faites pour commander. Notre attitude n'est que du bluff ! "

Le mari est donc le chef incontestable du foyer. Toutefois, dans les domaines qui sont du ressort de sa femme, il doit intervenir le moins possible et lui laisser dans une large mesure la liberté et la responsabilité de ses décisions. Il fait preuve de bon sens, lorsqu'il la consulte sur certaines questions de sa compétence et lui confie le soin de les trancher. Il n'a pas à craindre qu'une telle attitude amoindrisse son autorité. Ainsi, dans la vie professionnelle, il arrive fréquemment qu'un directeur donne à ses chefs de service la responsabilité de certaines affaires.

Nous sommes tous enclins à vouloir briller en dehors de notre sphère, à montrer notre sagesse dans des domaines qui ne nous concernent pas. La femme commet cette erreur en essayant de s'ingérer dans les affaires de son mari. Il en va de même pour l'homme lorsqu'il veut se mêler de mille petites questions domestiques, pour lesquelles il se croit plus compétent que son épouse.

Que la femme respecte le domaine d'action et de responsabilité de son mari. Que le mari ne méprise pas la tâche de sa femme, et ne considère pas comme des futilités ses activités domestiques. Il doit se souvenir qu'il est appelé non seulement à pourvoir à ses besoins matériels, mais encore à la traiter avec égards et à l'entourer d'affection. S'il sous-estime son travail et ses responsabilités, il lui cause une peine dont elle se consolera difficilement.

Une dame de notre paroisse a fait cette remarque pertinente, au sujet de l'attitude du mari envers sa femme : "Pour être en bonne forme, la femme a besoin d'une certaine vitamine, dont la carence se fait sentir quelquefois même dans les foyers chrétiens. Le mari travaille et gagne de l'argent. Son chèque de paiement et les éloges de son patron témoignent de sa valeur professionnelle. La femme n'a pas de tels critères. Cependant elle aspire, elle aussi, à être appréciée et encouragée. Malheureusement, dans bien des cas le mari ne soupçonne pas combien ce besoin est profond."

Dans Proverbes 31:10-31, nous avons la description d'une bonne épouse : "Elle a bien plus de prix que les perles... Son mari... fait son éloge : Bien des femmes se sont montrées vaillantes, mais toi, tu les surpasses toutes."

Mari, considérez votre femme comme un trésor que vous a confié un Dieu généreux. Aimez-la ! Honorez-la ! Estimez ses talents ! Appréciez ses efforts ! Respectez ses sentiments ! Chaque jour, d'une façon ou d'une autre, avec tendresse et sincérité, montrez-lui que vous l'aimez ! Cette précieuse "vitamine" rendra votre vie conjugale beaucoup plus bénéfique pour votre femme — et pour vous-même.

"Maris, aimez vos femmes, et ne les traitez pas avec dureté" (Colossiens 3:19). Ici saint Paul souligne un défaut souvent dominant chez l'homme : la dureté. Ce trait de caractère sape les bases du meilleur des mariages, fût-il solide comme le roc. Le mari est trop sûr de lui-même et se croit tout permis, parce qu'il est fidèle à sa femme. Il ne veille pas à la façon dont il s'adresse à elle, à son comportement envers elle, en particulier quand il s'agit de choses sans grande importance. Alors, au lieu de la traiter avec beaucoup de tendresse et de respect, il prend souvent une attitude indifférente. Avec les étrangers, c'est un homme extrêmement affable — il se montre sous son beau jour. Au sein de sa famille, il est tout autre. Et pourtant, il devrait se garder par-dessus tout d'affliger son épouse, qui lui est tellement dévouée. Qu'il s'applique plutôt à la rendre heureuse et à resserrer les liens qui l'unissent à lui, l'entourant de sa sollicitude et de son affection. A-t-il lieu de se plaindre d'elle, qu'il lui parle seul à seule, avec délicatesse, afin de lui faire le moins de peine possible. S'il la reprend en présence des enfants, s'il se plaint d'elle devant des étrangers, elle en sera profondément attristée. De plus, en se comportant ainsi, il portera atteinte à sa propre dignité.

Le mariage est fondé sur l'estime mutuelle, et la courtoisie entretient cette estime — entendons une courtoisie sincère, spontanée, qui vient du cœur, et non de vaines cérémonies. Ainsi les convenances ont leur place dans la vie quotidienne du couple — et ne doivent pas être négligées, ni considérées comme inutiles, ennuyeuses ou ridicules. Parler ou s'habiller n'importe comment, c'est en quelque sorte manquer de respect à son conjoint. Nous reconnaissons un rapport entre la propreté du corps et la pureté de l'âme. Il nous faut aussi comprendre que mépriser les convenances, c'est souvent porter atteinte à notre dignité personnelle et blesser celle des autres.

Après avoir recommandé au mari d'entourer sa femme d'affection et de l'honorer, puisqu'elle doit hériter avec lui de la grâce de la vie, l'Écriture ajoute cet avertissement : "Agissez ainsi, afin que rien ne fasse obstacle à vos prières" (1 Pierre 3:7). Par son manque de savoir-vivre, le mari peut heurter les sentiments et offenser la dignité de sa femme. Il lui cause ainsi une peine secrète qu'elle ne peut partager avec personne. Mais, le Juge suprême voit et comprend la douleur de l'épouse, et soutient sa cause. A l'heure sacrée de la méditation, ou devant un besoin pressant, le mari cherche dans la prière la lumière ou le secours d'en haut. C'est alors que Dieu le rend conscient de son attitude envers sa femme. L'a-t-il peinée, traitée sans égards ? Le ciel se ferme à sa requête. Ses paroles restent sans écho et meurent sur ses lèvres. Le chagrin de sa femme s'est interposé entre lui et Dieu, lui interdisant l'accès au Trône de la grâce. Dieu lui a fermé son cœur, parce que lui même a fermé le sien à son épouse. Il s'est montré indifférent et dur envers elle, et il constate maintenant que Dieu adopte envers lui la même attitude. Par son comportement condamnable, il a peut-être attristé l'Esprit de Dieu en elle et Dieu, dans sa justice, lui fait goûter à la même tristesse. Dieu est pour lui ce qu'il a été pour elle. S'il veut se réconcilier avec Dieu, il lui faudra d'abord — avec douceur et humilité — se réconcilier avec son épouse qu'il a offensée.

L'autorité spirituelle est fondée sur un paradoxe.

Jésus a dit : "Quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit le serviteur de tous." Il a démontré cette vérité dans sa propre vie en lavant les pieds de ses disciples. L'apôtre Jean a fait précéder ce récit d'une remarque tout à fait significative : "Jésus, qui savait que le Père avait remis toutes choses entre ses mains... prit un linge dont il se ceignit" (Jean 13:3-4). Jésus avait pleinement conscience de son autorité, lorsqu'il lava les pieds de ses disciples. Voilà comment doit s'exercer une autorité vraiment spirituelle — sans orgueil ni présomption, avec humilité. L'autorité du mari sur sa femme et ses enfants est une autorité spirituelle : elle émane de Dieu et elle est basée sur le même paradoxe que celle de Jésus. Notre Seigneur a lavé les pieds de ses disciples ; il a accepté la mort de la croix. Ainsi, celui qui veut exercer une autorité spirituelle, doit-il se faire le serviteur de tous et être prêt à donner sa vie pour ceux qui lui sont confiés.

Mari, aimez votre femme. Renoncez à votre orgueil, à votre "moi", à vos "droits". Suivez votre Seigneur jusqu'à la croix. Alors l'amour du Calvaire — cet amour qui transforme tout — fleurira dans votre foyer.

Deuxième partie :

VIVRE EN LA PRESENCE DE JESUS

Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons étudié l'ordre établi par Dieu pour le foyer. Or, comme nous l'avons mentionné dans notre introduction, il ne suffit pas que la famille se soumette à cet ordre, il faut encore qu'elle développe sa communion avec le Seigneur. Tel est le secret d'une vie de famille heureuse. En effet, respecter l'ordre divin, c'est donner à la vie familiale sa structure extérieure ; mais pour en assurer l'épanouissement intérieur, il importe de vivre en la présence de Jésus. Or, nous sommes ici confrontés à un problème fondamental.

Qu'entendons-nous exactement par "présence de Jésus" — ou encore : comment une famille peut-elle "vivre avec Lui" ?

Marthe, notre nièce de trois ans, raconte à sa grand-mère une découverte — simple mais combien profonde — qu'elle vient de faire : Elle lui montre sur le mur un tableau représentant Jésus : "Tu vois, c'est bien Jésus ! Mais quand moi, je lui dis 'Bonjour', lui, il ne me répond jamais !" — Sa petite sœur Nancy, deux ans, a bien saisi la remarque. Un jour, à table, elle s'exclame : "Jésus ne parle pas !"

Ainsi, dans son innocence, l'enfant exprime un secret profond, un véritable paradoxe. La vie chrétienne est une relation personnelle avec Jésus, mais Jésus ne se comporte pas comme une personne ordinaire. Je ne le vois pas. Il ne discute pas avec moi, ne m'écrit pas de lettres, ne m'appelle pas au téléphone. S'il était comme les autres, on pourrait bavarder, passer un moment ensemble — mais Jésus ne parle pas.

Ce n'est pas que l'enfant soit sceptique : il est simplement réaliste. Il comprend, d'après leurs conversations, que les adultes considèrent Jésus comme une personne. Il les entend prier et se rend compte, qu'ils s'adressent vraiment à lui comme à quelqu'un d'autre. Il s'attend donc à ce que Jésus soit comme tout le monde. Ce n'est pas le cas et l'enfant le voit bien. Alors, en grandissant, il adapte son jugement à son expérience : il y a très longtemps, lorsque Jésus vivait sur la terre, il était réellement comme les autres. Il le sera à nouveau lorsque nous le verrons au ciel, mais dans l'intervalle, "il ne parle pas". Ainsi le concept d'une relation personnelle, avec le Seigneur, se traduit chez l'enfant par la nostalgie du passé et l'espoir de l'avenir — mais ne touche pas le présent. Il est donc compréhensible, que de nombreux enfants regrettent de n'avoir pas vécu du temps de Jésus et rêvent de le rencontrer dans le ciel. Si les adultes voulaient être francs, ils reconnaîtraient qu'ils partagent souvent le sentiment de perplexité et de frustration des enfants. Ils ont une connaissance intellectuelle du Seigneur et croient sincèrement en lui. Quant à l'expérience d'une relation personnelle avec lui, elle leur est plus ou moins étrangère.

Comment expliquer, par exemple, que si peu de chrétiens témoignent avec simplicité et hardiesse d'une direction précise de Dieu dans telle circonstance de leur vie ? Pour beaucoup, penser que l'on puisse connaître clairement la volonté de Dieu n'est que présomption. Un enfant que son père envoie faire des courses saura indiquer sans hésitation, à quiconque l'interroge, la raison de son déplacement. Pourtant, combien de chrétiens peuvent affirmer, aussi naturellement, qu'ils se trouvent en tel lieu ou s'adonnent à telle activité, parce que leur Père céleste le leur a commandé ?

Les manuels de théologie, les traités évangéliques abondent en distinctions de ce genre : il ne suffit pas d'avoir une connaissance intellectuelle de Jésus ; il faut encore entretenir avec lui une relation personnelle. Nous approuvons peut-être une telle recommandation — mais quel sens lui attribuons-nous réellement ? Une relation personnelle implique une rencontre et un échange entre deux personnes au moins. Prenons un exemple : un mari et sa femme s'entretiennent longuement au cours du dîner. Ils ne se demandent pas, une fois levés de table : "Avons nous réellement parlé ensemble ?" Ils ont passé un moment l'un avec l'autre, ont échangé leurs idées — et ils le savent fort bien ! Par contre, nombre de chrétiens ont le sentiment, que leur relation personnelle avec Jésus est quelque

chose de vague et d'incertain. Ils ont, en fait, le même problème que nos petites nièces : Jésus ne se comporte pas comme une personne ordinaire. Comment être une communion avec quelqu'un, qui ne vous répond pas quand vous lui dites "Bonjour" ?

Un Américain, voyageant en Allemagne, veut connaître l'itinéraire à suivre pour se rendre dans une certaine ville. Il voit une station-service d'une marque d'essence bien connue. Rassuré, il s'arrête pour prendre les renseignements nécessaires. Mais, il revient vite à sa voiture en remarquant sur un ton désabusé : "Le pompiste n'arrive pas à se faire comprendre !" — Comprenez : "Il ne sait pas l'anglais !" En Amérique, vous pouvez obtenir toutes les indications nécessaires à une station-service. Mais en Allemagne, on a l'impression que les employés émettent bien certains sons bizarres, mais qu'ils ne savent pas s'exprimer ! Pour reprendre l'expression de notre petite nièce : "ils ne parlent pas !".

C'est l'expérience d'un grand nombre de chrétiens. Ils pensent tout d'abord que les manifestations habituelles d'une relation personnelle — voir, parler, connaître — sont valables également dans le monde de l'Esprit. Lorsqu'ils s'aperçoivent qu'il n'en est pas ainsi, ils se sentent déçus et frustrés.

Nous pouvons, certes, essayer de tranquilliser ces réalistes inquiets en leur proposant les "calmants" théologiques d'usage courant. Nous voyons le Seigneur par les yeux de la foi. — Il nous parle dans la Bible. — Nous le rencontrons dans la détresse qui nous entoure. — Nous le connaissons dans notre cœur. — Rien de moins vrai ! Néanmoins pour beaucoup de chrétiens, cela revient à dire — d'une manière pieuse et détournée — ce que disait notre nièce : "Il ne parle pas !" Même s'ils prennent les remèdes qui leur sont offerts, leur désir ardent de communion avec le Seigneur restera pourtant insatisfait.

Il ne suffit pas de dire : nous voyons le Seigneur par les yeux de la foi ; nous l'entendons nous parler dans les Ecritures, nous le rencontrons dans la personne de nos semblables, nous le connaissons dans le fond de notre être. Tous ces encouragements sont insuffisants, parce qu'ils ne touchent pas au cœur du problème. Il aurait été inutile de recommander à l'automobiliste américain de s'adresser au pompiste en allemand, puisque cette langue lui était totalement étrangère. Une fois que l'on connaît la langue d'un pays, on est en mesure de converser librement avec ses habitants. De la même manière, nous pouvons avoir une relation personnelle et dynamique avec Jésus, si nous acceptons d'apprendre comment cette relation — qui relève du domaine de l'Esprit — peut s'établir et se développer. Le Seigneur est Esprit et les rapports qu'il établit avec nous sont nécessairement d'ordre spirituel.

Il est certain que par son incarnation, Jésus est devenu un être humain dans le plein sens du terme. De plus, il demeure à jamais "Fils de l'Homme" en même temps que "Fils de Dieu" (Daniel 7:13 ; Apocalypse 1:13). Mais il convient de noter, que Jésus et le Père se révèlent maintenant à nous, par le Saint-Esprit (Jean 16:14 ; 14:23). La relation personnelle du croyant avec Dieu est donc une relation avec un être qui est Esprit — et non avec un être humain. Ainsi l'apôtre Paul écrit : "Lors même que nous avons connu Christ dans son incarnation, nous ne le connaissons plus de cette manière" (2 Corinthiens 5:15).

Nous avons tendance à négliger cette vérité, lorsque nous essayons de faire comprendre à nos enfants que Dieu est une personne. Or Jésus a dit : "Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit et en vérité" (Jean 4:24). Insistons davantage sur ce point et la présence du Seigneur dans notre famille n'en sera que plus réelle. Nous entretenons avec un être spirituel — une personne qui est Esprit — une relation absolument différente de celle que nous avons avec un être humain. La théologie ne fait généralement pas ressortir cette distinction fondamentale. De ce fait, elle n'offre souvent sur le sujet de la communion avec Dieu que des idées vagues et contradictoires.

Les chrétiens évangéliques, de leur côté, insistent sur la nécessité d'une relation personnelle avec le Seigneur. Mais au lieu d'en expliquer réellement la nature, ils se contentent de la comparer à une relation humaine. D'où la conclusion simpliste de certains chrétiens : une véritable relation avec Dieu — à l'exemple de toute relation avec notre prochain — se manifeste au niveau des sentiments et de l'imagination. Ils commettent alors l'erreur de chercher, par trop en eux-mêmes, les preuves que leur relation avec Dieu est authentique.

Ceux, qui se préoccupent particulièrement des questions sociales, disent que c'est dans notre engagement envers autrui que nous rencontrons Dieu. Là encore, on oublie que Dieu est Esprit et que notre relation avec lui s'établit sur cette seule base ; on omet de préciser les caractéristiques d'une telle relation. Sans nul doute, si nous sommes en contact avec Dieu, nous cherchons aussi le contact avec les hommes. Ces deux expériences vont de pair, mais elles ne sont pas identiques. Gardons-nous donc de les confondre. Malheureusement, pour une théologie qui s'intéresse avant tout aux questions sociales, "contact avec Dieu" et "contact avec les hommes" sont deux termes presque équivalents. Notre engagement envers nos semblables est le fruit, l'expression de notre communion avec Dieu. Pourtant, et c'est bien regrettable, on en a fait le substitut.

Les intellectuels, qui s'intéressent vivement à la littérature et aux questions religieuses, parlent aussi de "relation personnelle avec Dieu" — et en développent l'idée de façon précise. Néanmoins, eux non plus n'indiquent pas clairement, qu'il s'agit là d'une relation avec un être spirituel — ce qui est pourtant une vérité fondamentale.

Nous avons, certes, recours au langage et autres moyens appropriés (images, actions, objets), pour faire comprendre aux autres ce que représente cette relation personnelle avec Dieu. Mais, plus encore que leur communiquer nos idées, nous devons partager avec eux nos expériences. Nous pouvons, sans entrer vraiment dans cette relation, nous éprendre du langage, des formes religieuses (adoration, confession, engagement) qui s'y rattachent. Et c'est là un danger fort subtil ! Effectivement, une idée a une certaine réalité, en quelque sorte une existence propre. Nous pouvons "saisir une idée", mais nous pouvons aussi "être saisis par une idée". En fait, chacun de nous, sans trop réfléchir au phénomène, entretient d'interminables "dialogues" intérieurs avec ses propres idées. Toute la technique de la littérature découle de cette expérience forte simple, commune à tous. Ainsi nous pourrions dire — en un certain sens — que nous entretenons avec nos idées une relation personnelle quelque peu similaire — toutefois superficiellement — à celle que nous aurions avec un être spirituel, une personne qui est Esprit : une relation inviolable, toujours accessible, intime. Nous courons donc le risque d'avoir "l'idée" de ce qu'est une relation personnelle avec Dieu — et de dialoguer avec cette idée, sans nous rendre compte que nous faisons fausse route. Bien des croyants — et ils sont sans doute plus nombreux que nous ne le supposons — établissent une communication intérieure avec l'idée de Dieu plutôt qu'avec Dieu lui-même.

Voici donc la tâche que nous nous proposons, dans la seconde partie de notre ouvrage : donner l'image la plus simple et la plus claire possible de la relation qu'une famille peut entretenir avec Dieu, lequel s'est révélé à nous comme le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Nous ne perdrons pas de vue qu'il s'agit là d'une relation d'ordre spirituel — avec "le Père des esprits" (Hébreux 12:9) — et par là même une relation unique sous bien des aspects.

Avant que nos familles puissent connaître une telle relation, nous devons renoncer à certaines notions fausses quant à sa nature. Sur plusieurs points, notre relation avec Dieu ressemblera à celle que nous entretenons avec notre prochain, mais sur beaucoup d'autres, elle en différera tellement que nous en serons déconcertés. Nous devons donc nous adapter à des modes de communication et à des types d'expériences, appartenant à une relation d'ordre purement spirituel.

Dieu s'est suprêmement adapté à notre condition, à notre mode de communication. Il s'est abaissé jusqu'à notre niveau, en envoyant son Fils sous une forme humaine : Jésus homme. Toutefois, le dessein ultime de Dieu n'était pas de maintenir à ce niveau sa relation avec l'homme. Cet abaissement volontaire avait pour but d'opérer en nous, une totale transformation nous permettant ainsi d'entrer dans une relation avec lui, à son niveau — celui de l'Esprit. En d'autres mots, Jésus est descendu jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui. Il est devenu semblable à nous pour que nous devenions semblables à lui (1 Jean 3:2).

Au cours de son ministère terrestre, Jésus avait une relation d'homme à homme avec ses disciples. Son œuvre ici-bas achevée, alors qu'il se préparait à retourner au ciel près de son Père, il leur fit une merveilleuse promesse — celle d'être pour toujours avec eux (Matthieu 28:20). La relation personnelle n'allait donc pas être rompue — mais sa nature allait changer puisque, désormais, elle ne serait plus au niveau humain mais à celui de l'Esprit (Jean 14:16).

Les disciples ne pouvaient concevoir une relation avec le Seigneur différente de celle qu'ils avaient connue jusque-là, et dont son départ marquerait la fin. Aussi, à l'approche de sa mort, leur première réaction fut-elle de s'attrister. Mais Jésus leur dit : "C'est votre avantage que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Consolateur (l'Esprit Saint) ne viendra pas à vous" (Jean 16:6-7).

Jésus savait fort bien que sa relation avec ses disciples ne serait pas coupée, mais prendrait une forme nouvelle et combien plus enrichissante. Du reste, il convient de noter qu'après l'Ascension, ces derniers ne montrèrent aucun signe de regret du "bon vieux temps" — quand Jésus parlait et marchait avec eux. Le jeune homme sort peut-être de l'adolescence avec une certaine nostalgie. Mais, il est vite absorbé dans l'aventure que représente son entrée dans la vie d'adulte : il devra dorénavant faire face à des situations et à des responsabilités, qui dépasseront en importance tout ce qu'il a expérimenté précédemment. Un retour — du reste impossible — au stade initial de l'enfance ou de l'adolescence équivaldrait à une fuite devant la réalité. Ainsi les disciples laissèrent une relation à l'échelle humaine pour entrer dans une relation beaucoup plus étendue, à l'échelle divine : ils étaient désormais, par le Saint Esprit, en communion avec leur Seigneur glorifié.

Comme nous l'avons déjà mentionné, notre tâche consiste maintenant à décrire cette relation. Mais quel but poursuivons-nous véritablement ? En quoi la lecture de ce livre vous sera-t-elle profitable ?

Nous ne cherchons pas seulement à définir la relation qu'une famille peut avoir avec Dieu. Dans l'amphithéâtre de l'expérience chrétienne, les gradins sont déjà occupés par une foule d'hommes et de femmes, qui ont préféré s'asseoir parmi les spectateurs plutôt que de descendre dans l'arène : ils n'ont pas appris à entretenir une communion personnelle avec le Seigneur et, à la place, cherchent à vivre de l'expérience des autres. Nous ne souhaitons pas analyser et expliquer cette relation, avec le seul objectif d'éclairer nos lecteurs. Notre prière, c'est de pouvoir offrir des suggestions pratiques qui aideront les familles à l'expérimenter d'une façon plus profonde. Certes, une meilleure connaissance, une plus grande compréhension du sujet y contribueront efficacement; pourtant elles ne sauraient y suffire. Le chrétien doit faire une rencontre personnelle avec le Seigneur, et entretenir avec lui une communion profonde. C'est là le plan de Dieu. Or la famille chrétienne constitue le milieu idéal, dans lequel cette rencontre peut se produire et cette communion se développer.

6. Jésus, le Sauveur et le Seigneur de la famille

Certains disent — non sans quelques preuves bibliques à l'appui — que Dieu sauve les familles. Ainsi Noé construit une arche pour sauver les siens (Genèse 7:1 ; Hébreux 11:7). Le geôlier de Philippe est sauvé ainsi que sa famille (Actes 16:30). Dans les instructions relatives à la Pâque — ce grand symbole de salut et de délivrance de l'Ancien Testament — nous voyons qu'un agneau doit être offert pour chaque famille (Exode 12:3).

Les parents feront bien de méditer sérieusement sur ces exemples bibliques, et de prier Dieu pour le salut de leur famille. Saint Augustin attribue sa conversion aux prières ferventes de sa mère, Monique. Pendant des années, il repousse le moment de rencontrer Dieu — et traduit ainsi sa pensée : "Oui, Seigneur, je veux bien être chrétien. Je désire te servir, mais pas maintenant." Avec persévérance, Monique prie — et un jour, le cœur de son fils se fond. Augustin capitule. Il est gagné à Christ. Il devient alors, et demeure jusqu'à ce jour, une source de bénédiction pour l'Eglise. Combien d'enfants ont ainsi été conduits au Père céleste par les prières patientes et pleines de foi de leurs parents — l'éternité seule le révélera.

La vie chrétienne de la famille commence ici. Chacun de ses membres doit — à son niveau et selon ses capacités — expérimenter le pardon, l'amour et la communion que Dieu nous offre en Christ. Chacun est appelé à connaître Jésus comme le Sauveur de la famille.

La Bible nous montre clairement que cette expérience est à la portée des enfants, même petits. Jésus dit, en parlant d'un enfant : "Un de ces petits qui croient en moi" (Matthieu 18:6). Le passage parallèle de Marc nous indique que cet enfant était encore jeune, car Jésus l'a pris dans ses bras (Marc 9:36). Quand l'apôtre Paul écrit aux saints d'Ephèse et de Colosses (Ephésiens 1:1 ; Colossiens 1:2), il s'adresse aux enfants en même temps qu'aux adultes. En effet, dans ses deux lettres, il leur recommande d'obéir à leurs parents "dans le Seigneur" — "selon le Seigneur", et ces deux expressions s'appliquent uniquement à des croyants.

La Bible ne partage pas l'avis des rationalistes, qui supposent le petit enfant incapable de croire. Cette notion erronée découle d'une tendance exagérée à intellectualiser le concept de la foi. Il est certain que l'aspect conscient, intellectuel de celle-ci croît avec notre compréhension. Mais son aspect essentiel — une confiance personnelle qui conduit à une union vivante avec le Père céleste — dépend, non de l'entendement de l'homme, mais de la bienveillance, de la bonté infinie de Dieu. La foi est un don de Dieu, une grâce; elle ne saurait être l'œuvre de l'homme. Or, comme en témoignent nettement les Ecritures, Dieu accorde cette grâce, il est vrai aux adultes, lesquels sont en mesure de la recevoir d'une manière réfléchie — mais aussi aux petits enfants qui peuvent, eux, se l'approprier intuitivement. "C'est toi qui m'as tiré des entrailles maternelles, qui m'as donné espoir et confiance quand je n'étais qu'un nourrisson" (Psaume 22:10 — d'après une version anglaise).

La foi des petits enfants, exprimée à un niveau plus élémentaire, mais tout aussi valable que celui de l'intelligence, se traduit par leur attitude d'abandon et de confiance. Or, il ne s'agit nullement d'une sorte de foi provisoire que remplacerait la foi réelle, définitive, le jour où l'entendement de l'enfant serait assez développé pour la saisir. Dieu n'est pas tenu d'accéder à notre cœur par la seule voie de notre intelligence. Sinon, quelle devrait être notre conclusion quant aux chances de salut des handicapés intellectuels ou des retardés mentaux ? Nous pouvons nous ouvrir à la foi en Dieu, bien avant d'être capables de comprendre ou de décrire le phénomène.

Jean-Baptiste se réjouit de la présence du Seigneur Jésus, alors que l'un et l'autre étaient encore dans le sein maternel : "Dès qu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein... Elle s'écria : ... Tu es bénie entre les femmes, et le fruit de ton sein est béni... Car aussitôt que ta salutation a frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse dans mon sein" (Luc 1:41-44).

Selon la Bible — et cette conception est totalement opposée à celle des rationalistes — ce sont les raisonnements sophistiqués de l'adulte et non l'immatrité intellectuelle de l'enfant, qui constituent le véritable obstacle à la foi. "On présenta jusqu'aux petits enfants à Jésus afin qu'il les touchât... Jésus les appela et dit : Laissez venir à moi les petits enfants, ne les empêchez pas; car le royaume de Dieu

est pour ceux qui leur ressemblent. Je vous le dis en vérité, qui n'accueille pas le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera pas" (Luc 18:15-17). Or, c'est par la foi que nous recevons le royaume de Dieu. Puisque, d'après les versets précités, les enfants même petits — sont en mesure de le recevoir, nous en déduisons sur l'autorité de ces paroles de Jésus, qu'ils peuvent avoir la foi qui sauve. Cette vérité est d'une importance fondamentale pour la famille chrétienne.

Nous devons croire que le Saint Esprit est à, l'œuvre jusque chez le petit enfant et qu'il le conduit à une relation personnelle avec le Seigneur.

Faute d'avoir pris en considération cet enseignement biblique fondamental, nous avons souvent mal compris notre tâche et notre responsabilité de parents. D'un côté, nous faisons chanter à nos enfants : "Jésus m'aime" — de l'autre, nous souscrivons plus ou moins à la notion rationaliste, selon laquelle les enfants sont incapables de croire, et nous attendons le jour où devenus grands, ils pourront enfin accepter Christ. Si seulement nous faisons confiance à la Bible ! Si nous saisissons combien l'enfant est sincère et croit ce qu'il chante ! Il revient aux parents de l'aider à utiliser sa foi, pour qu'elle le conduise à de véritables expériences avec le Seigneur. En d'autres termes, les parents doivent encourager l'enfant à reconnaître l'amour de Jésus, dans les moindres détails de la vie quotidienne.

Les théologiens qui usent d'arguments sophistiqués opposent généralement "foi" et "expérience". Ils semblent suggérer, que ceux qui ont la foi, se passent très volontiers de l'expérience. La Bible, au contraire, enseigne que la foi conduit nécessairement à l'expérience. Si la foi n'est pas en quête de "signes extérieurs", toutefois, selon la promesse du Seigneur, ces signes "accompagnent" la foi (Marc 16:17). Nous ne cherchons donc pas à faire des expériences pour nous aider à croire — mais, parce que nous croyons, nous faisons des expériences, et celles-ci sont une confirmation de notre foi. Sans expériences, la foi est passive, vaine, légaliste, morte. Nous ne devons pas seulement enseigner à nos enfants que Dieu existe. Il nous faut, comme la Bible nous y invite, franchir l'étape suivante et leur faire découvrir qu'il est "le rémunérateur de ceux qui le cherchent" (Hébreux 11:6). Notre façon de prier avec eux en sera immédiatement transformée. Nous dépasserons bien vite le "Seigneur, bénis papa et maman" — cette sorte d'offrande du soir, prière indifférente, prière de routine, ne connaissant en général ni victoire ni défaite. Nous formulerons avec eux, et leur apprendrons à formuler de véritables prières de foi — des demandes qui appellent des réponses.

Notre plus jeune fils perdit un jour un insigne honorifique — genre d'épingle — qu'il avait gagné à l'école et devait fixer sur sa cravate. L'enfant, alors âgé de six ans, était tout confus : il savait bien que ses maîtres et ses camarades lui feraient des reproches. Nous avons cherché cet insigne partout dans la maison, mais en vain. Durant notre culte du matin, il demanda au Seigneur de l'aider à le retrouver. Deux jours plus tard alors que je rentrais à la maison, après mon travail, il vint à ma rencontre tout rayonnant

"Papa, nous avons retrouvé mon insigne ! Tu te rappelles, j'avais prié pour cela !" Une douzaine d'exhortations — même très justes — n'auraient su donner à notre enfant une preuve aussi convaincante de l'amour de Dieu que ce simple exaucement de prière.

L'enfant dont la foi ne repose que sur des doctrines — si élaborées soient-elles — aura du mal à la conserver quand, au cours de ses études, il se trouvera confronté à toutes sortes d'enseignements contraires. Mais, celui qui porte en soi le souvenir d'expériences multiples, lui ayant prouvé la réalité de Dieu, n'aura pas à faire d'efforts pour garder sa foi : c'est elle qui le gardera.

Bien trop souvent, nous n'encourageons pas nos enfants à mettre leur foi en pratique, à faire confiance à Dieu dans de toutes petites choses, parce que nous avons peur d'engager notre foi personnelle. Derrière nos aspirations spirituelles se cache une crainte : "Et s'il ne se passait rien ?" — Eh bien ! Qu'en serait-il alors ? — Si Dieu ne répond pas à la prière, autant nous en apercevoir dès maintenant et renoncer à cette pieuse habitude. S'il ne s'intéresse pas à nos besoins quotidiens, mieux vaut nous en rendre compte le plus tôt possible. Pourquoi inviterions-nous nos enfants à croire en un Dieu tout-puissant, qui ne ferait jamais rien pour les aider ? Ce serait les inciter à devenir hypocrites, à s'attacher à des futilités.

Le professeur de chimie qui refuserait de faire des expériences avec un certain élément, par crainte de ne pas les réussir, compromettrait sa réputation de scientifique. Par contre, celui qui accepte

volontiers de procéder à de telles expériences, procure aux élèves une connaissance sûre et précise de la réaction du dit élément dans des conditions diverses.

Il arrive souvent que des prières restent inexaucées. Evitons alors de chercher un refuge dans cette pieuse assertion : Dieu répond toujours à notre prière — mais c'est parfois par un "non" ou même un "plus tard". Cette fausse consolation est sans doute de nature à ménager notre foi. En fait, elle réduit la prière à une froide pratique religieuse, alors que celle-ci devrait être une véritable rencontre entre nous et Dieu. Certes, il est possible que Dieu dise "non" à notre prière. Nous savons alors, sans l'ombre d'un doute, qu'il nous a parlé et, en un certain sens, nous recevons dans ce contact avec lui une bénédiction aussi grande que s'il nous avait dit "oui". Mais quelquefois, nous prenons pour un "non" le simple fait que notre prière reste inexaucée. Or, dans bien des cas, Dieu ne répond ni par "oui" ni par "non", ni même par "plus tard" — c'est simplement le silence, comme s'il ne s'intéressait pas à nos requêtes. Ayons donc le courage d'accepter une telle possibilité et de nous avancer — avec nos enfants — dans ces eaux profondes où notre foi sera mise à l'épreuve. Alors, nous apprendrons à prier de la bonne manière. Alors, nous serons prêts à lutter avec Dieu, jusqu'à ce qu'il nous bénisse. Alors, nous le rencontrerons véritablement. Une prière inexaucée, tout comme une expérience infructueuse, nous incite à la persévérance.

La foi n'est pas une haute citadelle où nous nous réfugions — bien loin des conflits et des épreuves de la vie quotidienne. La foi, c'est une arme avec laquelle nous entrons dans le combat, et affrontons les difficultés de chaque jour. Nous recevons des coups, nous essayons des défaites. Nous sommes plongés dans l'incertitude et la perplexité. Mais, nous nous battons toujours. Et finalement nous triomphons, parce que nous avons eu le courage de faire confiance à Dieu. La foi nous conduit, certes, dans des expériences d'adoration où nous contemplons Dieu dans sa splendeur, mais elle agit surtout à la cuisine, au bureau, sur le terrain de jeux. Elle ne nous libère pas de cette vie aux multiples problèmes — mais elle y introduit Dieu.

Les enfants, eux aussi, sont à même d'exercer une telle foi, à même d'accepter les déceptions et les défaites qui la façonnent et la fortifient — pourvu qu'ils voient leur parents engagés dans la même aventure. Dieu ne permettra pas qu'ils soient éprouvés au delà de leurs forces (voir 1 Corinthiens 10:13). Ils apprendront à connaître Jésus ; ils sauront par expérience qu'il est vivant — et c'est ainsi que leur foi grandira. La foi, en effet, n'est pas un produit de la raison ; elle ne dépend pas des arguments humains, mais elle est fondée sur une rencontre personnelle avec le Sauveur. Tout d'abord, l'enfant sera peut-être touché par un témoignage, ensuite il viendra lui-même à Jésus. Ce fut le cas pour ces Samaritains dont nous parlent les Ecritures : ils s'intéressèrent et crurent aux paroles de la femme qui avait rencontré le Maître ; puis ils entrèrent eux-mêmes en contact avec lui (Jean 4:39-42).

Quelle joie pour un père, pour une mère, lorsque leur enfant peut donner un témoignage de ce genre : "Je crois que Jésus m'aime — non seulement pour avoir entendu mes parents me le dire, mais pour avoir fait moi-même l'expérience de son amour et de son salut."

La famille doit non seulement accepter Jésus comme Sauveur, mais encore le reconnaître comme Seigneur et lui donner, dans le foyer, la place d'honneur qui lui revient. Ainsi, les membres de la famille feront bien de se souvenir que toutes leurs discussions, activités et décisions concernent le Seigneur, aussi bien qu'eux-mêmes.

Beaucoup perdent le contact avec Jésus, parce qu'ils refusent de se placer sous son autorité. Une attitude indépendante — c'est-à-dire de la désobéissance — détériore plus que toute autre chose notre communion avec lui et provoque l'affaiblissement de notre foi. En revanche, la meilleure façon de maintenir et d'intensifier cette communion, c'est d'accepter Jésus comme Seigneur de notre vie et de nous soumettre entièrement à sa volonté. La famille qui désire "vivre avec Jésus-Christ" doit le reconnaître comme chef suprême du foyer.

Pour que Jésus puisse exercer son autorité sur la vie et les activités de notre famille, il nous faut apprendre à lui donner de notre temps et de notre argent — deux éléments qui jouent un rôle important dans notre existence.

Nous devons mettre chaque jour du temps à part pour le culte de famille. Dans ce chapitre, nous nous contenterons d'en souligner la nécessité et dans le chapitre suivant, nous ferons quelques suggestions d'ordre pratique, pour que ces moments de recueillement soient vraiment profitables. Si Jésus est vivant, s'il est bien le Seigneur de notre famille, rien de plus normal que de lui réserver quotidiennement une portion de notre temps.

Certaines familles découvrent parfois avec surprise l'immense changement survenu dans la vie entière du foyer, depuis qu'elles y ont introduit ce culte quotidien. Il est facile d'en comprendre la raison : quand vous consacrez du temps à une activité quelconque, vous établissez entre vous-même et cette activité une sorte de réaction à double effet. Par exemple, vous consacrez du temps à prendre votre petit déjeuner. Votre corps assimile la nourriture qu'il absorbe et celle-ci, en retour, profite à votre corps. Ou encore, vous consacrez du temps à téléphoner à un ami, et vous l'invitez au restaurant : votre programme de la journée est modifié, le sien aussi. De plus, votre initiative a une incidence sur le travail de l'employé du parking, du cuisinier et de la serveuse du restaurant. De même, quand une famille consacre une portion raisonnable de son temps à Jésus, elle provoque une réaction à double effet entre elle et lui, le Seigneur du ciel et de la terre. C'est alors la porte ouverte à toutes les richesses divines, dont il peut combler cette famille.

Non seulement de son temps, mais la famille doit encore mettre de son argent — au moins un dixième de son revenu — à la disposition de Dieu. Quelqu'un a fait cette remarque frappante : "L'argent, c'est de la sueur congelée" — c'est l'attestation du temps que nous avons passé à notre travail, de l'habileté que nous y avons déployée — et cette attestation, nous permet d'acquérir certains biens matériels indispensables. Depuis la malédiction prononcée au Jardin d'Eden, la pensée de subvenir à ses besoins a éveillé, chez l'homme, des sentiments de crainte et de convoitise. Il a peur que son travail pénible et ses multiples efforts ne suffisent pas à lui procurer le nécessaire. Or, la famille qui remet au Seigneur le dixième de son revenu conclut ainsi une sorte de pacte avec Lui.

La Bible parle de la dîme comme d'un investissement : "Apportez intégralement les dîmes... Mettez-moi de la sorte à l'épreuve, déclare le Seigneur Tout Puissant : Vous verrez si je n'ouvre pas pour vous les écluses des cieux, si je ne répands pas sur vous la bénédiction en abondance" (Malachie 3.10). Quand Dieu demande à la famille de lui donner la dîme, il l'invite en même temps à mettre de côté crainte et convoitise et promet de la bénir matériellement. Les familles qui font confiance au Seigneur et obéissent à cette prescription, savent, par expérience, qu'il est pleinement capable de bénir leur travail, de les garder de bien des dépenses inutiles et de faire en sorte qu'elles ne manquent de rien. On nous rappelle souvent que donner la dîme est un devoir sacré, mais on néglige de nous en préciser l'objectif profond : Dieu veut nous bénir matériellement. Il désire que la famille se sente en sécurité — une sécurité qui plonge ses racines en lui, et ne dépend pas d'un emploi ou d'une foule d'autres avantages éphémères. Il s'attend donc à ce que nous lui remettions le dixième de notre revenu — un investissement qui ne repose sur aucune autre garantie que sa précieuse Parole. La famille qui apprend à compter sur Dieu dans ce domaine, jouit d'une sécurité que lui seul peut procurer.

Si nous acceptons de donner ainsi à Dieu une portion de notre temps et de notre argent, nous posons la fondation de l'autorité de Christ dans notre foyer. Nous le reconnaissons comme le Seigneur de notre famille. Il satisfait notre aspiration la plus élevée — la communion avec lui; notre besoin le plus élémentaire — le pain quotidien.

7. Le sacerdoce des parents

Dans sa première lettre, dont le caractère est universel, l'apôtre Pierre écrit : "Vous êtes un sacerdoce royal" (1 Pierre 2:9). Le sacerdoce de tous les croyants est l'une des vérités retrouvées par Martin Luther, lors de la Réforme. Les protestants insistent habituellement sur l'idée, que tout croyant a un accès direct auprès de Dieu et fait donc fonction de prêtre pour lui-même.

D'un certain point de vue, cette conception est juste. Ainsi, selon la tradition sacerdotale, le prêtre se présente parfois devant Dieu pour lui-même (voir Lévitique 9:7) : c'est alors une préparation à l'exercice de son ministère en faveur des autres. Le sacerdoce instauré dans l'Ancien Testament est la préfiguration du sacerdoce véritable, dont nous parle le Nouveau Testament. Or, dans ces deux formes de ministère (le type et l'antitype), le rôle du prêtre consiste essentiellement à servir d'intermédiaire entre Dieu et les hommes. Nous sommes appelés à participer au sacerdoce universel des croyants. De ce fait, nous avons le privilège de pouvoir entrer en contact personnel avec Dieu, mais aussi la responsabilité d'annoncer aux autres "les œuvres merveilleuses de celui qui nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière" (1 Pierre 2:9) — en d'autres termes, d'être des dispensateurs de la grâce divine. Le sacerdoce universel, c'est l'accès direct du croyant auprès de Dieu; mais, plus encore, c'est la fonction de prêtre que remplit ce croyant en faveur d'un autre croyant.

Le foyer chrétien offre un lieu privilégié pour l'exercice de ce précieux ministère. Les parents : des prêtres du Seigneur ! Appelés, établis par Dieu pour s'acquitter de cette fonction sacrée, auprès de leurs enfants !

Présenter Dieu à nos enfants

Dans la liturgie du culte de plusieurs confessions chrétiennes, le pasteur ou le prêtre se tient tantôt face aux fidèles, tantôt face à l'autel : face aux fidèles, lorsqu'il s'adresse à eux de la part de Dieu ; face à l'autel lorsqu'il s'adresse à Dieu, de la part des fidèles. Ces deux positions symbolisent les deux fonctions fondamentales du prêtre : être le représentant de Dieu, auprès des fidèles ; être le représentant des fidèles, auprès de Dieu.

Le sacerdoce des parents comporte ces deux aspects essentiels. Ils sont appelés, d'une part à présenter Dieu à leurs enfants — ceci par l'exemple, l'enseignement, les symboles ; d'autre part à présenter leurs enfants à Dieu — et ce, principalement par le moyen de la prière.

Dans Deutéronome 6:4-9, les parents trouveront des conseils utiles pour l'exercice de leur sacerdoce sous son premier aspect : présenter Dieu à leurs enfants. Ce passage met en relief trois points importants.

Présenter Dieu à nos enfants — par l'exemple.

"Ecoute, Israël ! Le Seigneur, notre Dieu, est le seul Seigneur. Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force."

Ce verset bien connu est en réalité l'introduction à un enseignement destiné aux parents. Il indique l'attitude qu'ils devraient avoir envers Dieu. Si les parents n'éprouvent pas eux-mêmes un amour profond à son égard, le Seigneur sait bien que l'enseignement religieux qu'ils donneront à leurs enfants sera creux et inefficace. Le sacerdoce des parents est fondé sur leur attachement et leur consécration à Dieu.

A moins qu'ils n'aient une communion personnelle avec Jésus, ils ne peuvent aider leurs enfants à entrer en relation avec lui. Les rapports des parents avec le Seigneur se limitent-ils à l'observance de règles arides — une morale rigide, rien de plus; un cycle sinistre de devoirs et d'exercices religieux qui inspirent peu d'enthousiasme, ne suscitent aucune joie réelle ; un mince vernis, une religion de parade ? Les enfants ont une perception beaucoup plus aigüe des choses spirituelles, que les adultes

ne le conçoivent généralement. Ils ne sont pas dupes des paroles pieuses, ni des croyances superficielles de leurs parents. Ils en discernent intuitivement la futilité — et c'est contre cela qu'ils réagissent. La plupart du temps, les jeunes qui se révoltent contre le christianisme ne se dressent nullement contre le Dieu vivant : ils n'ont jamais eu de contact personnel avec lui, et n'ont donc aucune raison de s'insurger contre lui. En réalité, ils se rebellent contre une religion formaliste, dénuée de toute vie — et qui leur a longtemps imposé ses lois et ses rites.

Les parents doivent cultiver leur relation personnelle avec Dieu, s'ils désirent que leurs enfants entrent, eux aussi, en contact avec lui — et cela implique en premier lieu la nécessité d'une vie de prière. De multiples préceptes moraux, une discipline ferme, une bonne instruction biblique, l'assiduité aux services religieux — rien de tout cela ne peut compenser le manque, de prière des parents. C'est avant tout dans et par la prière, que nous passons du domaine de la théorie à celui de la réalité et de l'expérience personnelle.

Comment convaincre nos enfants de la grandeur de Dieu, si nous ne lui consacrons une portion de notre temps ? Comment prétendre que nous l'aimons, si nous ne passons presque jamais une minute seul avec lui ? Nos enfants pourront apprendre de bon gré à dire leurs prières et à chanter avant les repas des chœurs d'actions de grâces — par exemple : "Dieu est grand ! Dieu est bon ! Et nous le remercions pour ces aliments." Mais dans le fond de leur cœur — et c'est là où les attitudes se prennent — ils ont reçu par nos vies sans prière un tout autre message : "Dieu est grand, mais il peut attendre. Dépêchons-nous, ou je serai en retard !"

Heureux l'enfant qui, de temps à autre, trouve ses parents à genoux — qui s'aperçoit que son père et sa mère se lèvent de bonne heure ou prennent un moment dans la journée, pour se tenir devant le Seigneur. Cet enfant apprend ainsi une leçon qu'aucun sermon ne saurait lui enseigner. Il voit bien que Dieu "compte" — que Dieu a de l'importance, puisqu'on lui consacre du temps. Il comprend que Dieu est vraiment une personne vivante : on ne fait pas qu'obéir à ses ordres ; on peut aussi s'entretenir avec lui.

Ce n'est pas uniquement le sens du devoir qui vous pousse à une vie de prière — ni le seul désir de donner un bon exemple à vos enfants. Non, vous vous adonnez à la prière parce que vous savez combien cela est important. En effet, la prière est plus qu'un exercice de piété ; c'est une "rencontre d'affaires" — décisive, lourde de conséquences — entre vous et Dieu.

J'ai commencé à prendre la prière au sérieux, au cours du dernier semestre de mes études de théologie. Quelques mois plus tard, à ma sortie du séminaire, je devais enseigner aux autres à suivre le Seigneur et à être de bons chrétiens. Jusque là, je n'avais jamais prié "pour de bon". Bien sûr, j'avais prié : j'avais fait les gestes appropriés, prononcé les paroles d'usage. Mais, si jamais une de mes prières avait reçu un exaucement, j'en aurais été le premier surpris.

Un soir, pendant ma première année de séminaire — alors que je prenais le café avec deux anciens camarades — je leur dit d'une voix maussade : "Je me demande combien de temps encore je pourrai supporter le séminaire. C'est toujours prier : avant chaque cours, il faut prier. J'en ai par-dessus la tête ! Une fois par jour ou une fois par semaine me suffirait largement." La prière, à mes yeux, faisait partie du train-train quotidien : je voulais vite me décharger de cette obligation, pour me consacrer à ce qui en valait vraiment la peine : notre éducation intellectuelle.

Je ne prenais pas la prière au sérieux. Si j'avais analysé ma pensée, j'aurais découvert que je ne prenais pas davantage la Bible au sérieux. Je ne prenais pas au sérieux le monde surnaturel. La prière se résumait donc pour moi en une sorte de litanie, ou encore en une pratique respectable à laquelle on se soumettait par devoir. Cependant le Dieu qui ouvre les yeux des aveugles savait aussi comment ouvrir les miens.

Pendant mes années de séminaire, j'effectuais également un travail à temps partiel dans la maison d'édition de notre Eglise. L'une de mes activités consistait à commenter à la radio certains ouvrages chrétiens. J'eus un jour sur mon bureau un livre d'Agnes Sanford intitulé *La lumière qui guérit*⁵, que je

⁵ Editions Delachaux / Niestlé, Neuchâtel, 1955. En anglais : *The Healing Light* (n.d.t.).

me mis à lire. Alors, je découvris un exemple contemporain, une personne de notre temps — qui prenait la prière au sérieux. Quand cette femme priait, il se passait quelque chose. Elle était tellement objective à propos de la prière, que cela me donnait presque la chair de poule. Elle écrivait sur ce sujet comme un savant écrivait sur les lois et les forces de la nature. Elle me faisait penser à un physicien qui aurait dit :

"Notre expérience n'a pas réussi. Re commençons-la en utilisant une nouvelle formule." C'est ainsi qu'elle agissait dans le domaine de la prière. Elle faisait remarquer : "Si après avoir branché votre fer à repasser vous vous apercevez qu'il ne chauffe pas, vous ne nourrissez pas le fol espoir qu'après un moment tout s'arrangera. Ou bien, vous n'en concluez pas : Je suppose que Dieu veut qu'il en soit ainsi ! — Ce serait tellement ridicule ! Vous agissez tout autrement : vous vérifiez si le contact est bien établi, s'il y a ou non un court-circuit, bref, vous cherchez à trouver pourquoi le fer ne fonctionne pas. Vous savez fort bien que le fer doit chauffer : il est fait pour cela ! De même, la prière doit recevoir une réponse — du reste, c'est bien dans ce but que vous priez ! Une prière sans réponse n'est pas une prière ; ou, si vous préférez, c'est une demi-prière, une prière incomplète. Certes, les réponses varient avec la nature des prières. Mais une réponse est nécessaire, parce que la prière engage à la fois celui qui la formule et celui à qui elle s'adresse."

C'était un monde tout nouveau pour moi. Je ne pouvais nier que cette femme n'exposait pas des théories, mais relatait ce qu'elle avait vraiment expérimenté. J'en fus tout ébranlé. Je repris ma Bible et considérai à nouveau tout ce que j'en avais mentalement éliminé. Petit à petit, une pensée s'éveilla en moi : "Et si ces choses pouvaient quand même se produire ? Et si elles pouvaient se produire aujourd'hui ? — on prie pour les malades et on croit à leur guérison ; on prie pour que Dieu fasse des miracles et on les voit s'accomplir."

Tout d'abord, je sondai les Ecritures. Puis je me mis à examiner l'histoire de l'Eglise. A la suite d'une telle étude, une conclusion s'impose : les grands hommes de Dieu sont toujours de grands hommes de prière — et à cette règle, il ne semble pas qu'il y ait d'exceptions. Souvenez-vous de Moïse, d'Elie, de Néhémie, de Daniel, des apôtres. Grand homme de Dieu, grand homme de prière — deux qualifications inséparables.

Pensez à notre Seigneur Jésus lui-même. L'un de ses disciples exprime un désir : "Seigneur, apprends-nous..." — non pas à chasser les démons, à guérir les malades, à calmer la tempête, à changer l'eau en vin — mais : "Seigneur, apprends-nous à prier." Les disciples étaient en contact étroit avec Jésus, et ils se sont aperçus que la puissance de son ministère dépendait de sa vie de prière. Le Seigneur passait des nuits entières dans la prière. Il en sortait dans la puissance du Saint Esprit. Les disciples ont bien compris qu'il y avait une relation entre la vie de prière de Jésus et l'efficacité de son ministère.

Voyez Samuel, dans l'Ancien Testament. Comme ses prières étaient respectées, et comme elles étaient puissantes ! Dans 1 Samuel 7:5, il est parlé de l'idolâtrie des Israélites. Samuel leur dit : "Rassemblez tout Israël à Mitspa, et je prierai le Seigneur pour vous" — en d'autres termes : "je ferai mon possible pour que les choses s'arrangent." Dans 1 Samuel 8:5, les Israélites viennent lui demander de choisir et d'oindre un roi qui régnerait sur eux. Samuel était opposé à ce projet : il y voyait un rejet par le peuple du gouvernement divin. Les Israélites préféraient être dirigés par un roi, plutôt que de rester sous le contrôle direct de Dieu. Le prophète leur montra les dangers qu'ils allaient encourir, les calamités qui s'abattraient sur eux à cause de leur choix insensé.

Alors ils adressèrent à Samuel cette requête : "Prie le Seigneur, ton Dieu, pour tes serviteurs, afin que nous ne mourions pas, car, à tous nos péchés, nous avons ajouté le tort de demander pour nous un roi" (1 Samuel 12:19). Parce que Dieu lui avait parlé à ce sujet et dit de ne pas s'opposer à leur désir, mais de leur donner un roi, Samuel leur répondit : "N'ayez pas de crainte. Oui, vous êtes bien coupables; néanmoins, ne vous détournez pas du Seigneur, mais servez-le de tout votre cœur. Vous ne le quitteriez que pour des idoles de néant, impuissantes à secourir et à délivrer, puisqu'elles sont néant. Le Seigneur ne rejettera pas son peuple, à cause de son grand nom, car le Seigneur a résolu de faire de vous son peuple. Pour ma part, que je me garde de pécher contre le Seigneur en cessant de prier pour vous et de vous enseigner le bon et droit chemin" (1 Samuel 12:20-23).

Il ne s'agissait pas là d'un simple exercice de piété. Quelquefois, nous disons à quelqu'un : — Priez pour untel ! Ou bien : — Priez pour moi ! Bien souvent, cette personne rentre chez elle et oublie ce que

nous lui avons demandé — et le chapitre est clos. Nous ne saurons jamais si elle a prié ou non. De toute manière, rien ne s'est passé ! Mais quand Samuel priait, il se passait quelque chose. En réalité, c'est cela qu'on appelle prier.

Martin Luther était un grand homme de prière.

Quand il avait beaucoup à faire, il se levait plus tôt que de coutume car, disait-il, il avait besoin de prier davantage. Il n'invoquait pas le prétexte bien connu : "J'ai trop de travail ! Je n'ai pas le temps de prier !" — Loin de là ! Il sentait alors le besoin de passer quatre heures dans la prière — au lieu des deux heures habituelles. Il était pourtant un père de famille de six enfants.

On rapporte que la reine d'Ecosse tremblait lorsque John Knox était à genoux. Cet homme pria avec tant de puissance que l'Ecosse tout entière connut un réveil : "Seigneur, donne-moi l'Ecosse, ou je meurs !" Il pria avec une grande intensité et le Seigneur l'exauça. Que se passerait-il dans nos familles, si nous décidions de prendre vraiment la prière au sérieux — comme le firent ces grands hommes de Dieu du passé ?

A une époque plus récente, nous avons l'histoire d'un petit Noir du nom de Samuel Morris. Il avait été élevé dans la brousse africaine, au sein du paganisme le plus profond. En 1888, Samuel Morris, alors âgé de seize ans, se rendit à une station missionnaire et se convertit au christianisme. Un an plus tard, il partit pour l'Amérique où il mourut à l'âge de vingt-et-un ans. Pendant ce court intervalle, il devint l'instrument de Dieu dans la création de tout un mouvement missionnaire, qui prit naissance aux Etats-Unis.

Alors qu'il fréquentait une école de l'Indiana, Samuel Morris se rendit à un service religieux, dans une assemblée de la région. Il demanda la permission d'y prendre la parole. Le pasteur laissa la place au jeune homme. Quelques minutes plus tard, la congrégation était en effervescence. Le pasteur, étonné, vit tous les fidèles à genoux, pleurant, priant, poussant des cris de joie. Sammy — comme on l'appelait — ne prêchait pas. Il priait — ou, comme il l'expliqua lui-même, "il s'adressait à son Père céleste". Par la suite le pasteur, évoquant cette circonstance, précisa : "J'en écoutais même pas ce qu'il disait. J'étais saisi par un désir irrésistible de prier. Je ne me souviens ni de mes paroles ni de celles de Sammy, mais je sais que mon âme était embrasée par le feu divin — une expérience toute nouvelle pour moi !" Cette assemblée n'avait jamais connu auparavant une telle intervention du Saint Esprit.

On peut se demander : "Combien de temps dois-je passer dans la prière ?" Puis-je vous suggérer d'essayer de prier une demi-heure et par la suite, une heure par jour ? Mais ne précipitez pas les choses. Si vous n'êtes pas habitué à prier, priez d'abord cinq minutes par jour, ensuite dix minutes, puis un quart d'heure, puis davantage. Sans entraînement méthodique, vous seriez incapable de réaliser d'un jour à l'autre un lourd programme d'exercices physiques. De la même manière, vous ne pourriez vous engager tout d'un coup dans un exercice spirituel intense. En procédant graduellement, il vous sera possible d'arriver à une heure de prière par jour.

Au premier abord, l'idée de passer une heure entière dans la prière peut vous surprendre : "C'est bien long ! Il faut que j'aille travailler ! J'ai tant à faire !" Pourtant, si vous contractiez soudain une maladie grave et que le médecin vous prescrive un traitement d'une heure par jour, vous n'hésiteriez pas à vous y soumettre ! Alors, pour le plus grand bien de votre famille, ne vaut-il pas la peine de consacrer chaque jour une heure au Seigneur ? Il convient ici d'ajouter que, comme membre du Corps de Christ, c'est votre devoir de passer du temps dans la prière. Pour que ce Corps — l'Eglise — prospère, il faut que prospère chacun de ses membres, c'est-à-dire les individus et les familles qui le constituent.

Supposez que le président des Etats-Unis vous dise :

"Vous êtes une personne compétente, et j'ai besoin de votre concours pour gouverner le pays. A cette fin, je désire m'entretenir chaque jour une heure avec vous par téléphone." Vous accepteriez une telle proposition avec enthousiasme, et vous en parleriez à tous vos amis. Rien au monde ne vous ferait manquer ce rendez-vous journalier. Pensez donc, parler une heure avec le Président, quel grand honneur ! Et quand le Seigneur de l'univers vous dit : "Je désire m'entretenir chaque jour une heure avec toi" — oseriez-vous lui répondre différemment ? Quand Dieu trouvera des parents prêts à lui consacrer du temps dans la prière, il pourra disposer de familles utiles à son œuvre.

Fixez-vous comme but initial de passer chaque jour une demi-heure dans la prière, la vraie. Pendant ce temps, ne faites absolument rien d'autre. Au besoin, décrochez le téléphone ; demandez à votre famille et à vos amis de ne pas vous déranger. Que les parents apprennent à prier, et Dieu agira au sein des familles : voilà tout le secret !

Lorsque nous étudierons le second aspect du sacerdoce des parents — présenter leurs enfants à Dieu — nous donnerons sur la prière des conseils appropriés. Ici, nous nous contentons d'en souligner l'importance. La prière, c'est l'atelier où la vie des parents est travaillée, transformée en un instrument que Dieu peut utiliser pour bénir les enfants qu'il leur a confiés.

De cette vie de prière émanera une vie de véritable piété, formée et façonnée par Dieu lui-même. Sans aucun embarras ni affectation, vous pourrez parler du Seigneur à vos enfants d'une façon tout à fait naturelle, l'introduire dans les différents aspects de votre vie familiale. La présence de Jésus deviendra réelle pour eux parce qu'elle sera réelle pour vous. Heureux l'enfant qui a de tel parents!

Présenter Dieu à nos enfants par l'enseignement

"Et ces commandements, que je te donne aujourd'hui, seront gravés dans ton cœur. Tu les inculqueras à tes enfants ; tu en parleras quand tu seras dans ta maison, quand tu seras en voyage, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras."

L'enseignement religieux, que nous donnons à nos enfants, ne doit pas être fragmentaire et superficiel. Dieu nous commande de leur "inculquer" cet enseignement, c'est-à-dire, de le faire pénétrer en eux, sans toutefois le leur imposer avec rigueur et despotisme. Il nous faut introduire délicatement la Parole de Dieu dans la chaîne et la trame de notre vie familiale — quand nous sommes à la maison, quand nous nous promenons, quand nous allons nous coucher, quand nous nous levons. Nous nous y référons chaque fois qu'une question se pose. Ainsi, par le moyen de cette Parole, Jésus vient demeurer au sein de la famille — tout comme la lumière du soleil entre à flots dans une pièce où les stores sont levés.

L'enseignement, que nous inculquons à nos enfants, a pour but de leur apprendre à vivre en la présence de Jésus. Puisque cette présence dans le foyer est d'une importance capitale, il va de soi que notre enseignement l'est aussi. Nous vivons à une époque, où mille voix séduisantes sollicitent l'attention de nos enfants. Il ne suffit donc pas de leur apprendre un code de morale, ni même quelques prières stéréotypées. Notre foyer doit être imprégné de la présence de Jésus. Alors, nos enfants entreront à tout moment en contact avec lui, et finiront par le connaître et par l'aimer tout aussi naturellement, qu'ils nous connaissent et qu'il nous aime. Dans un tel climat, le Seigneur peut facilement gagner leur cœur et capter leurs pensées. Il n'est point d'autre antidote contre les puissances de ténèbres et de corruption, qui déferlent aujourd'hui sur le monde. Le temps est révolu où les parents pouvaient se contenter de transmettre à leurs enfants un simple vernis de religion. Ou c'est Jésus ou c'est le péché qui remplira le cœur de nos enfants. Ainsi tout ce que nous leur offrirons sera vain, si nous ne les aidons à rencontrer Jésus.

Nous avons souligné dans le chapitre précédent, l'importance primordiale du culte de famille dans les relations de la famille avec Jésus. A d'autres moments, nous parlons de Jésus. Au cours de ce culte, nous parlons avec lui, et c'est alors que sa présence est la plus sensible à nos cœurs. Nous nous rassemblons devant le Seigneur; nous nous plaçons sous son autorité ; nous nous ouvrons à sa grâce ; nous écoutons sa parole ; nous nous soumettons à sa volonté ; nous chantons ses louanges ; nous l'adorons — et l'adoration est la forme la plus élevée de communion avec Dieu. Nous les humains, nous sommes souvent mal centrés — en d'autres termes, nous sommes centrés sur nous-mêmes, notre famille, nos intérêts, nos soucis, au lieu d'être centrés sur Christ. Si donc nous sommes sortis de notre orbite spirituelle, nous la rejoignons lors du culte de famille et nos vies gravitent de nouveau autour de celui qui doit en être le centre, Christ.

Pour que les cultes de famille soient plaisants et profitables, nous devons, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, en varier le programme. Notre vie de communion avec Jésus ne saurait s'exprimer sous des

formes statiques. Il ne peut y avoir un modèle de culte valable pour toutes les familles, ou toujours valable pour la même famille. Le caractère de notre culte variera selon l'âge de nos enfants, notre héritage culturel et intellectuel, la communauté ecclésiale à laquelle nous appartenons — mais l'essentiel, c'est que ces moments mis à part pour Dieu constituent pour chacun des membres de la famille une véritable rencontre avec lui. Les pensées que nous allons maintenant émettre ne sont que des suggestions. Le Saint Esprit lui-même vous montrera les formes diverses compatibles, avec les besoins et les aspirations de votre propre famille.

Il est recommandé de se procurer un recueil de cantiques, pour chacun des membres de la famille. Cette dépense sera largement compensée par les bénédictions que nous en retirerons. Dans notre foyer, nous prenons un cantique par semaine, que chaque membre choisit à tour de rôle, et que nous chantons tous les jours pour commencer notre culte. Les enfants proposent généralement un de leurs préférés. Il revient aux parents d'introduire un nouveau cantique de temps en temps. Un riche trésor de musique chrétienne est ainsi déposé dans le cœur des enfants. Si quelqu'un a des talents musicaux, il pourra accompagner le chant; autrement, on peut aussi faire tourner le disque correspondant pendant que l'on chante un cantique.

Dans les Psaumes — ce livre de la prière et de l'adoration — nous trouvons à maintes reprises, et ce n'est pas un hasard, l'exhortation suivante : "Chantez au Seigneur ! Chantez au Seigneur un cantique nouveau !" Le chant nous aide plus que toute autre chose à exprimer nos sentiments, à nous libérer de nos réserves et nous permet d'entrer dans un moment de véritable adoration.

L'invocation

C'est là un aspect du culte de famille souvent négligé, mais qui peut rendre plus réel tout ce qui suivra. Il s'agit ici de demander au Seigneur de présider notre culte. Là encore, chacun des membres de la famille peut, à tour de rôle, formuler cette prière d'introduction. Parfois, on utilisera des termes "consacrés", par exemple : "Notre espérance est en toi, Dieu vivant, Père, Fils et Saint Esprit." Ainsi notre culte se trouve en quelque sorte lié à celui de notre grande famille universelle, l'Eglise. En d'autres occasions, la prière sera spontanée : "Seigneur Jésus, nous sommes rassemblés pour entendre ta Parole. Parle à nos cœurs." L'enfant de quatre ans dira peut-être :

"Viens, Jésus. On va commencer." Pourvu que cela ne touche pas à l'irrespect, il ne faut pas craindre les paroles spontanées qui jaillissent du cœur des enfants. Si nous examinons la question de près, nous comprenons que l'enfant s'exprime ainsi parce que pour lui, Jésus est vraiment réel. Alors, il s'adresse à lui comme à un autre membre de la famille.

La mémorisation

Dans de nombreux cours d'enseignement biblique, on souligne combien il est important d'apprendre par cœur certains passages de l'Écriture. Le psalmiste dit : "Je serre ta parole dans mon cœur, afin de ne pas pécher contre toi" (Psaume 119:11). J'ai eu l'occasion d'entendre prêcher un homme qui pouvait répéter des chapitres entiers de la Bible. Il choisit un thème tiré du chapitre 5 de l'Apocalypse. Sans que nous nous en apercevions vraiment, il rendit mot pour mot le texte sacré. J'avais pourtant lu ce texte bien des fois, mais jamais sa force, sa remarquable cadence, sa pure mélodie, sa majesté et l'esprit d'adoration qu'il suscitait — ne m'avaient autant frappé. Cet homme a lui-même témoigné de l'immense influence, que ces passages appris par cœur ont exercée sur sa vie personnelle et sur sa foi. Les extraits de l'Écriture, ainsi fixés dans notre mémoire, peuvent garder leur impact et leur puissance notre vie durant.

Il est très facile de mémoriser certains passages bibliques au cours du culte de famille. Il suffit de répéter les versets plusieurs fois. La plupart des enfants ont une facilité étonnante pour retenir ce qu'ils entendent (ils savent par cœur de nombreux slogans publicitaires, pour les avoir entendus à la télévision — sans jamais avoir fait le moindre effort pour s'en souvenir). La famille peut donc mémoriser, chaque semaine, un court passage de la Parole de Dieu — et au bout de quelques années, chacun aura recueilli dans son cœur de précieuses connaissances bibliques.

Si nous établissons une sorte de plan et apprenons ces versets dans un certain ordre, cela nous aidera à les fixer dans notre mémoire — surtout lorsque cet exercice est nouveau pour nous.

Si la famille s'habitue ainsi à mémoriser des passages bibliques, elle s'engagera peut-être ensuite dans une entreprise encore plus hardie en essayant de retenir des chapitres entiers. On peut demander une fois ou l'autre aux enfants de répéter les versets dans leur propre vocabulaire — afin que cet exercice de mémorisation ne soit pas purement mécanique. De toute manière, s'il n'occupe qu'une place réduite dans le culte de famille, il ne sera jamais fastidieux.

La Lecture

Par l'intermédiaire de la Parole écrite et de la littérature chrétienne, nous pouvons inviter chez nous des saints de tous les âges : prophètes de l'Ancien Testament, apôtres du Nouveau, hommes de Dieu de l'époque contemporaine — tous peuvent entrer dans notre cercle de famille et nous faire partager leur foi.

Durant les dix premières années de notre mariage, notre culte de famille a été un véritable fiasco. Malgré tous nos efforts, nous ne parvenions pas à le rendre intéressant. Nous essayions en vain telle ou telle méthode : après quelques jours ou quelques semaines, il nous fallait en changer et en trouver une autre. Le problème semblait insoluble. Nos lectures ne réussissaient pas à faire vibrer notre âme. Nous n'avions guère le sentiment de bénéficier des expériences d'un autre croyant, par le moyen de la parole écrite — et c'est bien ce qui nous manquait. Nous "faisions notre culte", mais nous ne "recevions" pas la bénédiction divine. D'où notre insatisfaction !

Un jour, nous avons voulu nous détendre un peu en lisant une histoire biblique dans le livre d'Egermeier. Le lendemain les enfants, avec enthousiasme, nous ont réclamé une autre histoire. Nous avons enfin découvert un moyen de les intéresser ! Jour après jour, nous avons invité cet auteur de talent, à nous communiquer son amour pour Dieu et pour sa parole. Les histoires de la Bible sont toujours actuelles !

Nous signalons aux lecteurs de langue française un ouvrage de ce genre : *La Bible racontée aux enfants*, par Anne de Vries, Editions Labor et Fides, Genève, 1960 (n.d.t.).

Lorsque nous sommes arrivés presque à la fin de cet ouvrage, je me suis souvenu d'un autre du même genre écrit par Hurlbut, et dont ma mère m'avait offert un exemplaire à l'occasion de mes dix ans. Ce livre, par le vocabulaire utilisé et les récits choisis, était d'un niveau légèrement supérieur à celui d'Egermeier — mais il n'en était pas moins accessible à nos enfants.

Jesse Lyman Hurlbut était extrêmement doué pour raconter des histoires. Son fils, Charles Hurlbut, en relatant l'un de ses plus anciens souvenirs d'enfance, nous présente ainsi l'auteur : "Mon père était assis au milieu d'un groupe d'enfants dont je faisais partie. Devant nous, une table sur laquelle était posée une Bible énorme, tout à fait extraordinaire. Une page sur deux consistait en une gravure sur bois. De la création au jugement dernier, tout y était représenté. C'était bien le plus grand livre d'images qu'un enfant puisse souhaiter.

"Rien de plus palpitant pour nous que de nous asseoir sur les genoux de notre père, et de l'écouter raconter les histoires, en tournant les pages. Non seulement nous ! Tous nos camarades accouraient pour l'entendre. C'était la distraction habituelle des enfants du voisinage.

"Deux générations d'enfants s'étaient rassemblées autour de la vieille Bible, désormais usée. D'autres encore voulaient écouter les histoires. Mais à ce moment-là, mon père était un conteur chevronné et il savait quel langage employer, pour captiver l'attention des enfants et faire revivre en eux les récits d'autrefois..."

J'ai donc pensé au livre de Hurlbut. Nous pouvions inviter, cet homme de Dieu, à notre culte du matin. Son ouvrage est particulièrement utile, parce qu'il dirige le lecteur vers la Bible — le langage biblique ou un langage similaire y est employé. Nous lisions chaque histoire deux, trois fois — et les enfants

n'en étaient pas lassés. Loin de là ! Bien souvent, ils nous suppliaient de lire l'histoire suivante — ils connaissaient le récit et ils étaient d'autant plus impatients de l'entendre.

Nous avons également invité John Bunyan chez nous, en lui demandant de nous raconter sa célèbre allégorie *Le voyage du pèlerin*⁶.

Puis le Dr D. Vaughan Rees, missionnaire anglican, nous a parlé de La famille de Jésus en Chine communiste — une histoire très prenante. Mais l'un de nos hôtes préférés était Billy Bray, ce mineur de Cornouailles, dont les expériences ont été compilées par F.W. Bourne. Sa conversion émouvante, sa foi vivante, ses démêlés avec le diable — remplit notre maison de la joie débordante de Billy.

Lorsque les enfants ont été un peu plus grands, nous avons commencé à lire la Bible avec eux. Matthieu, Jean, Luc et certains auteurs de l'Ancien Testament sont venus, chacun leur tour, nous faire partager leur foi. Ce n'étaient pas des visites précipitées. Nous avons consacré à ces hommes de Dieu le temps nécessaire — en savourant quelques versets chaque jour. Parfois, ces invités-là peuvent nous dire beaucoup de choses en peu de mots, et il vaut la peine de réfléchir sur leur message. Nous lisions un verset tour à tour, et la personne suivante le paraphrasait dans son propre vocabulaire. Ainsi, même le plus jeune enfant s'intéressait à la lecture.

David Wilkerson a été notre hôte, pendant environ un mois. Par le moyen de son livre *La Croix et le poignard*⁷, il nous a parlé de ses expériences parmi les jeunes drogués. Le sujet traité est un peu ardu pour les enfants, mais la drogue est l'un des problèmes du monde dans lequel ils vivent. En Amérique, elle a pénétré jusque dans les écoles primaires. Il est donc essentiel qu'ils soient avertis de ses effets redoutables. D'autre part, David Wilkerson a enrichi plus encore notre culte de famille, en nous faisant partager sa foi ardente en un Seigneur, dont la puissance peut briser toute chaîne.

Nous nous sommes aperçus que nos lectures de la Bible devenaient plus vivantes, lorsque nous y intercalions de temps en temps ces "visites" de chrétiens d'autrefois et d'aujourd'hui. Leur témoignage illustre et confirme la vérité divine, et nous permet d'en comprendre plus clairement l'actualité et l'efficacité.

La dramatisation

Si vous étudiez les instructions relatives à l'exercice du culte dans l'Ancien Testament, si vous considérez la manière, dont ceux qui entourent son trône, rendent leur culte à Dieu dans l'Apocalypse — vous découvrirez que dans l'un et l'autre cas, ce culte s'accompagne d'un véritable rituel. Plus qu'un discours pour enrichir l'esprit, c'est un ensemble de rites, d'actions. Ainsi chaque adorateur rend son culte à Dieu, avec la participation de tout son être — son corps aussi bien que sa pensée. Certains gestes rituels, sorte d'expression matérielle, rendent la rencontre avec Dieu plus réelle pour le fidèle. Les récits bibliques se prêtent à des mises en scène quasi spontanées. Une fois l'histoire lue, la famille entière peut la jouer. Au préalable, il convient de découvrir le nœud de l'action autour duquel la pièce sera vite montée. En effet, l'élément de drame constitue l'essence même d'une représentation quelconque. Préparez votre scène rapidement et simplement, et que chacun remplisse son rôle d'une manière spontanée. Ce qui importe, ce n'est pas d'exceller dans l'art dramatique, mais d'assimiler le sujet en faisant revivre les personnages réels.

Dieu a ordonné aux Israélites de commémorer par des rites précis les grands événements, qui ont marqué leur délivrance de l'Egypte (voir Exode 12:21-27 ; 13:5-10) — et ce n'était pas dans le but d'établir une vaine cérémonie. Une reconstitution symbolique, de certains faits bibliques, donne plus de relief et de force à la Parole. Supposons qu'une petite fille, lors du culte de famille, joue le rôle de Marie-Madeleine quand elle se trouvait au tombeau, le matin de Pâques. L'enfant sera quelque peu

⁶ Réédition intégrale par Croisade du Livre Chrétien, La Bégude-de-Mazenc (France). Un texte révisé, enrichi de nombreuses illustrations, a été publié par Editeurs de Littérature Biblique, Braine-l'Alleud (Belgique) sous le titre : *Les Aventures du Pèlerin* (n.d.t.).

⁷ Version française intégrale : Editions des Assemblées de Dieu, Bruxelles, 1974 (n.d.t.).

saisie par le saint respect éprouvé par cette femme, en voyant devant elle Jésus ressuscité. Un garçon jouant le rôle du boiteux à la porte du temple appelée la Belle, pénétrera d'une certaine manière dans le monde mystérieux de la foi, où les miracles se produisent réellement.

Il revient aux familles de décider elles-mêmes de ces petits rites tout simples, qui aideront les enfants à prendre davantage conscience de la présence de Jésus dans le foyer. Par exemple, se donner la main autour de la table alors que l'on rend grâce, symbolisera l'unité de la famille et permettra également la participation du plus jeune enfant.

Les familles peuvent aussi présenter, sous forme de petites scènes, certaines vérités bibliques. Un jour, nous avons joué "le Gala céleste". Sur la base de la promesse divine, les chrétiens allaient maintenant entrer dans le royaume de Dieu et prendre part au souper des noces de l'Agneau. Deux sœurs de la congrégation de Marie (Darmstadt, Allemagne) étaient venues nous voir, et elles ont préparé cette fête symbolique dans un bosquet derrière notre maison.

Le Gala va bientôt commencer. Nous nous tenons debout les uns derrière les autres. Pour entrer au ciel, il nous faut connaître le mot de passe. Je suis en tête de file. Je dis avec autorité : "Je suis pasteur de l'Eglise luthérienne." — La réponse ne se fait pas attendre : "Cela ne te qualifie pas pour entrer au ciel !" — J'ajoute un peu plus humblement : "J'ai été catéchèse pendant trois ans." Cette affirmation n'a pas davantage de poids que la précédente. — Maintenant, je sais ce qu'il faut dire pour que le ciel me soit ouvert : "J'ai toujours mené une vie honorable et toujours observé les commandements." Je n'ai pas sitôt prononcé ces paroles, que la sœur me renvoie en queue de file ! Notre plus jeune fils — il avait alors quatre ans — ne peut plus se contenir. Il s'écrie : "Moi, je connais le mot de passe !" Il se précipite vers la sœur et lui murmure à l'oreille : "Jésus a pardonné mes péchés !" — La sœur sourit et lui donne accès à la cité céleste. (Alors il essaie de me souffler de loin la réponse pour que, moi aussi, je puisse entrer). — C'est pour lui une expérience inoubliable, c'est aussi un message qui restera gravé dans sa mémoire : nous n'entrons pas au ciel parce que nous avons mené une bonne vie, mais parce que Jésus a pardonné nos péchés.

Mais ce n'est pas fini. Une sœur prend une serviette pour essuyer les yeux de l'enfant, illustrant ainsi ce verset de l'Apocalypse : "Il essuiera toute larme de leurs yeux." Et voilà que des adultes, qui ont connu la souffrance, sont maintenant touchés par la grâce de Dieu. Ainsi, par ce petit gala destiné essentiellement aux enfants, et qui pourtant nous a parlé davantage que le plus éloquent des discours — le Seigneur nous a tous bénis.

La prière

La prière est avant tout le moyen par lequel nous présentons nos enfants à Dieu. Nous méditerons sur ce point, dans la deuxième partie du chapitre. Néanmoins, lorsque nous enseignons à nos enfants à prier, la prière devient aussi un moyen par lequel nous leur présentons Dieu. Ils apprennent ainsi à le connaître comme celui qui écoute, parle et agit.

Comment aider nos enfants à prier de la bonne manière ? Existe-t-il une formule qui leur fasse comprendre l'efficacité de la prière, de sorte que celle-ci ne devienne pas pour eux une routine ? Oui, il y en a une : c'est la vie de prière secrète des parents. Elle seule peut soutenir la prière commune de la famille et la rendre vivante.

Il n'y a pas lieu de craindre que l'habitude de prier lors du culte de famille, ou de rendre grâce avant les repas devienne un acte purement mécanique. Si les parents ont une foi et une consécration véritables, s'ils sont réellement sanctifiés — ce danger est écarté. Par contre, s'il n'en est pas ainsi, ils essaieront en vain d'exercer une influence religieuse sur leurs enfants. Ceux qui ont tellement peur que la prière des enfants devienne formelle, feraient bien de s'assurer que ce n'est pas le cas pour leur prière personnelle — si toutefois ils ont eux-mêmes l'habitude de prier.

Il est bon d'introduire une certaine variété dans le caractère de la prière familiale. On peut, par exemple, l'orienter chaque jour de la semaine vers un sujet nouveau. A une certaine période, nous avons pour la semaine le programme de prière suivant :

Lundi : La prière de la foi. Chaque membre de la famille choisit un sujet de prière et s'attend à en recevoir l'exaucement, avant la fin de la semaine. Il importe de faire une distinction entre les diverses formes de prière ; en effet, chacune d'elles a un objectif différent et doit être utilisée différemment. Si notre prière est vague, si elle n'épouse pas une forme déterminée — elle pourra être fervente, sans être pour cela adaptée à la circonstance. Une prière de foi a pour objectif d'obtenir l'exaucement. Nous en donnerons une description plus complète, dans la seconde partie du chapitre. C'est la base de toute prière. Vous incorporez, donc bon nombre de ses constituants, dans vos autres prières de la semaine.

Mardi : Prière pour les membres de la famille proches et éloignés. Chacun choisit un parent ou un membre de la famille directe, et prie pour un cas particulier en rapport avec cette personne.

Mercredi : Le Notre Père. On éveillera l'attention des enfants en introduisant dans cette prière, des variantes intéressantes. Le père pourra s'arrêter après chaque phrase, et les membres de la famille présenteront des requêtes basées sur ce qui vient d'être dit.

Par exemple, après "Que ton règne vienne", quelqu'un priera pour que la paix de son règne se répande dans notre foyer ou dans notre nation. Après "Pardonne-nous nos offenses, comme nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés", un enfant confessera qu'il a de la rancune contre un camarade et décidera de lui pardonner.

Jeudi : Prière pour les missionnaires. Chacun choisit un missionnaire et prie pour lui. Cette initiative crée dans la famille, un vif désir de voir le royaume de Christ s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre.

Quelquefois il sera intéressant de changer un peu de méthode, en demandant aux uns et aux autres de prier silencieusement pour une personne ou un sujet de leur choix. Puis chacun mimera le missionnaire ou le membre de la famille pour lequel il aura prié, ou bien l'objectif de la prière de foi qu'il aura formulé. Les autres devront alors deviner pour qui ou pour quoi, until aura prié.

Vendredi : Prières de confession. Chaque membre de la famille confesse sincèrement un péché, qu'il a commis et qui a troublé la paix et l'harmonie du foyer. En fait, cela sera sans doute plus difficile pour les parents que pour les enfants. Ces derniers sont habitués à être repris et corrigés, mais la position des parents est tout à fait autre. Cependant, eux aussi ont besoin d'être pardonnés. C'est l'occasion où les contrariétés, les rancœurs peuvent être exprimées — non pas dans une atmosphère de colère et de récriminations, mais à la lumière bienfaisante du pardon.

Un vendredi, l'un de nos enfants ne savait absolument pas quoi confesser. Alors il a dit : "Je m'expose au bombardement !" Les frères et sœurs se chargent volontiers d'éclairer les consciences, dans des cas semblables ! Les parents peuvent, eux aussi, donner et recevoir des suggestions, de sorte que les péchés commis et les peines causées, par les uns ou par les autres soient mis en lumière. Certes, les parents devront veiller de près, à ce que chacun garde une bonne attitude et ne tolérer ni paroles insolentes ni accusations amères. Mais s'il est pratiqué dans l'amour, un tel échange peut produire une repentance sincère, même profonde.

Samedi : Prières pour l'église locale. Chacun décide de prier pour un aspect du culte du dimanche : la chorale, l'école du dimanche, la sainte communion, certains membres de l'assemblée — bref, un thème se rapportant à notre vie et à notre adoration, en commun dans le Corps de Christ.

Le dimanche : le culte à l'église remplace généralement notre culte de famille habituel — mais, nous avons parfois un moment de chant et de louange, à midi autour de la table ou le soir auprès du feu.

Présenter Dieu à nos enfants par des symboles

"Tu les attacheras à ta main comme un signe, et tu les porteras en fronteau entre tes yeux. Tu les inscriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes" (Deutéronome 6:8-9).

La manière dont nous décorons notre maison, nous rend plus ou moins sensibles à la présence de Jésus. Les symboles peuvent, plus clairement encore que des mots, exprimer les vérités profondes de Dieu, lesquelles dépassent bien souvent les frontières du langage humain. Dans le christianisme, les symboles sont des fenêtres spirituelles, au travers desquelles respandit la lumière divine. Si Jésus est le centre de notre vie familiale, pourquoi la décoration de notre maison — harmonieuse, artistique — n'en serait-elle pas une expression hardie ? Une croix, un agneau, un alpha et un oméga, trois cercles entrelacés, une crèche — tout cela présente un aspect de Dieu. Ainsi par des images, des tentures, des textes bibliques, des tableaux — un message muet mais céleste influence notre vie quotidienne, nous rappelle discrètement que Dieu est présent au milieu de nous.

On raconte l'histoire d'une dame dont les trois fils étaient, à son grand regret, devenus navigateurs. Elle disait un jour à une personne qui était venue la voir, qu'elle ne pouvait comprendre pourquoi tous les trots avaient choisi cette carrière.

— Depuis combien de temps avez-vous ce tableau ? demanda le visiteur, en montrant du doigt une grande peinture accrochée au mur de la salle à manger.

— Oh ! Depuis fort longtemps. Je l'ai eu lorsque les enfants étaient tout petits.

— Eh bien ! Ne cherchez pas plus loin : c'est pour cela que vos fils sont maintenant navigateurs.

Le tableau, en effet, représentait un grand navire, toutes voiles déployées, qui se frayait adroitement un passage à travers les vagues. A l'arrière du grand mât, le capitaine debout, les jambes écartées, la longue-vue à la main, scrutait l'horizon. Matin, midi et soir — à chaque repas — les garçons avaient regardé le tableau. Sous l'influence de ce témoignage silencieux, ils s'étaient laissés gagner peu à peu, tout naturellement, par l'attrait de l'aventure et l'amour de la mer.

Dans un foyer, l'environnement a un impact considérable sur l'enfant qui grandit. Nous désirons que nos enfants deviennent de plus en plus sensibles aux réalités spirituelles. Sans faire de grands efforts ou de grandes dépenses, nous pouvons les entourer de ces symboles discrets et les inciter ainsi à fixer leur attention sur les vérités éternelles. A l'aide des représentations diverses qui ornent notre maison, Jésus se révélera délicatement, facilement à toute la famille.

Présenter nos enfants à Dieu

Dans Hébreux 7:25, nous voyons Jésus dans sa fonction sacerdotale. Il se tient en la présence de Dieu. "C'est pourquoi il est en mesure de sauver d'une manière définitive ceux qui, par lui, s'approchent de Dieu, puisqu'il est toujours vivant pour intercéder en leur faveur." Ce verset souligne un point fondamental : le rôle du prêtre consiste essentiellement à présenter son peuple à Dieu, dans l'intercession.

Les parents assument cette fonction sacerdotale, auprès de leurs enfants ; aussi doivent-ils les présenter à Dieu de cette manière. Leurs prières sont puissantes, parce que Dieu confère une autorité spirituelle à ceux qu'il appelle au ministère de prêtre. Les parents ne se soustrairont pas, dans un sentiment de fausse modestie, à cette responsabilité, laquelle est confiée d'abord au père, puis à la mère, si ce dernier est absent. Dans l'exercice de sa fonction sacerdotale, le père s'approchera de Dieu avec respect, mais également avec hardiesse. Lorsqu'il soutient et entoure ainsi sa femme et ses enfants de ses prières puissantes, il bâtit sur le roc le bonheur de sa maison.

Dans une famille chrétienne, la prière en commun est plus qu'une habitude louable. C'est la condition dont Dieu fait dépendre la prospérité du foyer, et sans laquelle le chef de famille ne saurait satisfaire à ses obligations sacrées de mari et de père. Toutes sortes d'obstacles peuvent s'amonceler devant nous. Le père, qui ne réussit pas à les franchir, n'a jamais pris réellement conscience de sa responsabilité — non plus que de sa dignité ou de la bénédiction, qu'il devrait communiquer aux autres. Il ignore tout du secours puissant de Christ — un secours qui pourtant lui est assuré quand il remplit bien son rôle.

Les prières, que nous enseignons à nos enfants, font partie intégrante de la vie normale de toute famille chrétienne. Elles leur permettent d'entrer en contact personnel avec Dieu ; mais elles ne peuvent remplacer les prières sacerdotales du père, lesquelles sont des prières d'autorité et assurent à la famille l'aide et la protection d'en haut.

Comme l'eau stagnante diffère de l'eau vive, ainsi les prières, que le père lit dans les livres, diffèrent de celles qui jaillissent de la plénitude de son cœur, lesquelles expriment devant Dieu, le Père tout-puissant, les besoins et les actions de grâce de toute sa maison.

La fonction du prêtre-intercesseur exige une vie de prière disciplinée. Le père, qui néglige cette vie de prière, est comparable au tireur d'élite dont le fusil est rouillé, à l'archer dont l'arc s'est débandé. Celui qui a peu d'intimité avec Dieu n'obtiendra que peu de bénédictions pour sa famille.

Présenter nos enfants à Dieu en priant pour eux

Dans la première partie de ce chapitre, nous avons mentionné différentes formes de prières, pouvant être utilisées dans le culte de famille. Nous voulons maintenant considérer différentes formes de prières, pouvant enrichir la communion personnelle des parents avec Dieu, et par là même les équiper pour l'accomplissement de leur rôle de prêtres dans la famille.

La prière de la foi

La prière de la foi comporte quatre phases que nous ferons bien de respecter.

1. Choisir notre objectif. Le choix d'un objectif de prière doit être soumis à certains critères. Tout d'abord, il doit être à peu près de notre taille.

On raconte au sujet de George Washington Carver l'anecdote suivante : un matin qu'il est allé se recueillir dans les bois — Carver était un grand homme de prière — il demande à Dieu de lui donner de la sagesse.

— Seigneur, pourquoi as-tu fait le monde ? Il lui est répondu :

— Petit homme, cette question te dépasse.

Demande quelque chose de moins grand.

— Seigneur, pourquoi as-tu fait l'homme ? La réponse :

— Petit homme, cette question te dépasse encore.

Demande quelque chose de moins grand.

Carver réfléchit, puis il prie en ces termes :

— Seigneur, pourquoi as-tu fait la cacahuète ? La réponse :

— Cette question est enfin de ta taille.

Et cet homme de Dieu, cet homme de prière, va dans son laboratoire et découvre cent cinquante-trois façons d'utiliser la cacahuète. Il transforme ainsi l'agriculture du sud des Etats-Unis.

Vous devez aider vos enfants à choisir un objectif de prière, qui soit à peu près de leur taille. Il serait ridicule de prier pour la conversion de tous les adeptes de telle ou telle idéologie, quand nous ne sommes pas même en mesure d'obtenir par la prière, la guérison d'un simple rhume de cerveau. La prière n'est pas une sorte de magie ; c'est une science — ou encore un art, quelque chose qu'il nous faut apprendre. Nous grandissons, nous nous perfectionnons dans la prière, et cela d'autant mieux que nous y consacrons le temps nécessaire. Nous nous astreignons à une discipline, nous nous exerçons, nous nous instruisons dans l'art de la prière, et c'est ainsi que nous obtenons des exaucements de plus en plus nombreux.

Nous pouvons enseigner cet art à nos enfants, pourvu que nous le pratiquions nous-mêmes de tout notre cœur. Mais chacun doit commencer au niveau de son expérience. Les règles, déterminant le choix d'un objectif "à notre taille", doivent être flexibles. De temps à autre, Dieu n'en tient pas compte et un débutant dans la prière reçoit un exaucement gigantesque. Cela arrive aussi une fois ou l'autre sur le terrain de golf. Un simple amateur enverra adroitement la balle à une distance de 250 m et elle

tombera juste dans le trou. Pour le professionnel, une telle performance est fréquente ; pour le débutant, elle est exceptionnelle. De même, dans la vie de prière, Dieu nous encourage parfois de cette manière pour nous aider à persévérer. En général, si l'enfant peut croire que sa prière sera exaucée — en faisant néanmoins un petit effort (et cet effort est nécessaire, car nous demandons ce que nous ne pouvons obtenir par nous-mêmes) — l'objectif qu'il s'est fixé est probablement bon, c'est-à-dire de sa taille et à sa portée.

Pour choisir un objectif de prière, il nous faut encore nous assurer que celui-ci est bien en accord avec la volonté de Dieu. Dieu ne se contredit jamais. Nous ne pouvons pas l'obliger à faire quelque chose contre son gré. Nous devons prier selon sa volonté et, pour cela, d'abord apprendre à la connaître (1 Jean 5:14). Cette préoccupation est tellement importante que nous lui donnerons la priorité, et non la dernière place. Si vous l'introduisez à la fin d'une prière de foi, vous rendez cette prière inefficace. N'avez-vous jamais agi de la sorte ? Vous priez avec ferveur — de tout votre cœur, de toute votre âme — puis vous concluez par ces mots : "Si c'est ta volonté." Ainsi vous neutralisez votre prière. Autant alors ne pas prier du tout. Ne terminez donc pas une prière par : "Si c'est ta volonté" Jésus ne l'a jamais fait. Supposez qu'il ait dit au paralytique : "Lève-toi et marche, si telle est la volonté de Dieu. Autrement, reste sur ta couche et continue de souffrir jusqu'à la fin de ta vie." Une telle façon d'agir aurait été entièrement opposée à la méthode du Seigneur. Avant de formuler une prière de foi, il savait de façon certaine que cette prière était conforme, à la volonté de Dieu.

Si vous n'êtes pas sûr qu'un certain sujet de prière soit selon la volonté de Dieu, alors, ne priez pas pour ce sujet. Mieux vaut, dans ce cas, prier pour que Dieu vous dirige et vous aide à connaître sa volonté. La Bible nous révèle beaucoup de choses au sujet de Dieu, de sa personne. Il est un Dieu d'amour, un Dieu qui désire que nous prospérions à tous égards — tant physiquement que spirituellement, un Dieu qui veut que tous les hommes apprennent à connaître Christ et soient sauvés. Ainsi, nous découvrons dans la Bible nombre de passages, qui nous indiquent clairement la pensée de Dieu, dans tel ou tel domaine et peuvent servir d'objectifs de prière. Un père ou une mère, en guidant son enfant dans le choix de ces objectifs, lui donnera un riche enseignement sur Dieu lui-même.

Quand vous avez l'assurance que votre sujet de prière est en accord avec sa volonté, vous devez le présenter à Dieu avec ferveur. Croyez alors que le Seigneur est avec vous et désire que vous persévériez, jusqu'à l'exaucement. Dans l'oraison dominicale, Jésus nous enseigne à dire : "Que ta volonté soit faite..." On peut en conclure que, sans le concours de nos prières, la volonté de Dieu ne s'accomplirait pas nécessairement. Sinon, une telle formule serait sans objet. Dans certains cas, il nous faut assumer notre part de responsabilité — c'est-à-dire prier — pour que la volonté de Dieu puisse s'accomplir. Il est écrit dans Esaïe 59:16, que le Seigneur s'étonne de ne pas trouver d'intercesseur. Dieu attache un grand prix à nos prières. Elles sont extrêmement importantes et nos enfants doivent le comprendre.

2. Utiliser notre imagination créatrice. Représentez-vous une personne ou une situation donnée, une fois que Dieu aura agi. Pourquoi utiliser ainsi notre imagination ? La raison en est fort simple : la clé de la foi est cachée au plus profond de nous-mêmes ; elle ne se trouve pas dans le domaine du conscient. Or, c'est notre pensée consciente qui nous dirige — tout comme le volant dirige la voiture, donc sans avoir en soi la force motrice. Cette force émane des profondeurs de notre être, lesquelles réagissent moins à la logique et à la raison qu'à des images ou à des symboles. Pour vous en assurer, posez-vous une question : "Mes rêves s'expriment-ils par des images ou par des concepts ?" — Certes, par des images, des symboles, qui sont le langage des profondeurs de notre personnalité. C'est à ce niveau que nous devons projeter l'image de l'exaucement — une image de prospérité physique et spirituelle, une image de plénitude — celle d'une situation entièrement contrôlée par Dieu. Vous ouvrez ainsi la porte de la foi et, par là même, vous donnez à Dieu la possibilité d'agir. Vous avez formulé la prière; vous êtes donc l'instrument dont il se sert pour l'exaucer. Un savant peut effectuer une expérience, sans que cela le touche dans sa vie personnelle. Mais, dans la prière, celui qui fait l'expérience est lui-même l'instrument, le moyen de transmission de l'exaucement. La foi qui conduit à cet exaucement s'éveillera donc bien plus facilement, bien plus rapidement en nous, si nous utilisons notre imagination créatrice et fixons notre pensée sur des images plutôt que sur des concepts. Par exemple, vous priez pour la guérison d'un malade. Ne vous le représentez pas sur son lit d'hôpital, sa jambe à l'extension — ou bien le teint jaune, le visage émacié. Bref, ne le voyez pas souffrant du mal dont il est atteint, mais voyez-le guéri. Si cela vous est trop difficile, imaginez un

cercle lumineux tout autour de lui et Jésus debout près de son lit, venu pour le guérir. En procédant de la sorte, vous introduisez Dieu dans la situation et vous ne voyez plus le problème, mais sa solution.

Bien souvent, nos prières informent Dieu de la gravité du cas que nous lui présentons. Mais il ne l'ignore pas et peut donc se passer de nos renseignements. Ce qu'il nous demande, c'est de croire. Il désire nous utiliser pour communiquer sa bénédiction. Un petit ouvrage sur la prière donnait ce conseil à la fois simple et salutaire : "Demandez à Dieu de prendre les choses en main." Voilà un secret ; ce n'est pas le seul, mais il est utile. Au lieu de voir le problème, voyez Dieu le résoudre. C'est un exercice facile pour les enfants. Aidez-les à imaginer que leur prière est exaucée, à décrire la situation telle qu'elle se présentera, lorsque Dieu leur aura répondu. Faites-les entrer dans ce jeu et ils entretiendront des pensées de victoire, les pensées de Dieu. Vous serez surpris de constater combien une telle attitude peut tout transformer : elle laisse pénétrer la puissance divine dans les replis les plus secrets de la personnalité. Quand, à l'aide de notre imagination créatrice, nous nous représentons la situation — non pas comme elle est, mais comme elle sera une fois que Dieu aura agi — alors nous pouvons faire le pas suivant.

3. Exprimer notre requête. Vous direz, par exemple : "Seigneur, tu es tout-puissant. Visite maintenant mon ami Johnny, et guéris-le..." — ou bien : "Seigneur, aide-moi à rester calme et confiant jeudi quand je passerai mon examen de sciences..." Exprimer notre prière la dynamise, car la parole est créatrice. Lorsqu'elles sont prononcées avec foi, nos paroles exercent une influence sur notre pensée consciente, et sur celle des personnes qui prient avec nous. De plus, leur effet est souvent considérable sur le monde des puissances invisibles, qui nous entourent.

4. Rendre grâces. Un ami vient vous visiter pendant les fêtes de Noël et vous remet un cadeau. Vous n'avez pas encore ouvert le paquet et ne savez donc pas ce qu'il contient. Néanmoins, la politesse vous conduit tout naturellement à remercier votre ami. C'est la preuve que vous acceptez le cadeau. Quand vous demandez à Dieu d'exaucer votre prière et que vous lui dites "Merci", c'est aussi la preuve que vous acceptez l'exaucement. En d'autres termes : "Bien que je ne sache pas encore comment tu interviendras, je te remercie, Seigneur, de ce que tu exauces maintenant ma prière." Bien sûr, il ne s'agit pas d'exprimer par vos paroles, quelque chose que vous ne croyez pas réellement. Il y a une différence entre la présomption et la foi. Nous pouvons affirmer : "Seigneur, je crois que tu guéris cette personne à l'instant même !", puis nous apercevoir qu'elle est toujours aussi malade. Une telle attitude est empreinte d'orgueil. Par contre, si vous le croyiez vraiment, elle serait guérie.

Cependant, la plupart d'entre nous peuvent dire en toute humilité : "Seigneur, je crois que ta puissance agit maintenant dans cette personne, et que tu as commencé en elle ton œuvre de guérison..." ou encore : "Je crois que ta puissance agit et que tu vas aider Suzanne et Anita à se réconcilier..." Ainsi nos paroles sont exactement à la mesure de notre foi, et nous terminons notre prière en disant "Amen" — ce qui signifie "il en sera ainsi." Comme l'a souligné Kierkegaard, "croire, c'est s'aventurer dans les eaux profondes". Faire confiance à la Parole de Dieu — en mettant de côté nos craintes et nos doutes — est une entreprise courageuse.

La prière pour recevoir une direction divine

Parfois, nous ne discernons pas la volonté de Dieu sur tel ou tel sujet. Nous devons prier pour qu'elle nous soit révélée, avant de formuler une prière de foi. C'était le vœu du psalmiste : il voulait connaître la volonté de Dieu ; il désirait que sa vie soit en parfaite harmonie avec cette volonté. Alors il a demandé à Dieu de la montrer : "Seigneur ! Fais-moi connaître tes voies, enseigne-moi tes sentiers. Dirige-moi dans ta vérité, instruis-moi, car tu es le Dieu de mon salut. Je m'attends à toi toujours... Un homme craint-il le Seigneur ? Le Seigneur lui montre le chemin qu'il doit prendre. L'amitié du Seigneur est pour ceux qui le craignent ; il leur révèle son alliance" (Psaume 25:4-5, 12,14).

Prier pour recevoir une direction divine, c'est d'abord passer un moment dans l'attente. Vous vous placez devant le Seigneur et vous faites silence en vous-même. Nulle activité ; plutôt une attitude réceptive : vous vous appliquez à entendre.

Vous est-il déjà arrivé de percevoir un très faible bruit dont vous ignoriez l'origine ? — "Y a-t-il une souris qui gratte du papier là-bas, dans le coin ?" Vous retenez votre souffle afin de vous en assurer.

Nous avons besoin de calme, au dedans comme au dehors, pour entendre la voix de Dieu. Or, de nos jours, il n'est pas si facile de le trouver. Vous découvrirez avec étonnement combien de bruits résonnent dans votre pensée et dans tout votre être. Pour être réceptif à la voix de Dieu, il vous faut faire silence. Elie entend un vent fort et violent, puis un tremblement de terre, puis le crépitement d'un feu dévorant. L'Eternel n'est ni dans le vent, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu. Lorsque tout ce bruit s'est dissipé, Dieu parle au prophète dans "un murmure doux et léger".

Quand vous avez réussi à faire silence en vous même, présentez votre requête : "Seigneur, je désire connaître ta volonté sur tel sujet." Ne venez pas devant Dieu avec des idées arrêtées : "Seigneur, voici la réponse que j'attends. Montre-moi si c'est juste... " — une telle prière resterait sans écho. Placez-vous mentalement en état de réceptivité. Si vous demandez à Dieu de vous diriger, soyez disposé à accepter ses instructions, ouvrez-vous pleinement à ses voies. Or, les voies de Dieu sont tellement uniques, extraordinaires qu'elles vous surprendront.

Finalement, remerciez le Seigneur — parfois, avant même d'avoir reçu la réponse ; celle-ci, du reste, ne vous est pas toujours donnée pendant le moment de prière : elle vient souvent plus tard. Soyez attentif à tous les moyens que Dieu peut utiliser pour vous la communiquer. Vous rencontrerez une personne, qui vous parlera sur le sujet précis pour lequel vous avez prié — si vous avez une oreille exercée, vous découvrirez que ses propos sont la réponse exacte à votre requête. Vous trouverez peut-être cette réponse dans les Ecritures. Ou bien la prédication du dimanche traitera de la question même, qui faisait l'objet de votre prière. D'autres fois, la réponse vous sera donnée par le moyen des circonstances, ou encore il vous viendra une idée que vous n'auriez jamais eue de vous-même, une lumière intérieure qui solutionnera votre problème. Dieu se révélera à vous de diverses manières. Il vous suffit d'être sensible à sa voix.

La prière d'adoration

Cette forme de prière nous aide à ouvrir nos cœurs à Dieu, à concentrer sur lui nos pensées. C'est pour cela que nous avons généralement un moment de louange et d'adoration dans la première partie du culte dominical. Sur le plan naturel, nous avons tendance à fixer notre attention sur nous-mêmes. Lorsque nous la fixons sur Dieu dans la prière d'adoration, nous nous ouvrons à sa présence — nous le contemplons.

La prière de méditation

C'est une prière silencieuse : vous vous tenez simplement en la présence de Dieu. Vous rappelez-vous la période de vos fiançailles : vous étiez assis l'un à côté de l'autre, sans beaucoup parler. Il vous suffisait d'être ensemble. La prière de méditation, c'est un peu cela : vous êtes avec Dieu, heureux en sa présence. Vous vous concentrez par exemple sur un mot, sur une phrase, ou sur le nom de Jésus — que vous vous représentez peut-être en lettres majuscules, ou que vous répétez à plusieurs reprises. Cette forme de prière est particulièrement développée dans l'Eglise orthodoxe orientale. Des images et des symboles remontent des profondeurs de votre être à votre pensée : vous vous tenez devant Dieu, et votre cœur est satisfait. En d'autres occasions, vous désirez méditer sur une question précise — et vous le faites en la présence de Dieu. Votre intelligence exerce une certaine activité sans toutefois contrôler entièrement vos réflexions : vous vous laissez pénétrer par les pensées de Dieu.

La prière d'intercession

Cette forme de prière a beaucoup de points communs avec la prière de la foi laquelle, dans de nombreux cas, est aussi une prière d'intercession. En effet, intercéder signifie tout simplement prier pour quelqu'un d'autre. Vous remarquerez que, dans notre intercession, au lieu de prier pour les autres en faisant nôtre leur problème, nous prions souvent contre une certaine tendance de leur nature, contre une certaine situation les concernant — en quelque sorte nous faisons d'eux notre cible. Prenons un exemple. L'un de nos enfants a mauvais caractère et nous demandons à Dieu de l'en délivrer, en dirigeant notre prière contre ce trait de caractère. Une telle prière reste généralement sans réponse : nous y avons introduit un élément de jugement qui la rend inefficace.

J'aimerais faire ici une suggestion qui pourra vous être utile. Avant de prier pour le problème d'une autre personne, faites-lui une place dans votre cœur.

Votre attitude intérieure en sera toute différente. Vous n'aurez plus cette personne pour cible; son problème deviendra le vôtre. Dieu est en vous et c'est de là qu'il commence à agir. Votre prière n'est plus orientée vers quelqu'un d'extérieur à vous-même. Vous avez fait une place dans votre cœur à celui ou à celle, pour qui vous priez et son problème, et vous laissez Dieu qui demeure en vous transformer la situation. Les pensées de jugement et de critique disparaissent. Il serait difficile de condamner quelqu'un que l'on porte dans son cœur. Vous avez désormais une attitude d'amour — et l'amour est une puissance de transformation.

Les "prières-flèches"

Une certaine situation se présente et vous formulez rapidement une prière. Au milieu de : votre travail quotidien, vous n'avez pas le temps de passer une demi-heure devant Dieu.

En général, ces "prières-flèches" ne sont efficaces que si elles sont étayées, par une véritable vie de prière. Si nous mettons régulièrement à part une portion de notre temps pour la prière et la louange, nous pouvons avoir recours à cette forme de prière, quand les circonstances l'exigent.

Néhémie est échanson du roi. Dans l'exercice de sa fonction, il se présente devant Artaxerxès pour lui offrir le vin. Il a le visage abattu. Le roi ayant appris la cause de son chagrin lui dit alors : "Quelle est donc ta requête ?" Sur le champ, Néhémie prie le Dieu des cieux, puis répond à la question du souverain. Il ne lui est pas possible de se mettre à genoux et de passer un long moment devant Dieu. Il fait donc monter vers le ciel une "prière-flèche", pour que Dieu inspire la réponse qu'il va donner au roi. Et cette prière est exaucée.

Vous ne pouvez trouver Dieu "en courant". Vous devez être disposé à prendre le temps nécessaire pour vous tenir en sa présence. Les "prières-flèches" formulées au milieu de nos activités quotidiennes tirent leur efficacité, des moments que nous mettons régulièrement à part pour rencontrer Dieu. Les personnes, qui vivent au jour le jour, ne peuvent s'assurer un régime alimentaire convenable. De même, les chrétiens qui essaient de subsister spirituellement grâce à quelques

prières adressées au ciel en toute hâte, ne peuvent s'attendre à ce que ces prières soient remplies de la puissance divine.

La prière est une expérience riche, aux aspects variés ; elle exige du temps, des efforts, de la consécration. Mais ce temps ne saurait être employé de façon plus utile ; notre consécration, plus merveilleusement récompensée. Les promesses de Dieu sont à la mesure de son immense amour : "Tout ce que vous demanderez..." (Marc 11:24).

Lorsque vous vous engagez dans une vie de prière disciplinée, vous découvrez que certaines choses sont des obstacles à la prière et d'autres, des états : les unes en empêchent, les autres en assurent l'exaucement.

Obstacles à la prière

Un des grands obstacles à la prière est le ressentiment, le refus de pardonner.

Les lois de la prière sont tout aussi rigides, que celles de la physique ou de la chimie. Certains exaucements ne peuvent être accordés, tant que les conditions posées ne sont pas remplies. Dans Marc 11:24, Jésus fait cette promesse : "C'est pourquoi je vous dis : Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous avez reçu, et cela vous sera donné. " — mais il ajoute : "Et quand vous êtes debout en prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos offenses. Mais si vous ne pardonnez pas, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus vos offenses." C'est une loi : si vous ne pardonnez pas, Dieu ne pourra vous pardonner. Non qu'il ne le veuille pas, non qu'il ait le cœur dur et s'attende à ce que vous fassiez les premiers pas. Il se conforme simplement à une loi de la prière, la loi du pardon.

Vous ne pouvez recevoir le pardon de Dieu, quand votre cœur est rempli d'amertume. Si vous éprouvez du ressentiment contre quelqu'un qui vous a offensé, si une certaine situation vous contrarie, si certaines circonstances vous blessent et vous révoltent — vous devez renoncer à cette amertume pour être en mesure de connaître une vie de prière efficace.

Une dame nous raconta une expérience qu'elle avait faite dans ce domaine. Sa fille était partie de la maison et s'était mariée sans sa permission. La mère en nourrit un vif ressentiment et, à son avis, c'était à juste titre. Son mari était mort à la guerre et elle avait élevé sa fille toute seule. Et voilà, que celle-ci était tellement ingrate, qu'elle laissait la maison et se mariait sans même la consulter. La mère — une femme de prière — était assez sensible aux choses spirituelles pour se rendre compte qu'elle n'était plus en contact avec Dieu. Elle alla finalement trouver l'un des pasteurs de sa paroisse et lui dit : "Il faut que vous m'aidiez. J'ai perdu la communion avec Dieu."

Pendant un moment de recueillement dans le sanctuaire de l'église, elle eut une révélation extraordinaire de l'immensité du pardon que Christ nous accorde, et de la puissance de son sang pour effacer le péché. "C'est, dit-elle, comme si Dieu avait enlevé avec un grand aspirateur toute amertume de mon cœur."

Dans le sillage de cette expérience, elle comprit tout d'abord plus profondément la nature de cette terrible amertume. Sa fille était responsable devant Dieu de sa conduite ; mais la mère se rendit compte que le ressentiment, qu'elle avait nourri contre celle-ci, était un péché. Puis, elle reçut une grande lumière intérieure : "C'est à cause de notre péché personnel — et non de celui d'autrui — que nous perdons notre paix et notre contact avec Dieu." Réfléchissez sur ce point. Si vous êtes troublé, si vous n'avez plus la paix avec Dieu, ne jetez pas le blâme sur quelqu'un d'autre. Sachez que c'est seulement votre péché qui peut vous séparer de Dieu. Jésus a souffert beaucoup d'opposition, mais il n'a jamais perdu sa paix ou son contact avec Dieu. Les attaques de ses adversaires n'ont pas réussi à le toucher; elles n'ont suscité chez lui aucun ressentiment.

Un autre obstacle à la prière est le péché. Nous lisons dans le Psaume 66, verset 18 : "Si j'avais conçu l'iniquité dans mon cœur, le Seigneur ne m'aurait pas exaucé." Si nous entretenons un péché, une habitude secrète que nous savons contraire à la volonté de Dieu, nous rendons notre foi impuissante. Nous pouvons essayer de nous justifier au niveau de notre pensée consciente, mais au

fond de notre être, nous savons fort bien, que nous sommes coupables. Notre inconscient refuse de porter la moindre attention à nos raisonnements. Vous pouvez dire : "C'est un cas tout à fait spécial !" Vous pouvez faire accepter vos arguments par votre intelligence, par vos amis; votre point de vue peut sembler tout à fait fondé; mais votre pensée profonde ne se laisse pas duper. Tout au fond de vous-même, vous savez qu'il s'agit d'un péché et que ce péché vous sépare de Dieu. La porte de la prière est fermée et vous ne serez pas en mesure de l'ouvrir tant que vous ne serez pas libéré de ce péché.

Un autre obstacle à la prière est le doute. Notre prière est entièrement basée sur notre foi en la Parole de Dieu : "Que dit Dieu ?" — Non pas : "Que dit l'homme ?" Ni même : "Qu'elle est mon opinion personnelle sur le sujet ?" Martin Luther a prié ainsi : "Seigneur, je ne m'appuie pas sur les mérites de ma prière, mais sur l'immutabilité de ta Parole qui est la vérité." Il nous faut rééduquer notre inconscient, où sont enracinés de nombreux doutes. Nous pouvons affirmer, au niveau de notre pensée consciente : "Je crois : j'ai la foi qui peut transporter les montagnes !" — L'inconscient répond : "Est-ce bien vrai ?" Depuis notre enfance toutes sortes de craintes, d'incertitudes, de doutes ont été refoulées, accumulés dans notre inconscient. Nous ne pouvons nous en débarrasser du jour au lendemain. Cela demande tout un processus de rééducation, une nouvelle série d'expériences.

Ici, l'école dite "de pensée positive" a son rôle à jouer. En effet, notre inconscient est réceptif à des pensées, des suggestions positives. Par la prière, la méditation, la lecture des Ecritures (de préférence à haute voix), vous vous pénétrez de la notion que Dieu est fidèle, que vous pouvez lui faire confiance. Si vous vous appliquez à soumettre de telles pensées à l'ordinateur de votre inconscient, tôt ou tard il vous fournira des réponses positives, des réponses de foi. Le procédé est simple, mais il prend du temps. La foi ne grandit pas en un jour.

Dans la Bible, il est parlé du charisme de la foi (1 Corinthiens 12:9). C'est la pénétration soudaine dans notre pensée profonde de la foi, qui réside en Dieu lui-même. Il s'agit là d'un don spécial, qui ne s'exerce pas en permanence, mais dans des situations particulières. Or, nous parlons maintenant de cette sorte de foi qui demeure en nous, se développe lentement, comme un fruit, et nous porte à une confiance en Dieu toujours plus grande.

Nous trouvons dans le Psaume 16, verset 7, une merveilleuse pensée qui nous révèle l'action de Dieu sur les couches les plus profondes de notre être : "Je bénis le Seigneur, mon conseiller ; la nuit même mon cœur m'instruit." Votre pensée consciente est alors en état de sommeil, mais votre pensée inconsciente, toujours en état de veille. Si vous réfléchissez sérieusement à la question, ce qui est le devoir de tout chrétien, si vous la méditez — vous constaterez que, parfois, vous vous réveillez en priant. Votre esprit était donc en prière tandis que vous dormiez.

Nous devons apprendre à croire — non seulement au niveau de notre pensée consciente, ce qui nous, permet de dire : "Je crois" — mais aussi dans les profondeurs de notre être. Quelqu'un a fait cette remarque pertinente : "Si seulement, nous étions disposés à croire chaque mot du Symbole des Apôtres, nous verrions des miracles se produire dans chacun de nos cultes." Cela est absolument vrai — mais il nous faudrait alors croire ce crédo de tout notre cœur — et ce n'est malheureusement pas le cas. Nous avons d'importantes couches de doute, au fond de nous-mêmes. Il ne s'agit pas ici de prononcer une condamnation, mais de reconnaître un fait. Nous devons d'abord prendre conscience de notre état, ensuite créer en nous-mêmes les conditions nécessaires à la croissance de notre foi.

Nous pouvons encore faire obstacle à la prière, en demandant à Dieu de nous accorder quelque chose, qui ne serait pas selon sa volonté. Lorsque nous avons considéré la prière de la foi, nous avons souligné combien il était important de choisir un objectif, en accord avec la volonté de Dieu. C'est une condition fondamentale, pour que Dieu exauce notre prière (voir 1 Jean 5:14). Or il se peut que, tout en remplissant cette condition, un sujet de prière soit pourtant formulé prématurément. Il y a un certain ordre de priorité à observer, dans les prières que nous adressons à Dieu. Dans certains cas, vous devez d'abord prier pour une ou deux autres choses et en recevoir l'exaucement, avant de présenter la troisième, celle que vous avez à cœur. Il faut aussi tenir compte de l'heure choisie par Dieu pour l'exaucement. Vous le pressez parfois de répondre immédiatement à votre requête, alors qu'il a prévu de le faire deux mois plus tard. Dieu désire peut-être coordonner un ensemble d'éléments avant d'accéder à votre désir.

Supposez que vous priez pour l'un de vos enfants atteint d'une grave maladie. Vous désirez, bien sûr, qu'il soit guéri. Or il est possible que Dieu veuille, utiliser cette situation pour apporter une bénédiction à la famille entière, pour resserrer les liens qui unissent ses différents membres. Ce sera également un aspect de la guérison. Vous êtes comme un apprenti charpentier, qui ne voit que les deux planches à clouer ensemble. L'entrepreneur, lui, a la vision du chalet à construire. Une guérison complète — tant morale que physique — implique la mise en ordre d'un certain nombre d'éléments. Lorsque Dieu retarde l'exaucement, cela ne signifie nullement qu'il ne veut pas ou qu'il ne veut pas l'accorder.

Un dernier obstacle à la prière est l'opposition de Satan. Le diable — qui a encore un certain pouvoir — s'oppose à tout ce que Dieu fait et nous devons en tenir compte. Daniel adresse à Dieu une prière qui n'est pas immédiatement exaucée. Un ange du Seigneur, venu en apporter la réponse, lui dit : "Daniel, ne crains rien, car dès le premier jour où tu as eu à cœur de comprendre et de t'humilier devant ton Dieu, tes paroles ont été entendues, et c'est à cause de tes paroles que je suis venu" (Daniel 10:12). Dans ce commentaire, nous avons une image merveilleuse de notre Dieu, le Dieu qui exauce la prière. Puis l'ange explique à Daniel pourquoi l'exaucement a été retardé : "Le prince du royaume de Perse m'a tenu tête pendant vingt-et-un jours, mais Michel, l'un des princes de premier rang, est venu me prêter main forte, et je suis resté là auprès des rois de Perse" (Daniel 10:13). L'ange ne parle pas ici d'un prince terrestre, mais d'une puissance démoniaque contrôlant cette partie de la terre et appartenant au groupe que Paul appelle "les principautés" (Ephésiens 6:12). Michel est l'un des archanges du ciel. Alors que la réponse à la prière de Daniel est en route, une puissance démoniaque s'oppose à la puissance de Dieu et retient cette réponse, pendant vingt et un jours. Alors Michel vient lutter contre les forces sataniques, en sort vainqueur, et l'ange annonce à Daniel que sa prière est exaucée. Ainsi de nombreux exaucements restent à mi-chemin entre ciel et terre jusqu'à ce que la foi les fasse triompher de l'opposition, et atteindre leur but. Car c'est la prière liée à la foi qui incite Dieu à l'action. Il arrive, bien souvent, que nos prières ne soient pas exaucées immédiatement. Aussi, Jésus nous a-t-il donné deux paraboles nous exhortant à la persévérance (voir Luc 11:5-13 ; 18:1-8).

Etats de la prière

Si vous vous adonnez sérieusement à la prière et en faites une partie intégrante de votre existence quotidienne, vous apprendrez à vivre non plus de vos capacités et talents naturels, mais de la puissance de Dieu.

Tout d'abord, ayez chaque jour un moment de recueillement devant le Seigneur. C'est une discipline et un entraînement aussi indispensables à votre vie spirituelle, que le sont pour l'athlète la discipline et l'entraînement auxquels il se soumet. Vous le voyez dans le feu de l'action, quand il réalise une remarquable performance sur le terrain. Mais avant cela, il a dû se conformer à une discipline, subir un entraînement. Sans cette préparation, la performance aurait été impossible. Pour votre part, vous ne connaîtrez pas ces moments où l'on rencontre vraiment Dieu, où l'on reçoit l'exaucement de ses prières — si vous refusez de prendre chaque jour le temps nécessaire pour vous recueillir en sa présence. C'est une discipline à laquelle vous devez absolument vous soumettre. Sinon, la prière se limitera pour vous au témoignage des autres; elle ne sera pas une expérience personnelle.

Tout ce que vous entreprenez demande du temps. Aussi, en examinant votre programme de la journée, vous reconnaîtrez immédiatement quelles sont les choses qui ont pour vous de la valeur, celles que vous considérez comme importantes. Il vous suffit de réfléchir sur le temps que vous lui consacrez, pour déterminer la place que Dieu tient dans votre vie. Et, là encore, votre inconscient ne se laisse pas duper. Vous dites peut-être : "Je crois en Dieu. Je désire le servir, mais je n'ai pas le temps de prier !" Votre inconscient répond : "Oui, je comprends ! C'est un énorme mensonge. Ces paroles ne riment à rien !"

Ainsi, consacrer du temps à Dieu est la première règle à laquelle vous devez vous astreindre. Vous serez surpris de constater les changements remarquables qui se produiront alors dans votre vie.

En second lieu, il est bon, dans la mesure du possible, de vous joindre à un groupe de prière. Nous apprenons les uns par les autres. La prière en commun, à laquelle s'attachent des promesses spéciales, est plus efficace que la prière individuelle.

Considérons un dernier point — la puissance qui réside dans le nom de Jésus. Le Seigneur lui-même a dit : "... ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom" (Jean 16:23). Prier au nom de Jésus signifie parler au Père non sur la base de ce que nous sommes, mais sur la base de ce qu'est Jésus.

Un policier sonne à votre porte. Vous faites la sourde oreille. Il insiste : "Ouvrez, au nom de la loi !" S'il vous avait simplement indiqué son nom, par exemple "Jean Dupont", vous lui auriez dit que vous ne le connaissiez pas. Mais quand vous entendez "Au nom de la loi", vous savez que toute l'autorité de l'Etat est derrière cet homme en uniforme, et vous devez ouvrir — en fait, non pas à l'homme lui-même, mais à ce qu'il représente. Ainsi, lorsque vous formulez une prière au nom de Jésus, vous vous adressez à Dieu et à toutes les puissances célestes au nom du Fils de Dieu ; vous agissez en son nom, vous êtes son représentant. Quelle puissance infinie réside dans ce merveilleux nom. Si vous reconnaissez, que c'est toujours sur la base de la personne et des mérites de Jésus que vous entrez en la présence de Dieu, la porte de la foi vous est ouverte. Sinon, vous en viendrez vite à penser : "La journée a été assez bonne. Je ne me suis pas déchaîné contre les enfants; je n'ai apostrophé personne dans les embouteillages. Bref, tout s'est à peu près bien passé." — Et vous priez avec une conscience légère, en vous disant : "Dieu est content de moi aujourd'hui." D'accord, Dieu est content de vous. C'est une excellente chose. Toutefois, s'il vous admet dans le secret de sa présence, c'est uniquement sur la base de la personne de Jésus et de votre identification à lui. Jésus est, en effet, le seul chemin qui nous conduise à Dieu. Il a dit lui-même : "Je suis le chemin" et non "un chemin". C'est donc également à cause de la personne de Jésus que vous pouvez vous approcher de Dieu, même quand votre journée a été mauvaise : "Me voici, Seigneur. Je suis ton enfant, certes un enfant désobéissant — mais je sais que je peux venir à toi à cause de Jésus." Après un moment de recueillement et de louange, vous constatez que Dieu vous admet en sa présence, même à la fin de cette mauvaise journée — et toujours sur la même base : la personne de Jésus et votre identification à lui.

Une audience personnelle avec le Roi de l'univers, voilà ce qu'est la prière. Et Dieu veut que nous tirions avantage de ce privilège, tant sur le plan personnel que sur le plan familial.

Présenter ses enfants à Dieu en les bénissant

En plus de sa prière personnelle dans le secret, le père ou la mère, présentera également ses enfants à Dieu en les bénissant.

Dans une certaine famille en Allemagne, le père avait l'habitude de bénir ses enfants le soir, au coucher. Il imposait les mains à chacun en prononçant la formule de bénédiction suivante : "Que notre Seigneur tout-puissant et miséricordieux, Père, Fils et Saint Esprit, te bénisse et te garde." Au contact de cette famille, nous avons appris à procéder de même avec nos enfants, et ceci dès leur jeune âge — avant même qu'ils ne sachent parler. Un jour, j'ai oublié de les bénir. Notre toute petite fille se mit à exprimer une certaine insatisfaction dans un babil incessant. Je m'approchai de son lit — elle me saisit les mains, les posa énergiquement sur sa tête, ferma les yeux et attendit que je la bénisse. Je compris alors que cette bénédiction n'était pas un vain rite, mais communiquait quelque chose à l'enfant. Jésus lui-même n'a-t-il pas agi de la sorte ? — "On lui amena de petits enfants pour qu'il les touchât. Il les prit dans ses bras et les bénit en leur imposant les mains" (Marc 10:13,16).

En certaines circonstances particulières — quand les enfants vont commencer un nouveau trimestre à l'école, à l'occasion d'un fait marquant dans leur vie, avant le départ en vacances, au moment de célébrer les grandes fêtes chrétiennes — le père peut prononcer une bénédiction spéciale sur les membres de sa famille.

Quand un enfant est malade, les parents doivent le porter devant le Seigneur dans la prière, en croyant qu'il sera guéri. S'il s'agit d'une maladie grave, ils désireront peut-être demander à quelques autres membres du Corps de Christ de prier avec eux. Mais la plupart des maladies ordinaires de l'enfant seront guéries, en réponse aux prières pleines de foi du père et de la mère. Dieu, en effet, a donné aux parents une autorité spirituelle qu'ils doivent exercer lorsqu'ils prient pour leurs enfants. Cela ne signifie d'aucune manière que les parents ne feront pas également appel à l'aide médicale si

la nécessité s'impose. Dieu guérit de diverses manières — aussi bien par le moyen de la médecine que par une intervention directe de sa part. Mais, il est à peine nécessaire d'insister sur ce point. En général les parents sont conscients de leurs responsabilités envers leurs enfants, dans les domaines physique et matériel. Ce qu'ils négligent souvent, c'est la responsabilité que Dieu leur a confiée, l'autorité et la puissance dont il les a revêtus dans le domaine spirituel. Quand les parents comprendront leur rôle de sacrificateurs, comme Dieu le comprend, ils pourront communiquer à leurs enfants la bénédiction d'en haut, sur le plan physique aussi bien que sur le plan spirituel.

Parents, Dieu vous appelle à être des prêtres pour vos enfants. Par votre sacerdoce, Jésus trouvera sa place dans la vie et l'expérience de votre famille. Alors vous et vos enfants connaîtrez déjà, sur cette terre, l'avant-goût du ciel : "Or la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ" (Jean 17:3).

8. Notre famille un témoin de Jésus

Un témoin est une personne qui a fait une expérience. Deux voitures se télescopent à un carrefour et, parce que vous l'avez vu se produire, vous êtes un témoin de l'accident. Quand une famille fait une expérience de l'amour, de la puissance de Jésus, par cette expérience seule, elle devient son témoin. Celui qui prêche ou enseigne les Ecritures peut présenter un exposé théorique ou communiquer des connaissances qui lui ont été transmises par d'autres, et formuler ainsi des idées justes et constructives. Mais un témoin parle de ce qu'il a vécu.

Jésus cherche aujourd'hui des familles, qui soient disposées à devenir ses témoins. Nous assistons autour de nous à l'effondrement de la vie de famille. Des hommes, des femmes cherchent désespérément du secours. Jamais auparavant, nos pays n'ont connu un mépris aussi flagrant de la loi et de l'ordre établi. Les adolescents n'ont plus aucun respect de l'autorité. Ils ne craignent personne. Depuis leur enfance, ils dédaignent leurs parents, répondent à leurs professeurs, et, finalement, ne font aucun cas de la loi. Le père et la mère se déchargent de leurs responsabilités sur leurs enfants, sur la société ou l'un sur l'autre. Le pourcentage des divorces ne fait qu'augmenter. Une société délirante chancelle sous les coups répétés, qui sont portés à sa base. Elle ne se paie plus de mots. Il lui faut voir l'exemple vivant de familles harmonieuses. C'est pourquoi, un livre comme celui-ci s'adresse aux chrétiens. Si les conseils et les instructions suffisaient, il pourrait aussi bien être utile à tous. Mais c'est à nous pères, mères, enfants chrétiens qu'il revient de gagner nos semblables, en développant chez nous, cette belle vie de famille à laquelle Dieu nous appelle. Par ces exemples vivants, Jésus pénétrera dans bien des cœurs, dans bien des foyers.

Les familles chrétiennes ont rarement été placées dans des circonstances plus favorables, pour témoigner de Christ. Bien sûr, nous ne disons pas "plus faciles". En fait, les circonstances actuelles sont plus difficiles que jamais. C'est justement à cause de cela que la famille chrétienne connaît aujourd'hui une occasion unique d'apporter son témoignage.

L'incroyant le plus endurci observera avec une grande attention une famille, dont les membres ont appris à vivre harmonieusement ensemble, où mari et femme se témoignent de l'amour et du respect, où les enfants sont polis et bien élevés. Ceux qui ne jouissent pas d'une bonne vie familiale, d'une ambiance agréable à la maison, n'en regardent pas moins avec envie ceux qui ont ce privilège. Ceux, qui n'ont pas su élever convenablement leurs enfants, n'en admirent pas moins ceux qui y sont parvenus. Les familles dont les membres ne sont pas unis entre eux, ne savent pas se distraire ensemble, n'entretiennent pas les uns avec les autres des relations amicales — n'en convoitent pas moins leurs voisins qui s'entendent si bien et sont tellement heureux.

Le témoignage oral du chrétien a sa place, et son but bien précis dans le plan de Dieu. Toutefois, nous vivons à une époque où les hommes sont saturés de vaines paroles. Ils ont compris qu'il était impossible de réagir au flot de mots déversés sur eux par les mass-média — radio, télévision, cinéma, presse — (qui d'entre nous lit même une faible portion des imprimés entassés dans sa boîte aux lettres). De plus, ils découvrent que ces méthodes modernes de propagande et de publicité — orales ou écrites, extrêmement sophistiquées — contribuent aussi souvent à les tromper, qu'à les conseiller judicieusement. Tantôt, c'est au niveau d'une nation plongée dans la catastrophe par les paroles séduisantes d'un dictateur, tantôt, au niveau d'une mère de famille qui cède à la tentation d'acheter un produit dont elle n'a pas vraiment besoin. Nos compatriotes se protègent contre l'influence des mots, en prenant le bouclier de l'indifférence.

Néanmoins, ce qui donne des résultats satisfaisants retient l'attention. Si nous constatons dans la vie d'un autre un changement en mieux, nous désirons en découvrir la cause — surtout si ce changement touche un domaine, où nous rencontrons nous-mêmes des difficultés. Nous aspirons alors à connaître le secret d'une telle transformation.

Une occasion exceptionnelle de témoigner s'offre ainsi à toute famille chrétienne. Nous devons faire une telle expérience, de la réalité et de la puissance de Christ au milieu de nous, vivre en tel accord avec l'ordre établi par Dieu, que ceux qui nous entourent pourront constater le changement survenu

au sein de notre famille. Alors, quand il nous sera possible de donner un témoignage oral, de parler un peu de nos expériences spirituelles, ils nous écouteront d'une oreille attentive. Si même ils ne nous posent pas de questions directes, notre témoignage muet les convaincra davantage que d'éloquents discours.

La nature et la valeur de ce témoignage dépendent d'un grand nombre de facteurs, que nous avons examinés précédemment. Toutefois, pour qu'il soit efficace, il nous faut encore et toujours demeurer dans une attitude de foi.

Nous voudrions que notre famille soit un témoin de Jésus. Il ne nous suffit pas d'en décider ainsi. Nous devons encore prier pour que Dieu nous accorde son aide : "Seigneur, fais de notre famille un témoin pour toi !" — La gloire de l'homme consiste non pas à faire quelque chose pour Dieu, mais à recevoir ce que Dieu lui destine. Cette vérité concerne aussi bien notre salut, que notre sanctification. Dieu désire que nous soyons ses témoins, tout autant que nous pouvons le désirer nous-mêmes. Nous devons croire qu'il veut et qu'il va se révéler dans notre famille, nous rendre participants de sa vie et ainsi faire de nous ses témoins. Lorsque nous avons cette attitude intérieure, nous lui permettons de pénétrer dans notre vie de famille et de la transformer. "Qu'il vous soit fait selon votre foi" (Matthieu 9.29) — telle est la règle que Dieu applique à la famille entière comme à chacun individuellement.

Mener cette belle vie de famille dépasse donc les possibilités humaines. Il ne suffit pas de nous fixer cet objectif, et de chercher à l'atteindre par nos propres efforts. Nous ne saurions y parvenir. Vous avez peut être pensé, en lisant certains conseils donnés dans ce livre : "C'est absolument irréalisable !" — Oui, humainement parlant, c'est irréalisable. Mais cela devient réalisable à partir du moment, où nous comprenons que Dieu prend nos familles sous sa responsabilité. C'est à lui que nous devons tout ce que nous sommes et tout ce que nous réalisons.

Pour être en mesure de croire, il nous faut d'abord humblement reconnaître que l'aide de Dieu nous est indispensable. Une monitrice d'enseignement religieux enseignait à une classe d'enfants, âgés d'environ douze ans, les rudiments de la prière. Après leur avoir donné de brèves instructions, elle les prépara à mettre la leçon en pratique : "Faites silence en vous-mêmes. Pensez à l'état du monde autour de vous et à celui de votre famille, puis parlez-en à Dieu."

Après quelques instants de silence, un petit garçon s'écria : "Au secours, Seigneur !" — Rien de plus. Il aurait été difficile d'ajouter quoi que ce soit à cette prière succincte mais combien significative.

La vie de famille est menacée. L'institution séculaire du mariage semble avoir reçu un coup fâcheux. Le navire, frappé en plein flanc, parvient difficilement à surnager au milieu d'un océan de difficultés. Certains l'abandonnent. Les grandes intelligences de l'Occident prophétisent déjà, le remplacement du mariage et de la cellule familiale, par une structure sociale moins rigide, plus "humaine". Que peut faire un chrétien à une époque comme la nôtre ? Qui peut le secourir ?

Un cinéaste anglais a tourné un film sur le naufrage du Titanic. Lors de son premier voyage en 1912, le navire s'est heurté contre un iceberg, dans l'Atlantique Nord et a sombré — une catastrophe qui a causé la mort de 1 200 personnes. Dans le film, au moment où le désastre semble imminent, on entend plusieurs passagers demander : "Qui est responsable de ce navire ?" — En d'autres termes : "Qui peut nous secourir dans cette situation désespérée ?" C'était bien la question capitale.

L'histoire du Titanic est une assez bonne illustration de la vie familiale actuelle. La famille ressemble à ce malheureux navire, qui s'est jeté contre un iceberg. Et nous pourrions aussi poser cette question : "Qui donc est responsable de ce navire ?" — qui peut sauver le mariage et la famille du danger qui les menace ?

Si l'on abandonne ce problème à la sagesse et à l'intelligence des hommes, malgré sa longue et illustre histoire, le mariage subira sans doute le même sort que le Titanic. Les hommes d'alors affirmaient, avec orgueil, que le Titanic ne pouvait pas couler — mais, ils ne comptaient pas avec les puissantes forces de destruction cachées dans les eaux de l'Atlantique Nord. Le mariage ! Un navire qui a résisté aux assauts d'une mer démontée ; désormais, les forces de l'abîme battent violemment sa coque ; l'enfer même déchaîne une terrible tempête, afin de faire sombrer le vaisseau. Beaucoup

se dissimulent les dangers, qui menacent aujourd'hui le mariage et la cellule familiale. Ils ressemblent aux hommes, à bord de ces navires, qui voguaient non loin du Titanic : ils avaient entendu et vu ses signaux de détresse, mais ils n'y avaient pas cru — car le Titanic, disait-on, ne pouvait pas sombrer.

Or, il a sombré — et le responsable à bord, le capitaine, n'a pu empêcher la catastrophe. Il avait pourtant à sa disposition les connaissances et les techniques de son temps, mais tous ces moyens se sont montrés impuissants.

La Bible nous parle d'un autre bateau, également à la dérive sur une mer tourmentée. Ceux qui manœuvraient les rames avaient, sans doute, tout essayé pour empêcher le naufrage — mais il semblait inévitable. "Les flots se jetaient dans la barque, au point qu'elle se remplissait déjà et allait sombrer" (Marc 4:37). A la poupe, un homme dormait sur le coussin. Une attitude plutôt étrange en de pareilles circonstances ! En désespoir de cause, ses compagnons accoururent vers lui : "Dans leur panique ils le réveillèrent et s'écrièrent : Maître, ne t'inquiètes-tu pas de ce que nous périssons ? — Alors il menaça le vent et dit à la mer : Silence ! Tais-toi ! — Le vent tomba, et il se fit un grand calme. Puis il leur demanda : Pourquoi avez-vous eu tellement peur ? N'avez-vous pas encore confiance en moi ?" (Marc 4:38-40, d'après une version anglaise récente).

Cette embarcation n'a pas sombré : quelqu'un, à bord, avait autorité sur les forces mêmes qui menaçaient de l'engloutir. Avant de laisser ses disciples pour retourner au Père, Jésus leur dit : "Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre" (Matthieu 28:18). Si les forces, qui cherchent aujourd'hui à détruire le mariage et la cellule familiale, étaient purement humaines, alors la sagesse de l'homme pourrait sans doute les maîtriser. Mais les facteurs humains n'en sont que l'aspect perceptible — la partie de l'iceberg qui émerge. C'est leur aspect caché, qui constitue le danger véritable auquel, en définitive, nous sommes confrontés. "Ce n'est pas contre des adversaires de chair et de sang que nous avons à lutter, mais contre des êtres qui n'ont pas de corps — les autorités méchantes du monde invisible, ces puissants êtres sataniques, ces grands et méchants princes des ténèbres, qui dirigent ce monde, et contre d'innombrables compagnies d'esprits méchants dans le monde spirituel" (Ephésiens 6:12, d'après une version anglaise récente). Devant de tels adversaires, la sagesse et la force de l'homme s'avèrent inefficaces. Seule l'autorité de Christ peut triompher de ces puissances diaboliques. Lorsque le Seigneur prend la barre, les forces qui menacent de submerger le bateau — de détruire la cellule familiale — reculent et se retirent. Mais, si nous laissons Jésus dormir à la poupe, nous n'échapperons pas au désastre.

Un choix s'offre aujourd'hui à nous : ou bien demander au Seigneur de nous aider, de prendre la responsabilité de notre foyer — ou bien continuer à forcer sur les avirons de la sagesse et de l'intelligence humaine, tandis que les vagues, autour de nous, s'élèvent toujours plus haut.

Pour permettre à la foi de naître et de grandir dans nos cœurs, il nous faut donc en premier lieu, comme nous l'avons déjà dit, reconnaître humblement que nous avons besoin de l'aide divine. En second lieu, il nous faut accepter humblement cette aide qui nous est proposée ou, en d'autres termes, nous en remettre à Dieu, c'est-à-dire le laisser prendre la barre. Ecrivant à des chrétiens de son temps, qui traversaient une période d'épreuve, l'apôtre Pierre leur donne ce conseil : "Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu..." (1 Pierre 5:6). Confions à Dieu la responsabilité de notre famille. Soumettons nos décisions, nos espoirs, nos projets, nos opinions à sa volonté souveraine.

Dans quelle mesure Jésus peut-il prendre notre famille sous Sa responsabilité ? Une fois que nous aurons reconnu notre besoin, demandé le secours du Seigneur, renoncé à nos plans personnels, que se passera-t-il ?

L'apôtre Pierre suggère, que si nous nous humilions sous la main puissante de Dieu, il prend sous sa responsabilité trois domaines importants de notre vie : tout d'abord notre dignité, l'affirmation de notre personnalité — et notre réputation ; ensuite nos soucis, tout ces problèmes qui nous préoccupent journellement; enfin notre combat spirituel contre les puissances sataniques de destruction. Nous avons ici la preuve de l'infinie sollicitude de Dieu, envers ceux qui reconnaissent son autorité et se soumettent pleinement à lui. Il est attentif au désir le plus secret de notre cœur, à la pression la plus légère exercée sur nous par les circonstances. Cependant, il ne perd jamais de vue l'ultime destinée qu'il nous a réservée.

Dieu prend sous sa responsabilité notre dignité et notre réputation

Tout être humain doit prendre conscience de son — individualité, de sa dignité — donc de sa valeur personnelle. Sur la base de cette valeur, il peut prétendre à certains droits. Or, de nos jours, lorsqu'il s'agit de déterminer la valeur, et par là même les droits des uns et des autres, on n'aboutit qu'à la confusion et à la controverse. Les grévistes prétendent avoir droit à un salaire plus élevé ; les contestataires, à une transformation plus radicale et plus équitable des structures économiques et sociales ; les adolescents, à plus d'égards à la maison comme à l'école ; les parents, à plus de respect. Ainsi, dans nombre de ces revendications, l'accent est mis sur les droits de chacun. Dieu traite le problème par l'autre bout. Il nous parle d'abord de nos devoirs, non de nos droits.

"Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu..." Dieu traite ses enfants d'une main ferme. Envers ceux du dehors, Jésus se montrait affable, persuasif, bienveillant — mais envers ses disciples, il usait de sévérité. Plus vous vous approchez de lui, plus il fait peser sur vous sa main puissante.

Le témoignage d'un nouveau converti s'exprime souvent ainsi : "Depuis que j'ai donné ma vie au Seigneur, mes problèmes sont résolus, mes affaires vont mieux, ma vie de famille s'est améliorée." Mais, parfois on entend aussi un autre son de cloche : "Depuis que j'ai donné ma vie au Seigneur, j'ai beaucoup d'ennuis; rien ne va plus ; des questions toutes simples, auxquelles je ne me serais jamais arrêté, deviennent de grands problèmes." La main puissante de Dieu repose sur nous — et nous devons nous humilier, accepter cette pression — car, désormais, c'est lui qui a la responsabilité de nos vies.

Dieu nous montre notre devoir, non pas nos droits. Il nous dit : "Humilie-toi sous ma main. J'ai un plan pour toi. Je prends sous ma responsabilité ton avenir et celui de ta famille, ton travail et ton entourage." Les revendications des hommes conduisent souvent à l'effusion de sang, à la guerre, à la frustration et à la défaite. La méthode de Dieu, qui consiste tout d'abord à nous rappeler notre devoir, nous humilier sous sa main puissante, a pour but notre promotion. Lorsqu'il prend sous sa responsabilité notre dignité et notre réputation — sur le plan personnel comme sur le plan familial — il nous fait en même temps la promesse de nous élever "au temps convenable" (1 Pierre 5:6).

L'important n'est pas ce que nous valons aux yeux des autres — cette considération est tout à fait secondaire — mais ce que nous valons aux yeux de Dieu. C'est là une pensée, dont nous ferons bien de nous pénétrer. Jadis un directeur de collège, Lars W. Boe, adit avec hardiesse : "Ce collège est consacré à Dieu, quoi qu'en pensent les hommes." Pourquoi avons-nous peur de prendre une position aussi radicale que celle-ci — pour nous-mêmes et pour notre famille ? A une certaine période, nous avons lu dans notre culte de famille l'histoire d'une communauté de chrétiens chinois. Le nom qu'ils s'étaient donné signifiait littéralement : "La famille de Jésus". Cette expression nous a frappés et, un jour, à table, l'un de nous a fait cette remarque : "N'est-ce pas ce que nous voulons être, nous aussi — la famille de Jésus ?" Ce que nous valons aux yeux de Jésus — voilà ce qui compte ! Efforçons-nous donc de lui être agréables, et il prendra sous sa responsabilité notre réputation.

Le père, qui vit selon ce principe, épargnera de vaines luttes à sa famille et à lui-même. Imaginez que vous soyez proposé pour un poste à la direction de votre entreprise. Quel soulagement de savoir que Dieu lui-même prend sous sa responsabilité votre avancement — Dieu, et non pas le sous-directeur qui est au-dessus de vous, ni votre collègue qui ambitionne la place. Dieu assume cette responsabilité, parce que vous lui avez livré votre vie et que votre travail devient, alors, un moyen de le servir. En réalité, "vous travaillez pour Dieu" : "Quel que soit votre travail, faites-le de tout votre cœur, comme servant le Seigneur et non des hommes" (Colossiens 3:23). Dieu prend en charge votre carrière. Vous pouvez vous consacrer à votre travail de tout votre cœur, en laissant entre ses mains votre promotion, vos avantages, votre succès.

Lorsque nous adoptons cette ligne de conduite, nos enfants trouveront parfois difficile de s'y conformer. Le monde ambiant, avec son échelle des valeurs tellement différente de la nôtre, peut exercer sur eux une pression fâcheuse. Si nous voulons être approuvés de Dieu, il nous arrivera inévitablement d'être tournés en ridicule et rejetés par notre entourage. C'est le partage du chrétien, et nous ne devrions jamais essayer de dissimuler cette vérité à nos enfants. Cependant, lors même que nous sommes ainsi traités, nous pouvons connaître la joie sereine d'une communion ininterrompue

avec le Seigneur. Au-delà des souffrances, nous avons sa promesse : si nous nous humilions sous sa puissante main, il nous élèvera au temps convenable.

Auprès des membres de notre famille, de nos parents proches ou éloignés, de nos voisins, de la communauté locale, du patron de papa, de l'église à laquelle nous appartenons, des autorités, des amies de maman, des hommes d'affaires, bref de la société environnante — jouissons-nous d'une bonne réputation ? Quelle opinion les autres ont-ils de nous ? Si nous remettons ces considérations au Seigneur, nous pouvons être son témoin, auprès de tous ceux qui nous entourent. Nous cessons alors, de nous demander anxieusement ce que les autres pensent de nous, ou comment ils se comporteront à notre égard. Nous n'avons plus à nous inquiéter de la place que nous occupons dans la société, puisque, auprès du Seigneur, une place de choix nous est réservée. Alors, l'approbation des hommes aussi bien que leur blâme, nous laissent insensibles.

Tom Skinner, un évangéliste noir, jadis chef d'un gang d'adolescents à Harlem, New York, émet quelques réflexions fort à propos : "La Bible me dit que je suis assis avec Jésus-Christ dans les lieux célestes. Je me trouve donc placé au niveau social le plus élevé. De ce fait, je n'ai aucune raison de me joindre à des piquets de grève, de participer à des manifestations, de supplier, d'attendre — afin d'obtenir mon intégration sociale. Pourquoi perdre mes avantages en essayant de faire partie d'une collectivité, qui est loin d'égaliser celle à laquelle j'appartiens déjà — où je suis aimé et respecté. Aussi, je réclame un seul privilège, la permission de vous aimer." En parlant ainsi, M. Skinner évoquait les luttes de son peuple, pour obtenir un statut équitable dans notre société. C'est une parole que toute famille chrétienne ferait bien de prendre au sérieux. Le jour n'est peut-être pas éloigné, dans nos pays occidentaux, où — comme c'est déjà le cas ailleurs — les chrétiens seront refoulés dans les ghettos et les catacombes.

Dieu prend sous sa responsabilité nos soucis

"Déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, car il prend soin de vous" (1 Pierre 5:7). Une personne ou une famille accablée de soucis peut difficilement rendre un témoignage efficace de sa foi. Le Seigneur prend sous sa responsabilité nos soucis, il nous en délivre — et c'est précisément ainsi qu'il fait de nous ses témoins.

Mais de quelle manière ? Comment Jésus peut-il se charger de nos soucis ? Ou bien, en retournant la question : Que devons-nous faire pour nous en décharger sur lui ? Cela demande plus qu'un effort mental. Tout en étant un phénomène psychologique, le souci n'en est pas moins lié à certains facteurs extérieurs à nous-mêmes. Ainsi, Dieu nous invite à venir à Jésus, non seulement pour qu'il nous libère de cet état d'âme, mais aussi pour qu'il remédie à ce qui l'a provoqué. Il y a différentes façons de se décharger de ses soucis sur Jésus et, dans chaque cas, nous devons adopter la plus appropriée. Ainsi, lorsqu'un souci nous accable, demandons au Seigneur de nous donner la sagesse pour que nous sachions comment procéder. Nous prendrons quelques soucis caractéristiques et donnerons certains conseils pratiques quant à la façon de s'en décharger sur Jésus.

Chaque famille se trouve, à un moment ou l'autre, placée devant des situations et des choix susceptibles de lui causer des soucis. Que faire, quand tel camarade semble exercer une mauvaise influence sur l'un des enfants ? Quelle orientation doit prendre le fils ou la fille de quinze ans ? A cet âge, peut-on lui permettre de "fréquenter" ? Comment la famille occupera-t-elle ses vacances d'été ? Le père doit-il fermer pendant six mois son entreprise de bâtiment pour aller, à ses frais, aider à la construction d'une école et d'un orphelinat sur le champ de mission ? Faut-il que la mère travaille au dehors, pour que les enfants soient en mesure de poursuivre leurs études ?

Une façon dont la famille peut se décharger de ses soucis sur Jésus, c'est de rester centrée sur lui et de chercher à connaître sa pensée, sur les sujets qui la préoccupent. Une telle attitude ne sera pas une mesure d'urgence, mais une habitude. Lorsque, le soir avant qu'ils ne s'endorment, vous parlez avec vos enfants de leurs problèmes ; lorsque, le matin, vous établissez votre programme de la journée ; lorsque l'un de vos aînés doit décider de l'orientation qu'il lui faudra prendre ; lorsqu'un nouvel emploi vous est offert — restez centré sur Jésus. Ainsi la famille ramène tout à Jésus — elle fait de lui le centre de sa vie — et elle n'en a pas honte.

Vous ne pouvez vous décharger de vos soucis sur Jésus, si vous essayez d'organiser votre vie familiale, selon toutes sortes de modèles de votre choix — et ne vous occupez de lui que le dimanche. Il ne prendra vos soucis sous sa responsabilité que si vous les lui confiez véritablement, c'est-à-dire si vous le laissez libre d'agir dans chaque cas comme il le juge bon.

Une jeune femme de notre église, mère de deux petits enfants, vient un jour me dire qu'elle a l'intention de travailler à l'extérieur. Son mari doit faire quelques études complémentaires ; les ressources du foyer seront donc réduites, pendant cette période et pour y remédier, elle ne voit pas d'autre solution que de prendre un emploi. Nous examinons la question ensemble et je lui fais remarquer qu'à cet âge, ses enfants ont grand besoin d'elle. Sa présence à la maison leur est plus utile, que les avantages matériels qui résulteraient de son travail. J'ajoute, plutôt en plaisantant : "Mieux vaut manger des sandwiches, pendant un certain temps, et rester chez vous."

Ce soir-là, en rentrant à la maison, son mari lui dit : "Tu sais, j'ai réfléchi à la question toute la journée et je crois que tu ne dois pas travailler à l'extérieur. Il faudra que nous nous organisions autrement." Elle m'expliqua par la suite : "J'ai vu là une confirmation de ce que vous m'aviez dit et j'ai accepté la décision de mon mari comme étant la volonté de Dieu. Et pourtant, j'ai horreur des sandwiches !" La voilà libérée de ses soucis. Elle voit clairement ce que le Seigneur attend d'elle, et lui laisse prendre les choses en main

Quelques jours plus tard, j'ai la visite d'une jeune veuve. Elle me demande si nous ne connaîtrions pas quelqu'un pouvant garder son petit garçon dans la journée, pendant qu'elle travaille. N'ayant pas trouvé jusque-là une seule et même personne à qui le confier, elle a dû le porter tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre — ce qui a grandement perturbé l'enfant. Je pense alors à cette autre jeune femme et arrange une rencontre entre elles deux. Elles parlent ensemble et s'aperçoivent, que leurs deux problèmes sont complémentaires, comme si l'un était la solution de l'autre. Sur le plan financier, la somme, que peut payer la veuve pour la garde de son enfant, correspond exactement à celle qu'espérait gagner l'autre mère, si elle avait pris un emploi.

Mais considérons maintenant des soucis de caractère plus général — mélancolie, sentiment d'insatisfaction ou de frustration, voire profonde de dépression. On pourrait dire qu'il s'agit de "soucis d'ordre moral", tenant à notre personnalité, à notre sensibilité. Il nous faut savoir comment, en pratique, nous en décharger sur Jésus. Or, le Seigneur a lui même prévu la méthode à employer. Sur le plan humain, vos émotions affectent toutes les parties de votre corps. Ce principe s'applique également sur le plan spirituel. Quand vous acceptez Christ, vous êtes uni, de façon mystique mais combien réelle, aux autres chrétiens ; vous devenez avec eux membres de cet organisme spirituel que la Bible appelle le Corps de Christ (Romains 12:5). Il ne s'agit pas là d'une métaphore, mais d'une réalité mystique. Votre état moral est fonction de ce que vous pouvez recevoir des autres membres et aussi leur donner. Un jour où vous êtes déprimé, tel membre est plein de joie ; le lendemain, c'est peut-être vous qui serez plein de joie et en mesure d'aider celui qui est déprimé. Nous dépendons les uns des autres : "Si un membre souffre, tous les membres partagent sa souffrance ; si un membre se réjouit, tous les membres partagent sa joie" (1 Corinthiens 12:26). C'est ainsi que nous pouvons nous décharger sur Christ de nos soucis d'ordre moral. Comme membres de son Corps, nous avons soin les uns des autres.

On hésite presque à mentionner ces choses, car bien souvent l'Eglise n'est pas à la hauteur de sa tâche dans ce domaine. Christ désire que son Corps soit composé de croyants, qui prennent soin et portent les fardeaux les uns des autres, prient les uns pour les autres, soient remplis d'amour, remplis de l'Esprit — mais, il est souvent difficile de trouver une telle communauté. Pourtant, si même quelques chrétiens saisissent cette vision de l'Eglise et y conforment leur vie, ils pourront en aider d'autres, à se décharger sur le Seigneur de leurs soucis d'ordre moral. Ce n'est là qu'un aspect de la fonction de l'Eglise. Mais, pour ceux qui sont accablés de tels fardeaux, ce soutien d'autres membres du Corps de Christ est comme une oasis dans le désert aride, inhumain de notre culture.

Dans un chapitre précédent, nous avons suggéré, que nous pouvions nous décharger sur Dieu de nos soucis financiers, en lui donnant la dîme de nos revenus. On ne saurait trouver de remède plus simple à ces préoccupations d'ordre matériel. Verser sa dîme à Dieu, c'est comme semer des graines en terre. Elles produiront des épis — et, comme le dit la Bible : "nous moissonnerons au temps convenable". Il appartient au mari, au père, de s'inquiéter des ressources pécuniaires de la famille et

de subvenir à ses besoins. S'il obéit à Dieu en versant la dîme, Dieu prendra sous sa responsabilité la situation financière du foyer.

Les familles, qui se déchargent ainsi de leurs soucis, n'auront pas à rechercher comment rendre un témoignage efficace. En les entourant de sa sollicitude paternelle, Dieu lui-même fera d'elles ses témoins.

Dieu prend sous sa responsabilité notre combat spirituel

"Soyez, sobres, veillez. Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer. Résistez-lui, fermes dans la foi, sachant que les mêmes souffrances sont réservées à vos frères dans le monde. Le Dieu de toute grâce, qui vous a appelés en Christ à sa gloire éternelle, vous rétablira lui-même après que vous aurez souffert un peu de temps ; il vous affermira, vous fortifiera, vous rendra inébranlables" (1 Pierre 5:8-10).

Aujourd'hui, la vie de famille est en proie à de nombreux conflits. Ils se produisent dans des circonstances diverses, mais suscitent des impressions communes : dans bien des cas, on ne sait pas trop qui est le véritable ennemi ; on se demande quelle attitude prendre devant le conflit ; on semble ignorer quel en sera l'aboutissement.

En premier lieu, nous ne savons pas qui est le véritable ennemi. On peut penser que le conflit oppose mari et femme, enfants et parents — ou encore pressions sociales et normes familiales. Pourtant, on entend souvent des remarques de ce genre : "Je sens qu'il y a quelque chose qui ne va pas, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus... Je ne peux plus vivre dans cette maison. J'ai l'impression que si j'y reste, Je deviendrai fou... On commence à discuter calmement, puis tout d'un coup le ton monte, on se met à vociférer des injures, sans savoir qui a commencé... Soudain cet homme est pris de peur, il a peur de tout, et personne n'en connaît la raison..." C'est comme si nous étions harcelés par un ennemi invisible.

En second lieu, nous ne savons pas quelle attitude prendre, quand un conflit s'engage dans notre foyer. De nos jours, il y a confusion de rôles dans la famille. Le mari ne sait plus ce que signifie diriger le foyer, ni la femme tenir sa maison et vivre sous la protection de son mari. Les enfants se demandent quelle est la fonction de chacun, et quelle est la leur en particulier. Nous sommes entraînés dans le conflit sans savoir comment nous comporter.

En troisième lieu, nous ignorons quel sera l'aboutissement de ce conflit. Une chose est évidente : nous avons des difficultés. Un directeur à qui tout semblait avoir réussi me dit un jour : "Je ne sais où je vais. Je suis parvenu au rang le plus élevé dans ma profession. J'ai bien réussi. Beaucoup m'envieraient. Pourtant, j'ai l'impression de tituber dans le noir."

Nous ne savons pas qui est notre véritable ennemi ; nous ne savons pas quelle attitude prendre devant le conflit ; nous ne savons pas quel en sera l'aboutissement. Nous sommes dans la confusion — mais, Jésus vient à notre secours et prend sous sa responsabilité notre combat spirituel.

Il nous montre en premier lieu qui est notre véritable ennemi : "Votre adversaire, le diable, rôde comme un lion rugissant, cherchant qui il dévorera" (1 Pierre 5:8). Derrière les conflits internationaux sociaux, familiaux et personnels se cache le maître agitateur, celui qui tire les ficelles — Satan.

Jésus le sait fort bien. Seul avec ses disciples, il vient de leur parler de sa mort prochaine. Pierre se met à le reprendre : "Dieu t'en préserve, Seigneur ! Cela ne t'arrivera pas" (Matthieu 16:23). — "Monter à Jérusalem pour y être crucifié ? Non, cela ne t'arrivera jamais !" Jésus reconnaît immédiatement son véritable interlocuteur. Lorsqu'il dit : "Arrière de moi, Satan !" — Il s'adresse non pas à Pierre, mais à la puissance qui, sur le moment, inspire le disciple.

Paul savait, lui aussi, identifier l'ennemi. Il s'exprime en ces termes dans Ephésiens 6:12 : "Ce n'est pas contre des adversaires de chair et de sang (des hommes) que nous avons à lutter, mais contre des autorités, contre des puissances dominant ce monde de ténèbres, contre les esprits du mal qui habitent les espaces célestes."

Nous luttons, vous et moi, contre ces mêmes forces spirituelles. Certains en nient l'existence et prennent pour de la superstition le fait d'y croire. Ils disent que Jésus et ses apôtres étaient esclaves, de la conception naïve répandue dans le monde d'alors. Par là même, ces douteurs étalent leur ignorance et leur présomption. Une lecture attentive de l'Histoire nous montrera que la conception admise du temps de Jésus — l'existence du monde immatériel parallèlement à celle du monde matériel — a été acceptée en Occident jusqu'au cours du XIII^e siècle, et l'est toujours en Orient. C'est seulement lorsque Thomas d'Aquin redécouvrit Aristote, que le climat intellectuel de l'Occident commença à changer. Les illustres Pères de l'Eglise, qui nous ont légué la doctrine de la Trinité, n'étaient pas des nains sur le plan intellectuel. Tous croyaient aux anges, aux démons, aux miracles, à la révélation — bref, à l'action directe du règne spirituel sur le règne matériel. Ils n'étaient pas pour cela des mystiques rêveurs. Leur pensée embrassait et pesait la réalité tout entière — spirituelle et matérielle.

La connaissance, que le Seigneur avait du monde spirituel, n'était pas le reflet des conceptions "naïves" du premier siècle. Jésus et ses apôtres étaient davantage éclairés sur la réalité spirituelle, que n'importe lequel de nos théologiens modernes. Lorsqu'ils parlaient aux démons et les chassaient, ils ne transigeaient pas avec les préjugés et croyances de leur temps. Ils s'attaquaient à une réalité spirituelle, avec une puissance et une autorité auxquelles l'Eglise aujourd'hui aspire.

La pensée que nous aurions dépassé les premiers chrétiens, dans le domaine de la compréhension spirituelle découle d'un raisonnement défectueux. Nous avons progressé dans notre connaissance du monde matériel, lequel est devenu l'objet essentiel de nos préoccupations. De ce fait, nous avons incontestablement rétrogradé, dans notre compréhension du monde spirituel. C'est un phénomène tout à fait logique. Lorsque vous vous spécialisez dans un domaine quelconque — comme vous êtes limité par le temps — vous négligez nécessairement d'autres domaines. D'anciens élèves de terminale C (mathématiques) seraient, pour la plupart, incapables de réussir à nouveau leur épreuve de mathématiques, quelques années après avoir obtenu leur baccalauréat. En se concentrant sur d'autres activités, ils perdent inévitablement leur habileté dans cette discipline. Ce qui est vrai pour un individu, l'est aussi pour une culture. En Occident, nous nous sommes absorbés dans l'exploration du monde physique, de la réalité matérielle — et nous avons négligé le monde spirituel. Steinmetz, un homme de génie, dans le domaine de l'électricité, a bien compris cette vérité. D'après lui, si nous faisons un effort aussi considérable, dans le domaine de la recherche spirituelle, que dans celui de la recherche scientifique, nous pourrions connaître, en 200 ans, un progrès spirituel supérieur à celui que nous avons enregistré en 2000 ans. Au lieu d'avoir dépassé en connaissance l'Eglise primitive, nous venons loin derrière elle. Notre compréhension du monde spirituel n'égale pas celle des apôtres Paul ou Pierre.

Pourquoi est-il important que les chrétiens reconnaissent ce fait ? Quel rapport y a-t-il entre une telle constatation et leur vie familiale ? La réponse est très simple : dans le monde spirituel, on ne rencontre pas seulement Dieu et le bien, mais aussi Satan et le mal. Si nous acceptons la réalité de Dieu, il nous faut également accepter celle de Satan. La Bible, en parlant de Dieu et de Satan, utilise la même terminologie : Dieu est une personne ; Satan, également. Quand vous ne comptez pas réellement avec la puissance de Satan — quand vous ne prenez pas toutes les armes de Dieu (Ephésiens 6:10-18) : — alors le diable essaie de vous manœuvrer à sa guise. Vous devenez, vous et votre famille, le ballon de football qu'il envoie à peu près où il veut.

Quand Dieu prend sous sa responsabilité notre combat spirituel, il nous montre qui est notre véritable ennemi. Vous pouvez vérifier cela dans votre expérience personnelle. Lorsque vous commencez à vous irriter sans raison contre quelqu'un, à vous impatienter devant une situation ou une autre, essayez de vous ressaisir et réfléchissez pendant quelques instants. Laissez le Seigneur vous faire prendre conscience des menées de Satan — lequel vous inspire peut-être une idée, une attitude, un sentiment mauvais (voir Jean 13:2, 27). Vous devez ouvrir les yeux sur les agissements de l'ennemi, rejeter, chasser ces idées, ces sentiments que vous aviez considérés comme émanant de vous-même et qui, en réalité, vous étaient inspirés par lui. Ayez le courage de dire : "Non ! Cela vient de l'ennemi. Arrière de moi, Satan !" — Et vous verrez, avec surprise, que tout changera. Au fond, cette personne n'est pas aussi énervante, cette situation n'est pas aussi insupportable que vous le pensiez. Vous comprenez alors, qu'un ennemi extrêmement subtil a lancé une attaque contre vous. Certes, il ne s'agit pas de le tenir pour responsable de toutes les difficultés que vous rencontrez. Nos

manquements, notre esprit de contradiction sont aussi des éléments perturbateurs. Sans tout mettre sur le compte de Satan, ne tombons pas dans l'erreur contraire, si fréquente aujourd'hui : ne rien attribuer du tout à son activité.

En second lieu, quand le Seigneur prend sous sa responsabilité notre combat spirituel, il nous montre quelle doit être notre attitude : "Résistez à Satan, fermes dans la foi, sachant que les mêmes souffrances sont réservées à vos frères dans le monde" (1 Pierre 5:9). Supporter la souffrance, persévérer — tel est le mot d'ordre des chrétiens engagés dans la lutte. Tenez jusqu'au bout. Gardez votre sang-froid. Ne vous arrêtez pas avant d'avoir achevé la course. Peu avant de souffrir le martyre, Paul a pu rendre ce témoignage : "J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course..." (2 Timothée 4:7).

Avez-vous, ainsi que votre famille, terminé le combat dans lequel Dieu vient de vous engager ? Ou bien êtes-vous appelés à persévérer encore un peu, sachant que les mêmes souffrances sont réservées aux chrétiens dans le monde ? Jésus lui-même a été élevé à la perfection par les souffrances (Hébreux 2:10). Il n'a pas cherché à s'y soustraire : il les a endurées.

Ainsi une famille chrétienne doit accepter les circonstances, dans lesquelles elle se trouve placée. Chaque matin, au réveil, apprenons à dire "Oui, Seigneur... oui, à ce que tu m'as réservé aujourd'hui."

Finalement, nous connaissons l'aboutissement de ce combat : la victoire. Dieu nous la donnera, à l'heure qu'il aura choisie. La famille chrétienne s'en remet à Dieu — le Dieu des batailles, mais aussi le Dieu des victoires. Lorsqu'il prend sous sa responsabilité notre combat spirituel, sa promesse nous est assurée : "Le Dieu de toute grâce, qui vous a appelés en Jésus-Christ à sa gloire éternelle (ce Dieu qui nous aime et agit en notre faveur), vous rétablira lui-même après que vous aurez souffert un peu de temps ; il vous affermira, vous fortifiera, vous rendra inébranlables" (1 Pierre 5:10).

Une famille, qui se place ainsi sous la responsabilité du Seigneur, est véritablement son témoin. Les membres d'une telle famille sont conscients de leur valeur, de leur dignité : ils sont fils et filles du Roi. Ils connaissent sa sollicitude paternelle. Ils demeurent sous sa protection. Leur entourage s'aperçoit qu'ils sont soumis à une autorité et jouissent d'une bénédiction, dont l'origine est surnaturelle. Ils vivent par la puissance de Dieu — et c'est bien ce qui les caractérise.

Ce que nous avons considéré dans ce livre : instruction, discipline, autorité et responsabilité, place respective de chacun, et même vie d'adoration — sont les véhicules qui permettent d'exprimer la puissance divine. Ces moyens sont importants. Mais c'est avant tout de cette puissance — ou plus précisément de Dieu lui-même, que nous avons besoin. Le Seigneur qui est la vie et l'espérance de la famille chrétienne ; le Seigneur à qui elle rend témoignage par son comportement et ses paroles ; le Seigneur qu'elle attend — le Dieu du ciel et de la terre, habite au milieu d'elle. Ainsi, la famille chrétienne est dans ce monde, une expression du gouvernement de Dieu, une révélation de sa nature, un reflet de sa gloire.